FEB 10 1925

32e Année. N° 1. 1er Janvier 1925.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Princesse Galitzine.	*Souvenirs d'une Émigrée*	5
Pierre Benoit	*Le Puits de Jacob.* — II	41
Général Taufflieb	*Comment doit être réorganisée la Défense nationale.*	75
Claude Farrère. Paul Chack.	*La Bataille des Falkland.* — I.	89
François Mauriac	*Le Désert de l'amour* (fin)	125
Jacques Bompard	*Strasbourg*	153
O. Hesnard	*Élections et Situation parlementaire en Allemagne.*	181
Pierre Martignan	*Doit-on créer des Caisses de conversion?*	189
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	196
Roger Cadot	La Vie financière : *De la Notion d'échéance*	208
André Chaumeix	La Politique : *Le Gouvernement et le Communisme.*	221

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* PUBLIERA au cours de l'année 1925 :

Le Divertissement provincial, par **H. de Régnier,** de l'Académie française;

C'est une Chose finie, par **René Boylesve,** de l'Académie française;

Claire Tecel, par **J.-H. Rosny,** de l'Académie française;

Les Barbares, par **Jean d'Esme;**

Dyrendal, par **Johan Bojer;**

Parmi les Hommes, par madame **Karen Bramson;**

Le Livre qui fait mourir, par **Noëlle Roger;**

et **le Puits de Jacob,** par **Pierre Benoit,** dont la seconde partie paraît dans la présente livraison;

Une série de **Propos de théâtre,** par **Gérard d'Houville;**

La Vie de Disraeli, vicomte Beaconsfield, par **André Maurois;**

Les Mémoires du comte de Sainte-Aulaire et de Laugel;

Des **Lettres inédites de madame de Staël au comte Maurice O'Donnell,** avec introduction et notes de Jean Mistler d'Auriol;

Des **Lettres inédites de Balzac à l'Étrangère;**

Des **Inédits** de Voltaire, Chateaubriand, R. Wagner;

Réflexions et Enquête sur la sécurité,
par **Ludovic Naudeau;**

Des **Articles politiques** de **François-Marsal, Loucheur, comte de Fels;**

Comment les États-Unis ont édifié leur puissance,
par **Nicholas Murray Butler**
Président de l'Université Columbia de New-York;

Indianisme et Humanisme,
par **Sylvain Lévi;**

Des **Études historiques** de MM. Ch. Diehl, le général Bordeaux, le général Camon, Lacour-Gayet, Arthur-Lévy, Geoffroy de Grandmaison, Lemonnier, Contenson;

Des **Études littéraires** de MM. Paul Souday, Thibaudet, Prior, Thérive, etc...;

Des **Études médicales,** par M. J.-L. Faure et le professeur Forgue.

Gen.
Terq.

SOUVENIRS D'UNE ÉMIGRÉE

Pendant la tourmente qui ravage mon infortunée patrie, je tâche en me tournant vers le passé d'y puiser le calme et l'oubli de l'heure présente.

Nous avons éprouvé, hélas! à notre tour, la vérité de la phrase de M. de Talleyrand sur la douceur de vivre! A travers cette douceur même, des yeux plus avertis que les miens devinèrent, il y a plus de trois quarts de siècle, le redoutable avenir.

En 1835, un voyageur français, le marquis de Custine, visitait la Russie. Il résumait ses impressions en déclarant que, si jamais la révolution éclatait dans ce pays, elle dépasserait en horreur celle de 93.

Quarante-cinq plus tard, le vicomte E.-M. de Vogüé, mon oncle, qui avait épousé en 1878 la sœur cadette de ma mère, mademoiselle Alexandra Annenkoff, occupant un poste diplomatique à Saint-Pétersbourg, ne prévoyait pas de moindres catastrophes. Il écrivait à son ami Henri de Pontmartin en décembre 1879 : « Si la révolution se fait trop tôt, on pourra l'écraser et en tirer seulement une constitution quelconque pour le plaisir des professeurs; si elle a la sagesse d'attendre la crise psychologique de l'armée, ce sera une décomposition sociale sans exemple dans l'histoire; car il n'y a dans ce pays de la pyramide renversée d'autre soutien à tout l'édifice que la baïonnette, il n'y en a pas d'autre [1]. »

1. *Lettres à Armand et Henri de Pontmartin* (1 vol., Plon).

1er Janvier 1924.

L'empereur Alexandre II comprit le danger et voulut y parer; il tomba sous les coups des nihilistes au moment même où il allait établir une constitution préliminaire qui devait endiguer le flot des appétits révolutionnaires.

Je n'avais que trois ans, lorsque je vis pour la première fois Alexandre II aux funérailles de mon grand-père maternel le général aide de camp Nicolas Annenkoff. Ma famille, de retour de Nice, était descendue à l'Hôtel de France. J'entrevois encore, dans la brumeuse matinée, le char funèbre, la garde militaire et le cortège qui défilaient sous nos fenêtres. Alexandre II aimait mon grand-père qu'il connaissait de longue date et qui avait débuté comme aide de camp auprès du grand-duc Michel Pavlovitch, frère de Nicolas Ier. Mon grand-père occupa ensuite plusieurs postes importants et devint Contrôleur de l'Empire, situation équivalant à peu près à celle de premier Président de la Cour des Comptes. Il termina sa carrière comme général gouverneur de Kief. A cette époque le comte Mouravieff remplissait en Lithuanie les mêmes fonctions.

Des divergences d'opinions s'élevèrent entre eux, et l'Empereur prit le parti du comte Mouravieff. Mon grand-père, dont la noblesse de caractère était bien connue, crut alors de sa dignité de donner sa démission. La faiblesse réelle de sa santé lui fut un excellent prétexte et bientôt après il partit pour Nice, où séjournait à la villa Bermont le grand-duc héritier Nicolas, miné depuis plus d'un an par un mal mystérieux. D'aucuns prétendaient qu'il souffrait de la poitrine, d'autres, dont ma tante madame Nélidoff, qui eut l'occasion de l'approcher souvent, et parlait de lui en termes émus, affirmaient qu'il souffrait des suites d'une chute faite en patinant.

C'est à Nice, où j'essaie de rassembler aujourd'hui mes souvenirs, que s'éteignit le tzaréwitch, le 12 avril 1865. Ce jeune prince n'a pas eu le temps de jouer un rôle dans l'histoire, mais les événements eussent été différents, il me semble, s'il avait succédé à son père. Objet d'une sollicitude toute particulière de la part de ses parents, Nicolas avait reçu une éducation militaire intelligente, bien faite pour le préparer à monter sur le trône.

Il était fiancé à la princesse Dagmar de Danemark. Celle-ci fut appelée en même temps que le grand-duc Alexandre au chevet du mourant. Le grand-duc Nicolas fit valoir la raison d'état pour décider son frère à épouser la princesse Dagmar — et, s'adressant à celle-ci, il dit : « Aimez-le, car il a une âme de cristal. » — Ce furent ses dernières paroles.

Le triste honneur de ramener le corps à Saint-Pétersbourg revenait de droit au comte Strogonoff, attaché de tout temps à la personne du Grand-Duc, mais des difficultés surgirent à la suite desquelles le comte Strogonoff, blessé dans son amour-propre, se déroba. L'Empereur pria alors mon grand-père de le remplacer et celui-ci, malgré son état de santé, y consentit, sans hésiter, ce dont Alexandre lui sut toujours gré par la suite. Au mois de mai 1865 la dépouille mortelle du grand-duc Nicolas fut inhumée dans la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul et deux manifestes successifs informèrent le peuple que le grand-duc Alexandre devenait héritier présomptif de la couronne et se fiançait à la princesse Dagmar.

La princesse Dagmar était petite, brune, bien faite, très gracieuse dans ses mouvements et sa démarche. Elle avait de magnifiques yeux noirs d'une extrême douceur. Une grande affabilité, dont elle ne se départit jamais, lui ralliait tous les cœurs. Mais le grand-duc Alexandre était à ce moment peu sensible à tant de charme. Ce géant timide et gauche, aux larges épaules carrées, accoutumé dès sa petite enfance au rôle de puîné, n'avait jamais envisagé la possibilité de devenir héritier du trône. Habitué à s'effacer toujours devant son aîné, il détestait le monde, et son éducation ne l'avait pas préparé à assumer les lourdes responsabilités du pouvoir.

La mort de son frère qu'il aimait tendrement, fut pour lui un grand chagrin, mais elle l'atteignait d'une autre manière encore. Peu de temps auparavant, à un bal travesti donné par madame Aurore Karamzine, il avait rencontré pour la première fois la belle princesse Mestchersky. Depuis lors le grand-duc Alexandre n'avait plus qu'une idée : se démettre de ses droits et prérogatives, pour épouser l'éblouissante jeune fille. La mort du tsar rendait ce rêve irréalisable.

Aussi l'année suivante célébra-t-on en grande pompe le mariage du nouveau tzaréwitch avec la princesse Dagmar.

C'est le seul roman qu'on prête à Alexandre III. On ne lui a point connu de maîtresse; tout porte à croire qu'il fut à dater de ce jour le plus fidèle des maris, et il témoigna sa vie durant une vive et confiante tendresse à l'Impératrice.

Quant à la princesse Mestchersky, devenue madame Démidoff, elle mourut peu après en donnant le jour à un fils : Elim Démidoff, notre dernier ministre à Athènes sous le règne de Nicolas II.

Ma grand'mère survécut de longues années à son mari et ne s'éteignit qu'en 1902, presque nonagénaire. Elle était née dans un château de Bobrovo en Ukraine. Son père, Jean Boukharine, et sa mère, mademoiselle Poltaratsky, appartenaient à la vieille noblesse. Mariés en 1811, ils s'étaient vus obligés de fuir Moscou pour se réfugier à la campagne, lors de la formidable illumination par laquelle Rostopchine souhaita la bienvenue à Napoléon. La jeune femme était enceinte et bientôt après ma grand'mère faisait son apparition dans le monde.

Mon arrière-grand'mère se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants et fut secondée dans cette tâche par une émigrée française, mademoiselle Constant, qui enseigna à ma grand'mère un langage pur et élégant. Jean Boukharine était très beau et grand amateur de plaisirs; aussi s'ennuya-t-il au bout de peu de temps à la campagne. Il y laissa sa famille, retourna à son existence moscovite et ne fit plus à Bobrovo que de rares visites. Ma grand'mère avait douze ans lorsqu'elle perdit sa mère. Son père la mit au couvent de Smolna à Saint-Pétersbourg. Cette communauté pour jeunes filles nobles rappelait le Saint-Cyr de madame de Maintenon. On y recevait une éducation très soignée, une grande part y était faite aux arts d'agrément et surtout à la danse. L'Impératrice douairière, veuve de Paul Ier, y venait souvent, accompagnée de ses fils, dont la visite faisait rêver les pensionnaires. Quand la vieille Impératrice mourut, le chagrin des élèves de Smolna fut si violent que toutes se condamnèrent à garder le silence durant les journées qui précédèrent les funérailles. Ces trappistines

d'un nouveau genre étaient tellement entières dans leurs sentiments que lorsque l'Impératrice régnante vint les voir pour la première fois, toute la communauté lui fit grise mine. Mais elle eut vite fait de conquérir les cœurs.

Après quatre années de couvent, ma grand'mère fit son entrée dans le monde précisément à l'époque où les fêtes du couronnement de Nicolas Ier étaient célébrées. La jeune Impératrice fut on ne peut plus aimable pour mademoiselle Boukharine, mais l'Empereur fit semblant de l'ignorer, ce dont ma grand'mère fut fort dépitée. Elle apprit plus tard que la froideur de l'Empereur à son égard était voulue et visait son père, le sénateur Boukharine, fervent adepte de Voltaire et des Encyclopédistes. Avoir l'esprit libéral cela passait aux yeux de Nicolas Ier, surtout après l'émeute des décembristes, pour un crime de lèse-majesté. Dans ces conditions, ma grand'mère préféra rester à Moscou, où elle rencontra quelques mois plus tard Nicolas Annenkoff, aide de camp du grand-duc Michel Pavlowitch. Tout de suite, ils se plurent, mais le mariage ne se fit que deux ans après, par suite de l'opposition du sénateur Boukharine qui, malgré ses idées frondeuses, souhaitait pour sa fille un plus brillant parti. La persévérance de ma grand'mère fut récompensée par de longues années de bonheur.

De par ses fonctions à la cour du grand-duc Michel, le jeune ménage dut s'installer au château d'Oranienbaum aux portes de Saint-Pétersbourg. A cette époque les petits jeux étaient fort en vogue. Un jour de pluie, l'Empereur étant venu rendre visite à sa belle-sœur, la Grande-Duchesse organisa une partie de furet avec ses invités. Bientôt l'Empereur se trouva au milieu du cercle; ma grand'mère jouait distraitement; une forte tape la ramena à la réalité. Elle leva les yeux sur son agresseur et rencontra le regard plein de malice du terrible Nicolas, qui se mit à lui parler le plus aimablement du monde. La glace était rompue; depuis ce moment l'Empereur ne cessa de lui témoigner sa bienveillance. Je la vois encore me racontant cet incident, déjà très âgée, étendue sur sa chaise longue. Son visage s'illuminait à ce souvenir! Ma grand'mère eut neuf enfants, dont cinq vécurent. Après la mort de mon grand'père, dont elle fut longtemps inconsolable,

elle se fixa à Saint-Pétersbourg avec ses deux filles cadettes. Sa seconde fille, ma mère, était sans contredit la plus jolie des demoiselles Annenkoff. Le poète Tutcheff, qui la vit figurer dans une série de tableaux vivants chez la grande-duchesse Hélène, chanta sa rayonnante jeunesse. Le grand slavophile était un familier des Annenkoff, chez qui l'on se réunissait souvent pour causer. Ma grand'mère avait converti avec beaucoup de goût deux pièces banales en un grand salon fort agréable, ce qui fit dire un jour à Tutcheff : « Votre système des deux chambres, Madame, est plus réussi que celui des Parlements occidentaux. »

C'est dans ce salon, après une lecture du roman encore inédit de Tourguénieff, *Nichée de Gentilshommes*, que mon père fit sa demande. Ma mère était peu encline au mariage; portée au mysticisme, elle aurait voulu se consacrer à Dieu; mais le grand amour de mon père et le désir de sa famille eurent raison de ses hésitations.

Les Annenkoff et les Galitzine étaient voisins de campagne en Ukraine et ces derniers y possédaient des propriétés considérables. Ma grand'mère Galitzine, née Korsakoff, descendait des Naderjinsky dont l'ancêtre fut le fameux aumônier de Pierre le Grand. Il suivit son maître dans toutes ses campagnes et, après celle de Pultava, en récompense de ses services, reçut les deux plus beaux domaines du Gouvernement de Kharkoff : Trostenetz et Slavgorode. Ma bisaïeule Korsakoff était une maîtresse femme, intelligente et d'esprit pondéré. Elle fit valoir elle-même ses terres, administra son immense fortune, rebâtit et modernisa ses vieilles demeures. Elle rapporta de ses voyages en France et en Italie une quantité d'œuvres d'art et beaucoup de beaux volumes pour orner la bibliothèque qui fit plus tard mes délices. Elle n'avait que deux filles, l'aînée, ma grand'mère, Sophie, et la cadette, Barbe, sa préférée, qu'elle fiança, très jeune, au prince Constantin Souvaroff. A en juger par une miniature d'Isabey, ma grand'mère était ravissante; une fluxion de poitrine presque aussitôt dégénérée en phtisie, l'emporta, lors de l'arrivée en Hollande du bateau sur lequel elle s'était embarquée pour se rendre en Suisse. Elle quitta ce monde de vanités sans regrets et ses dernières paroles furent « N'est-ce que cela? »

Le désespoir de mon arrière-grand'mère fut aussi violent que profond. Elle continua pourtant sa route vers la Suisse avec la fille qui lui restait et s'arrêta par hasard à Arenenberg, résidence de la reine Hortense, duchesse de Saint-Leu, et de son fils, le prince Louis. Informée de leur malheur, la reine leur fit transmettre ses condoléances. Ces dames crurent de leur devoir d'aller la remercier de cette marque de sympathie et des rapports amicaux s'établirent.

Le prince Louis se montra fort empressé auprès de l'unique héritière de l'immense fortune des Korsakoff et un mois à peine s'était écoulé qu'il demandait sa main. Ma grand'mère était sous le charme du futur Napoléon III et ne demandait pas mieux que de la lui accorder. Elle avait compté sans son impérieuse mère aux yeux de laquelle le neveu du monstre corse n'était pas un assez beau parti et qui posa comme condition *sine qua non* que le Prince Louis entrerait au service de la Russie. Des démarches officieuses furent faites, mais l'empereur. Nicolas répondit que le soupirant était encore trop près du trône de France pour devenir officier russe de l'armée. Il alléguait que cela pourrait susciter des complications diplomatiques. Madame Korsakoff emmena incontinent sa fille désespérée, mais docile. Elle lui fit épouser l'année suivante, à Moscou, le Prince Basile Galitzine, viveur léger, de mœurs libres, grand joueur et grand séducteur. Il sut à tel point subjuger sa femme que celle-ci, à la mort de sa mère, à laquelle elle ne ressemblait guère, lui abandonna complètement la gérance de tous ses biens. Cette mesure ne fut pas des plus heureuses; car son patrimoine, si considérable pourtant, ne tarda pas à fondre entre les mains de ce grand seigneur aux goûts dispendieux. Devenu maréchal de la noblesse du Gouvernement de Kharkof, il mena un train des plus luxueux, donna des fêtes et des banquets dont le faste est resté légendaire. Il faisait de fortes parties de piquet au club et perdait des sommes considérables avec une indifférence sans égale. Certains même allaient jusqu'à exploiter parfois sa distraction. Un jour, un de ses amis lui fit remarquer, après le jeu, que son adversaire lui avait marqué quatorze de valets alors qu'il avait en réalité quatorze de rois, ce à quoi il répondit avec nonchalance « Laissez donc, mon cher,

ce pauvre homme a sûrement plus besoin d'argent que moi. » Cet altruisme original ne profita guère à ses enfants. Il avait eu de sa femme deux fils; l'aîné, Alexis, devint diplomate, et le cadet, Victor, officier aux hussards de la garde. Ce dernier, après la guerre de Crimée, accompagna sa mère en Italie et à Paris. C'était en 1858. Napoléon III à l'apogée de sa gloire donnait de brillantes fêtes aux Tuileries. Ma grand'mère, curieuse de voir le héros de sa jeunesse, obtint une invitation sans se faire présenter; l'Empereur ayant à son bras la radieuse impératrice Eugénie passa à côté d'elle sans se douter que deux beaux yeux jadis aimés l'avaient suivi pendant quelques instants.

Peu de temps après, ma grand'mère, rentrée en Russie, s'éteignit. Sa mort dévoila à ses fils les brèches que l'insouciance de leur père avait fait subir à leur fortune. Ils ne changèrent pourtant rien à leur train de vie habituel et Victor, encore en deuil, épousa dans la chapelle du palais Michel, et en présence de la famille impériale, mademoiselle Lise Annenkoff.

***

Après son mariage, mon père crut tout de même sage de renoncer à l'existence de la capitale et quitta, à la grande satisfaction de ma mère, son régiment pour s'établir à Trostenezt. L'année suivante mon oncle Alexis prenait pour femme la princesse Souvaroff d'Italie, descendante du glorieux maréchal de Catherine II, et s'installait à Slavgorode. Une surprise peu agréable attendait les jeunes couples. A la mort du vieux prince Basile, ils apprirent que toutes leurs terres étaient hypothéquées malgré les bénéfices procurés par l'exploitation des sucreries que leur père y avait fait construire, secondé par Ivan Haritonenko.

Ce Haritonenko, paysan retors et sagace, fit, grâce à sa remarquable intelligence, une immense fortune. Ses petites-filles, malgré les préjugés aristocratiques de la Russie des Tsars, sont devenues l'une madame Olive et l'autre princesse Gortchakoff, cette dernière ayant épousé le petit-fils du Chancelier.

La sucrerie de Slavgorode fut la première établie en Russie. A la même époque le comte Bobrinsky introduisit à Kief la fabrication du sucre de betterave, aidé par Térechtchenko, dont le petit-fils devint ministre des Finances sous le Gouvernement provisoire. Au printemps de 1914, je rencontrai ce jeune homme dans un hôtel à Salzo Maggiore. Je fus tout de suite frappée de l'aisance avec laquelle il s'exprimait dans toutes les langues et du peu de cas qu'il semblait attacher aux avantages de son énorme fortune. Sa faconde brillante, doublée d'une grande culture, m'amusa. Je considérai ses idées généreuses comme des utopies de jeunesse, et grande fut ma surprise, quand, au début de la Révolution de 1917, j'appris que le nouveau ministre des Finances n'était autre que le jeune homme de Salzo Maggiore.

***

A cette époque, mes parents ne passaient que quelques semaines de l'année à Saint-Pétersbourg. — Ma joie fut grande quand à l'âge de cinq ans, je fus du voyage; ils emmenèrent cette fois-là avec eux leurs trois enfants. Le parcours se faisait jusqu'à Moscou en berline attelée de huit chevaux. On s'arrêtait dans les grandes villes, entre autres à Toula, qui me fit une vive impression à cause de ses pains d'épices renommés, des ravissants joujoux qu'on y fabriquait et surtout... de ses délicieux petits samovars! — A notre arrivée à Pétersbourg, l'empereur Alexandre II, étant venu rendre visite à ma grand-mère Annenkoff, elle voulut nous produire et nous fit appeler au salon. J'étais la plus petite des trois; l'empereur me prit sur ses genoux et me demanda ce qui pourrait me faire plaisir : « La ville de Toula » répondis-je sans hésiter. Alexandre II éclata de rire.

Au printemps de cette même année, la vie de château dépassant les moyens de mes parents, ils prirent la résolution de partir pour l'étranger. Quand nous revînmes en Russie au bout de deux ans, mon père alla servir au Turkestan, et ma mère s'installa avec nous chez ma grand'mère à Pétersbourg où elle s'occupa de mettre de l'ordre dans nos affaires, ce dont elle se tira fort bien d'ailleurs, aidée par sa sœur

Hélène Nélidoff. Cette tante nous gâtait beaucoup et était l'objet de ma plus tendre affection. Elle était déjà veuve au moment de ma naissance. Elle avait épousé à dix-huit ans M. Nélidoff, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, le frère de la grande amie de Nicolas Ier. On insinuait que cette amitié avait été un peu loin. Ma tante, elle, ne mettait pas en doute la pureté des sentiments de sa belle-sœur. L'Impératrice, d'ailleurs, ne se montra jamais jalouse de mademoiselle Barbe Nédiloff qui, malgré les attentions dont l'Empereur la comblait, fut toujours des plus discrètes et se tint soigneusement à l'écart des intrigues de la Cour. — A la mort de Nicolas Ier, l'Impératrice lui témoigna toute sa sympathie et lui permit de se retirer du monde comme elle le désirait, tout en continuant à habiter l'appartement du palais d'Hiver qu'elle avait occupée comme demoiselle d'honneur. Mademoiselle Nélidoff abandonna aux *Enfants trouvés* un legs de 3 millions de roubles, à elle fait par le tsar, disant que cette clause du testament impérial était sans doute une erreur; elle ne garda, comme souvenir de Nicolas Ier, qu'un bracelet en or orné d'une étoile en saphirs et portant cette inscription en diamants : « Puisse cette étoile éclairer ton chemin. » Ma tante Hélène hérita plus tard de ce bracelet et m'en fit cadeau, mais j'ai été, hélas! obligée de le vendre lors de ma fuite du Caucase.

***

Quand, après la prise de Khiva, mon père rentra du Turkestan, notre situation pécuniaire s'était sensiblement améliorée; mes parents louèrent un bel appartement à la Sergiévskaya où s'écoula le reste de mon enfance et ma prime jeunesse. Nous passions nos étés à Slavgorode, d'où nous allions à Bobrovo chez ma grand'mère. Celle-ci fut très satisfaite du mariage que sa fille Marie contracta avec M. de Struvé, notre chargé d'affaires à Tokio le fils du célèbre astronome; car ma tante Marie, très spirituelle et très indépendante d'allures, avait déjà dépassé la trentaine, et ma grand'mère estimait que, si marier sa fille est un mal aigu, ne pas la marier est un mal pis encore. Après le départ des Struvé pour le Japon, elle se rendit, comme d'habitude, à Bobrovo

avec sa fille cadette, ma tante Alexandra. Celle-ci avait, l'hiver précédent, rencontré dans le monde le vicomte E. M. de Vogüé, secrétaire à l'Ambassade de France. Fraîchement débarqué de l'Orient, précédé par la réputation de ses écrits sur la Palestine et l'Égypte, ce jeune diplomate était fort recherché dans les salons de Pétersbourg. — Ma grand'mère l'invita à venir nous voir à la campagne.

M. de Vogüé ne se fit pas prier et un beau jour arriva une dépêche ainsi conçue : « *Un voyageur descendra à Vorojbo* (station du chemin de fer) *et vous prie de lui procurer les moyens de venir vous présenter ses hommages* », ce qu'on s'empressa de faire. Le voyageur ne parvint à Bobrovo que très tard dans la nuit. Je l'aperçus le lendemain matin qui se promenait dans le parc et je m'apprêtai à m'approcher et à lui tendre la main, mais il passa outre en me tirant un beau coup de chapeau; je m'y attendais si peu que j'en restai tout interloquée. — Je courus confier à ma sœur que le nouvel arrivé était un monsieur guindé et cérémonieux, et que, selon toutes probabilités, on ne nous convierait point à aller voir au salon. Ces prévisions furent démenties le soir même, car on nous y appela pour écouter la lecture de « Vanghély [1] », un des joyaux littéraires du futur académicien. Il passa quelques jours à Bobrovo et l'hiver suivant demanda la main de ma tante Alexandra. Nous étions en deuil à cette époque; car, au mois d'août 1877, mon frère unique mourut à la campagne d'une affection cérébrale. Il n'avait que dix-sept ans et ma mère ne se remit jamais de ce malheur. Elle consentit cependant, à cause de la tendresse qu'elle portait à sa sœur cadette, à assister à son mariage le 25 janvier 1878, dans la petite chapelle du Palais d'Hiver. Le nombre des invités était très restreint, car la paix avec la Turquie n'était pas encore signée, et l'on ne donnait pas de fêtes à la Cour.

L'Empereur conduisit la jolie et charmante fiancée à l'autel; quant à l'Impératrice, qui depuis longtemps ne quittait plus ses appartements, elle fit venir chez elle les jeunes mariés après les deux bénédictions, orthodoxe et catholique, pour les féliciter, car ma tante était sa filleule. Pendant ce temps les autres personnes avaient passé dans les

1. *Nouvelles Orientales* (2 vol., Nelson).

salles attenantes, où était dressé le buffet. L'Empereur m'aperçut et, s'approchant de moi, me dit : « La prochaine fois, ce sera votre tour, petite princesse. »

***

J'avais quinze ans à cette époque, prélude de l'ère révolutionnaire, et me souviens très nettement que, le 12 avril, nous fûmes troublés pendant notre dîner par des cris montant de la rue. Mon père partit aux nouvelles et revint nous dire que Véra Zassoulitch venait d'être acquittée. Les clameurs provenaient de la foule rassemblée devant le Palais de Justice. Mes parents connaissaient le général Trépoff, préfet de police de Saint-Pétersbourg sur lequel cette jeune exaltée avait tiré, deux mois auparavant, pour venger un de ses camarades qu'il avait fait passer par les verges. Nous étions très anxieux de connaître le verdict. L'acquittement de Véra Zassoulitch nous parut un acte contraire au bon sens le plus élémentaire et caractéristique de la démoralisation des esprits qui régnait déjà. Le vent nihiliste se levait après le résultat équivoque de la guerre de Turquie. La jeunesse universitaire, les intellectuels, les utopistes, les pédagogues illuminés, tous ceux à qui en bloc on donnait chez nous le beau nom d' « intelligenzia » commençaient à user de moyens terroristes. Plusieurs crimes anarchistes eurent lieu dans différentes villes de l'Empire. L'Empereur, après l'attentat d'Alexandre Solovieff, qui tira sur lui le 14 avril 1879, se vit obligé pour maintenir l'ordre, bien qu'il répugnât aux mesures violentes, de proclamer l'état de siège. Une des régions les plus contaminées était le Gouvernement de Kharkof. On y envoya comme général gouverneur le comte Loris Melikoff qui s'était distingué au Caucase par la prise de Kars. — Depuis il avait su, par des mesures rigoureuses, enrayer l'épidémie de peste qui se déclara à Viatlianka et, tirant adroitement parti des services rendus, cet Arménien fin et rusé gagna la confiance pleine et entière de l'Empereur. A Kharkof il remplit sa mission de répression avec tant de tact qu'il s'y rendit populaire, ce qui peut paraître paradoxal, mais n'en est pas moins vrai.

Je me souviens fort bien de lui, car il vint avec sa fille rendre visite à mes parents à Slavgorode à l'occasion de la fête de ma mère. Peu après, il quitta notre gouvernement, appelé à Saint-Pétersbourg par l'Empereur comme dictateur officieux. Là, il commença par essuyer les coups de feu d'un certain Molodictsky qu'il terrassa et remit lui-même entre les mains de la police. Nous arrivâmes justement chez les Loris vingt minutes après l'attentat, qu'il nous conta lui-même en tâchant de cacher son émotion pour rassurer sa famille. Il fit pendre le coupable haut et court, en place publique, ce qui lui valut la sympathie provisoire des réactionnaires; je dis provisoire, car malgré cette mesure énergique, Loris obliquait nettement vers le parti du grand-duc Constantin auquel se rattachaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, les libéraux Milutine, Abasa et Samarine. Ces hommes avaient compris que le pouvoir absolu et arbitraire perdait chaque jour de son prestige et qu'il était désormais nécessaire, pour empêcher de grands désastres, de s'engager dans la voie de la monarchie constitutionnelle. Ils étaient trop intelligents, toutefois, pour ne pas se rendre compte exactement des difficultés attachées à cet état transitoire, n'estimant pas, à juste titre, le peuple russe assez développé pour s'adapter au régime parlementaire. Ils soumirent à Alexandre II un programme libéral qui, tout en ne portant pas atteinte aux droits de la commune devait petit à petit préparer le peuple à recevoir des libertés plus grandes. Jusqu'à cette époque, chaque Ministre avait ce que l'on appelait son « jour », c'est-à-dire, qu'il était reçu seul par l'Empereur dans son Cabinet. Il lui soumettait les questions de son ressort, et l'Empereur lui dictait ses décisions, sans en informer les autres ministres. Le parti du grand-duc Constantin proposait que le Conseil des Ministres se réunît une fois par semaine, sous la présidence de l'Empereur, pour discuter les affaires en commun, et aussi que l'on fît venir de la province des délégués compétents capables d'exposer les besoins de chaque Gouvernement. L'Empereur disposerait d'un droit de veto. Ce plan, qui ne ressemblait que de fort loin à une charte constitutionnelle, alarma pourtant le parti réactionnaire qui se groupait autour du grand-duc héritier et de son conseiller Podébonostzeff.

L'impératrice Marie Alexandrovna, triste et malade depuis la mort de son fils aîné, s'était retirée du monde autant que son rang le lui permettait et passait la plus grande partie de son temps en compagnie de son amie, madame Maltzoff, femme cultivée et intelligente, mais slavophile à outrance, qui exerçait sur elle une grande influence. L'Empereur, qui aimait le monde et les plaisirs, trouvait cette société peu divertissante, aussi s'en détacha-t-il bientôt pour faire la cour à la princesse Alexandra Dolgorouky.

Elle était l'aînée de cette branche des Dolgorouky qui comportait quinze enfants que leur mère avait surnommés en riant la tribu. Les assiduités de l'Empereur lui valurent le sobriquet de la Grande Mademoiselle. Elle crut de son devoir de résister et Alexandre II, las de tant de vertu, tourna ses regards vers la future princesse Yourievsky. Alexandra s'empressa alors d'épouser M. Albédinsky qui devint gouverneur de Varsovie. Quand elle revint ensuite à Saint-Pétersbourg, la liaison de l'Empereur n'était plus un secret pour personne.

Elle le rencontra dans le salon de sa tante, madame de Moira, née comtesse Apraxine, où l'on se réunissait pour causer et jouer au « secrétaire ». L'Empereur ayant posé la question : « Aimez-vous votre passé? » madame Albédinsky écrivit : « Mon passé, je le déteste. » Mon oncle Michel Annenkoff, constructeur en 1888 du Transcaspien, assistait également à cette soirée. Comme tout le monde à cette époque s'intéressait aux affaires d'Italie, madame de Moira demanda : « A quoi pense le Pape? » mon oncle répondit : « Aux infidélités de son Emilie [1]. » Le mot eut un grand succès, on le colporta en ville ainsi que la phrase de madame Albédinsky qui fut commentée. Or, il advint que ces commentaires revinrent aux oreilles d'Alexandre II qui, rencontrant à quelque temps de là, la comtesse Hendrikoff, née Schébéko, dont la réputation de malveillance était bien établie lui dit : « Madame, votre langue me paraît être fort bien pendue. » Elle était femme d'esprit et répliqua sans se troubler : « Sire, elle est longue en effet, mais pas assez pour toucher au Palais. »

Cependant la beauté et la jeunesse de la princesse Cathe-

1. Province italienne en effervescence à cette époque.

rine Dolgorouky captivaient l'Empereur de jour en jour davantage et l'on commençait à s'émouvoir de cette passion. Les dernières années de l'Impératrice en furent attristées, sa maladie s'aggrava et elle prit l'habitude d'aller passer ses hivers dans le Midi. Quand, en 1880, elle revint de voyage, on ne put plus lui cacher la place prépondérante que la princesse Catherine avait acquise dans l'affection de son mari; comme l'Empereur ne pouvait se passer de la voir journellement et que les attentats nihilistes se multipliaient, on avait jugé bon de lui éviter des sorties continuelles sur le parcours, en installant la Princesse, avec les trois enfants qu'elle avait eus de lui, au Palais d'Hiver, dans un appartement situé au-dessus de celui de l'Impératrice.

Les précautions et la surveillance inquiète de la police, loin de désarmer les nihilistes les poussaient à des coups d'audace. Le 17 février, une machine infernale fut placée dans les caves même du Palais, sous la salle à manger où devaient se réunir tous les membres de la famille impériale à l'occasion d'un dîner offert en l'honneur du jeune prince de Battenberg, neveu de l'Impératrice récemment élu au trône de Bulgarie. Les misérables avaient bien préparé leur crime, mais le hasard se plut à les narguer. On devait se mettre à table à sept heures; le train qui amenait le prince de Bulgarie eut du retard et quand, à sept heures un quart, l'explosion se produisit, quelques malheureux soldats du corps de garde furent les seules victimes.

Malgré les soucis engendrés par ces tragiques événements, l'Impératrice caressait le projet de fiancer son neveu à la princesse Zénéide Youssoupoff — mon amie d'enfance la plus chère. C'était une jeune fille délicieuse, tant au physique qu'au moral, et la plus riche héritière de Russie. La comtesse Tiesenhausen, dame d'honneur du Palais, fut chargée d'organiser une soirée intime, en vue de rapprocher les deux jeunes gens. Parmi les fort peu nombreux invités se trouvait son neveu le comte Félix Soumaroff Elston, lieutenant aux Chevaliers-gardes et très joli garçon. Félix Soumaroff fut présenté le même soir que le prince de Battenberg à la fiancée qu'on destinait à ce dernier. Rentrée chez elle, elle déclara qu'elle n'épouserait pas le prince de Bulgarie. Son cœur avait parlé,

Soumaroff ne se doutait pas de l'impression produite, mais rêvait aussi à Zénéide! Ils se rencontrèrent souvent l'hiver suivant chez la princesse Marie Worontzoff et, au bout de deux ans, le jeune officier demandait officiellement au prince Youssoupoff la main de sa fille : « Je n'ai que peu de fortune, mais pas un sou de dettes. » Cette phrase plut au vieux prince qui le prit en grande estime et affection, et manifesta le désir qu'à sa mort, comme il n'avait pas de descendants mâles, son gendre héritât avec sa fille du nom des Youssoupoff, ce qui fut ratifié par un oukaze de l'empereur Alexandre III.

***

Après la mort de l'Impératrice, Marie Alexandrovna, qui s'éteignit le 22 mai-3 juin, au Palais d'Hiver, et son inhumation avec la pompe traditionnelle à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, Alexandre II ne songea plus qu'à légitimer ses relations avec la princesse Catherine Dolgorouky, et le 6-18 juillet, dans le palais de Tsarskoie-Sélo, en présence du général Ryléiew, du comte Loris Mélikoff[1], du comte Alexandre Adlerberg, ministre de la Cour, et du comte Édouard Baranoff, l'Empereur épousait en secret celle qu'il aimait depuis quatorze ans. Les quatre témoins étaient agités de sentiments divers. Le général Ryléiew, ami de la princesse Catherine et son confident de longue date, se réjouissait de cette solution; Loris Mélikoff pensait déjà aux avantages qu'il pourrait en tirer pour le triomphe de ses desseins politiques; le comte Adlerberg, ami d'enfance d'Alexandre II, mais fidèlement attaché à la mémoire de l'Impératrice, était peiné et stupéfait de cette alliance. Quant au comte Baranoff, son cousin, bien qu'il partageât sa manière de sentir, il était trop entièrement dévoué à l'Empereur pour se permettre de le juger. L'événement se s'ébruita qu'au retour du voyage que les nouveaux mariés firent en Crimée et durant lequel Alexandre se montra partout accompagné de sa femme. Comme tout le monde, et quoiqu'il lui en coutât, le Grand-Duc héritier s'in-

1. Sur Loris Mélikoff, voir les Souvenirs de la comtesse Kleinmichel parus dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1922.

clina devant le fait accompli et promit même solennellement à son père de protéger toujours la famille Youriévsky. Sa grande piété l'aidait à envisager ce mariage comme une obligation morale contractée par l'Empereur, mais l'hypothèse que l'épouse morganatique pût jamais être élevée au rang d'Impératrice lui paraissait invraisemblable. Tel n'était pas l'avis de Loris, qui avait su gagner la princesse Youriévsky à sa cause en faisant adroitement miroiter à ses yeux la couronne de toutes les Russies. L'heure pressait : Alexandre II tiraillé d'une part par sa femme et ses ministres, de l'autre par la sourde opposition que le Grand-Duc héritier manifestait aux moindres innovations, hésitait.

Le comte Loris, malgré l'hostilité de Pobédonostzeff, du comte Worontzoff, du comte Dmitri Tolstoï et de tout l'entourage familier du grand-duc Alexandre, tâcha de rallier l'héritier du trône aux réformes libérales, qu'il jugeait indispensables à la grandeur et à la prospérité du pays. Il crut réussir, et l'Empereur, pensant que son fils ne s'y montrerait pas opposé, autorisa Loris à rédiger le manifeste proclamant la mise en vigueur du nouveau mode de gouvernement.

Les ministres libéraux fréquentaient en amis le salon de ma tante Nélidoff, qui, depuis son veuvage, s'intéressait beaucoup à la politique. Cette femme d'un esprit transcendant avait le don d'écouter avec intelligence et savait donner des avis éclairés. Le 28 février, elle vit entrer Loris triomphant. L'Empereur avait enfin signé : — Cette joie devait être de courte durée. — Le lendemain, 1er mars, nous venions de terminer notre déjeûner quand retentit un coup de sonnette et nous vîmes entrer le jeune comte Hendrikoff, lieutenant aux chevaliers-gardes, notre voisin de palier, pâle, tenant à la main sa casquette blanche tout éclaboussée de sang : « C'est affreux, dit-il, on a voulu tuer l'Empereur, je passais sur le « Canal », on a jeté une bombe sous son équipage; comme il n'était pas blessé, il a voulu voir de près le meurtrier. Au moment où il s'approchait de lui, un autre individu a jeté une seconde bombe. On l'a transporté au Palais d'Hiver. Je crois qu'il n'y a plus d'espoir[1]. »

1. Sur l'assassinat d'Alexandre II voir le curieux rapport de police paru dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1922.

Nous étions atterrés; sous nos fenêtres nous vîmes passer à toute allure la troïka du service impérial. Quelques instants après elle repassait en sens inverse emportant l'aumônier du palais Yanichef. A cinq heures, nous apprîmes que l'Empereur, après avoir reçu les derniers saints Sacrements, avait rendu l'âme. La consternation générale fut indescriptible. Par une cruelle ironie du sort la canaille qui déshonorait la cause libérale frappait justement celui qui venait de sanctionner les principes du régime parlementaire. S'il avait pu poursuivre son œuvre, bien des misères nous eussent été épargnées sans doute, et notre malheureuse patrie ne serait pas tombée dans le lamentable chaos où elle se débat aujourd'hui.

Les funérailles eurent lieu le 15 mars et, pour la dernière fois, à cette occasion la princesse Youriévsky parut en public. — Son rôle était fini.

En même temps que disparaissait la grande figure historique d'Alexandre II, Loris voyait diminuer ses espérances. Alexandre III lui ordonnait d'ajourner la publication du manifeste que son père avait signé. Pourtant, le lendemain des obsèques, il fit appeler quelques-uns de ses ministres et s'engagea devant eux à signer à son tour ce même manifeste. Mais Pobédonostzeff veillait. Usant de l'influence qu'il avait acquise au cours de tant d'années sur le Grand-Duc héritier, et profitant du désarroi dans lequel l'avait jeté la fin tragique de son père, il lui représenta qu'il ne convenait point de paraître céder à la terreur : il fallait au contraire faire preuve d'autorité. Ces raisonnements réveillèrent dans l'esprit du nouvel Empereur l'écho de ses propres aspirations ataviques et, tandis que le grand-duc Constantin, Loris, Abasa, Milutine, confiants dans la parole donnée, croyaient enfin toucher le but, Alexandre III préparait dans l'ombre, avec son ex-précepteur, un manifeste de sa façon qui parut, le jour de la grande revue au Champ-de-Mars, dans le *Messager officiel* et qui se terminait par ces mots : « Nous Nous mettons avec assurance à la tête du pouvoir absolu, confiant dans les destinées de Notre Empire qui ne seront plus discutées dorénavant qu'entre Dieu et Nous. » Ce fut un coup de théâtre. Les ministres libéraux indignés abandonnèrent le pouvoir et

Milutine aurait dit en se retirant en Crimée où il se terra : « On ne peut pas servir un tel Empereur. » Loris et Abasa partirent pour l'étranger. La disgrâce du grand-duc Constantin fut complète.

Peu après le comte Adlerberg, calomnié en dépit de son dévouement à la famille impériale et malgré une enquête qui se termina tout à son honneur, cessait d'être ministre de la Cour. Alexandre III le remplaça par un ami personnel — le comte Worontzoff, dont la femme, née comtesse Schouwaloff, était aussi amie de l'impératrice Marie Féodorovna. La Cour se transporta au château de Gatchina, autrefois résidence de Paul Ier, dont les solides murailles semblaient offrir à l'Empereur une garantie contre les tentatives anarchistes. Le général Tchérévine, chef du service de sûreté, était un homme intelligent et énergique, quoique peut-être un peu trop bon vivant. Spirituel et amusant il savait raconter des anecdotes qui faisaient rire l'Impératrice. Il imagina de former pour la sauvegarde de l'Empereur une ligue secrète, composée d'officiers de la garde et de jeunes gens de bonne famille, qui devait combattre les plans et entraver les complots des nihilistes. Elle avait des ramifications jusqu'à l'étranger et c'est par M. Zographo qui dirigeait la section de Paris, qu'Alexandre III entendit pour la première fois parler d'un jeune affilié, M. Witte, qui devint plus tard le fameux ministre[1].

Cette ligue de dilettantes avait à sa tête le comte Boby Schouwaloff; bien qu'animée du plus beau zèle, elle ne fit pas long feu. Le comte Ignatieff, nommé ministre de l'Intérieur, demanda sa suppression, alléguant la crainte qu'elle ne se constituât en pouvoir trop indépendant et l'Empereur se rendit à ces avis. Le comte Ignatieff, pendant de longues années ambassadeur à Constantinople, avait ratifié le traité de San Stéfano. C'était un diplomate habile, avisé et sans contredit intelligent; il connaissait mieux qu'aucun autre l'art d'altérer la vérité et en usait d'une façon si fréquente qu'on l'avait surnommé « Mentir Pacha ». Ces aptitudes le rendaient fort propre à défendre les intérêts de son pays; aussi le Grand-Duc héritier, devenu le Tsar, lui offrit-il le poste laissé

1. Voir sur cette *Sainte-Ligue* les Souvenirs de la comtesse Kleinmiche dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1922.

vacant par Loris. Mais le comte Ignatieff eut la maladresse de proposer à son tour un simulacre de constitution, déguisé sous le nom de « Zemski Sobor » autrement dit — États Généraux — ce qui lui valut, grâce à Pobédonostzeff, d'être remplacé par le comte Dmitri Andréiéwitch Tolstoï, ex-ministre de l'Instruction publique, protagoniste du classicisme, conservateur avéré et intransigeant. En même temps, Bungué fut nommé aux Finances, Vanowsky à la Guerre et Alexandre III n'eut plus qu'à se féliciter du nouveau cabinet qui réunissait, trié sur le volet, ce que la Russie comptait de plus rétrograde.

Le chancelier prince Gortchakoff, qui pendant tant d'années avait brillé comme ministre des Affaires étrangères, se faisait vieux; sa santé l'obligeait à de fréquentes absences pendant lesquelles son adjoint M. de Giers faisait l'intérim. Il était d'ailleurs dans les petits papiers du Chancelier et vaguement apparenté à lui par sa femme née Cantacuzène. Madame de Giers, d'humeur autoritaire et de caractère véhément, formait un vivant contraste avec son mari, homme pondéré et mesuré. La parfaite rectitude de jugement de M. de Giers forçait la confiance; aussi, à la mort du prince Gortchakoff, fut-il désigné pour lui succéder.

Alexandre III n'avait de sympathie ni pour l'Allemagne, ni pour l'Angleterre; malgré ses idées autocratiques, et, bien que la France fût en République, il envisageait sans répugnance l'idée d'une entente franco-russe. M. de Giers travailla dans ce sens. A cette époque la littérature russe présentée par le comte E.-M. de Vogüé, qui dans son volume *Le Roman Russe* avait présenté nos grands écrivains aux Français, était fort en vogue. Vogüé connaissait personnellement Dostoïewsky pour l'avoir rencontré dans le salon littéraire de la comtesse Alexis Tolstoï, la veuve du poète. Cette femme d'élite rachetait par un esprit supérieur et une voix exquise son manque de beauté. Elle avait épousé en premières noces M. M... qui la rendit très malheureuse. En 1853 à Moscou fut donné un bal masqué auquel assistait l'empereur Nicolas Ier. Madame M... y vint en domino, le visage caché par un loup de velours; elle intrigua si fort Alexis Tolstoï que, sans connaître le nom du masque à la voix prenante, il en devint éperdument amou-

reux. Elle obtint le divorce et épousa le grand poète, lequel, après de nombreuses années d'un bonheur conjugal sans mélange, mourut laissant sa femme inconsolable. Pourtant, en dépit de son chagrin, elle continua, comme par le passé, à recevoir avec bienveillance les écrivains, les littérateurs, le monde intellectuel; Vogüé était devenu un des familiers de ce cénacle. Il resta en correspondance avec madame Tolstoï longtemps encore après avoir quitté Saint-Pétersbourg et abandonné la carrière diplomatique pour se consacrer aux travaux qui devaient bientôt lui ouvrir les portes du Palais Mazarin. Pour faire plaisir à sa famille il continuait à venir de temps à autre passer l'été à Bobrovo chez ma grand'mère qui aimait à réunir autour d'elle ses enfants et ses petits-enfants. Elle invitait aussi parfois des amis et je me souviens que le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie, fut son hôte pendant quelques jours. C'était un homme charmant et plein d'esprit. Avant d'être envoyé à Saint-Pétersbourg, il avait fait un long stage à Paris et assisté aux dernières années du Second Empire. Il nous raconta comment, pour une fête nautique à Fontainebleau, il avait fait venir de Venise une vraie gondole : les gondoliers pour émouvoir l'impératrice Eugénie, chantaient d'une voix nostalgique, les malheurs de leur patrie, tombée sous la domination autrichienne. Il nous conta aussi ses souvenirs de la Cour de Napoléon III et la fuite de l'Impératrice Eugénie. J'avais dix-huit ans et prêtais une oreille attentive à ces récits qui se rattachaient pour moi à la mémoire de ma grand'mère Galitzine.

Ce fut dans l'année qui précéda le couronnement d'Alexandre III que je fis véritablement mes débuts dans le monde. On donnait un grand bal de deux mille personnes au Palais d'Hiver, car l'impératrice Marie Féodorovna, qui aimait la danse, avait obtenu de l'Empereur qu'il renonçât quelques semaines au lugubre Gatchina pour s'installer au Palais Anitchkoff, afin de donner une série de fêtes.

Je vois encore s'ouvrir la porte de la salle Nicolas, où attendaient les invités. L'orchestre jouait une polonaise, quand les souverains parurent, précédés par le prince Sandi Dolgorouky, grand maître des cérémonies. Il avait très grand

air; frère de cette Madame Albédinsky qu'Alexandre II avait courtisée, il était connu pour sa beauté.

Tout Saint-Pétersbourg et des gens venus exprès de la province, assistaient à cette fête où je vis les lionnes de l'époque; Madame Balachoff dite Kitty, avait une grâce inimitable et dansait à ravir. Son mari, était un homme fort aimable et sympathique; il aimait le whist et fréquentait chez ma tante Nélidoff où j'eus l'occasion de le regarder jouer, ce qui m'amusait beaucoup.

La comtesse Betsy Schouwaloff, femme du comte Boby dont j'ai fait mention plus haut, éblouissait par ses splendides bijoux, avait beaucoup d'allure, ne s'habillait jamais que chez Worth et portait fort bien la toilette. — Elle était la fille de la princesse Betsy Bariatinsky, qu'on avait surnommée « Le Château »; elle avait une fille aînée, Marie, très grande de taille qu'on appelait « la tour » et qui se promenait toujours avec une gouvernante française forte et trapue qui avait nom mademoiselle Terrasse.

Marie Bariatinsky approchait de la trentaine quand elle se fiança à un jeune officier des chevaliers-gardes, Grégoire Isvolsky, frère de celui qui devint ministre des Affaires étrangères et ambassadeur à Paris, sous Nicolas II. Ce jeune homme avait malheureusement une santé très délicate; il mourut deux ans après son mariage, laissant sa femme désespérée. Elle fit construire une magnifique chapelle, ce qui ne l'empêcha pas de se consoler au bout de quelque temps en épousant son cousin Bariatinsky. A partir de ce moment on ne l'appela plus que « Aix en Chapelle ». Madame Missy Dournoff était aussi une des jeunes femmes les plus marquantes de la coterie élégante. Ses traits peu réguliers, mobiles, expressifs et spirituels lui tenaient avantageusement lieu de beauté. Son esprit de répartie, sa conversation pleine de verve faisaient rechercher les petits soupers qu'elle offrait chez elle à un cercle restreint et choisi d'amis. Sa mère, la princesse Hélène Kotchoubey, grande maîtresse de la cour, avait eu, de son premier mariage avec le prince Béloselsky trois enfants, dont l'aînée, la princesse Lison Troubetskoy, sans contredit fort intelligente, mais maniérée, était la grande amie de M. Thiers. Elle eut de nombreuses filles; l'aînée d'entre elles épousa ce M. Démidoff,

veuf de la princesse Mestchersky dont j'ai déjà parlé et eut aussi plusieurs enfants. Elle confia sa fille Aurore, qui était remarquablement jolie, à madame Dournoff, tante de cette dernière qui la conduisit dans le monde et la maria au prince Arsène Karageorgevitch. Celui-ci, malgré une éducation soignée, avait conservé les instincts de ses ancêtres et était d'un caractère très violent. Je me souviens que, à un concours hippique, il cassa sa cravache sur la tête de son cheval qui avait refusé l'obstacle. On ne fut pas étonné outre mesure d'apprendre à quelque temps de là que sa jeune femme voulait demander le divorce, mais à cette époque on considérait les liens conjugaux comme indissolubles, et cela fit un peu scandale.

La princesse Lison Troubetzkoy alla plaider la cause de sa petite-fille auprès du Métropolite, Monseigneur Isidor, qui, tout en lui promettant d'appuyer sa requête auprès du Saint-Synode, déplora les mœurs de la nouvelle génération qui traitait les sacrements avec trop de désinvolture. « Hélas! Votre Éminence a bien raison, répondit la princesse Troubetzkoy, je puis l'assurer que je n'ai pas perdu mon temps et ma mère encore moins, mais cela ne nous a pas empêchées de rester à notre foyer. »

Bien qu'elle eût prêté à cette remarque irrévérencieuse de sa fille, la princesse Béloselsky, veuve, remariée au prince Kotchoubey et devenue grande maîtresse de la Cour, se montra impitoyable, comme cela arrive souvent, envers les incartades de ses contemporaines et son esprit caustique ne ménagea personne. Un jour, se trouvant chez la princesse B., qui venait d'avoir, après plusieurs années de mariage, un bébé que les mauvaises langues prétendaient ne pas être du prince B., mais d'un lieutenant des Préobrajensky portant le petit nom de « Saxe », elle demanda à voir l'enfant. Elle se pencha sur lui et s'écria à haute voix afin que tout le monde puisse l'entendre : « Il est délicieux! c'est une vraie poupée de Saxe. » Rigoureusement à cheval sur l'étiquette, la grande maîtresse faisait trembler devant elle les débutantes que ses fonctions lui commandaient de présenter à l'Impératrice. Cette dernière les rassurait au contraire par sa grande bienveillance.

Le grand bal du Palais d'Hiver était suivi de trois autres

qui avaient lieu dans la salle des concerts. Ces soirs-là, la grande salle Nicolas était transformée en jardin d'hiver. On y transportait mille plantes rares des serres impériales et de grands palmiers dont les troncs jaillissaient du milieu des tables rondes dressées pour le souper qui commençait à minuit, entre la mazourka et le cotillon. On y servait des mets recherchés, des asperges en branches au mois de janvier et des fruits exotiques.

L'Empereur faisait le tour des tables d'un air ennuyé, adressant rarement la parole à quelqu'un et allait finalement s'asseoir comme soulagé d'une corvée à côté de la comtesse Worontzof, avec laquelle il n'avait pas besoin de faire de frais. Il y avait aussi au palais Anitchkoff, des bals plus intimes durant lesquels Marie Féodorovna se reposait de son rôle d'Impératrice pour s'adonner tout entière à la danse, plaisir qu'elle aimait par-dessus tout et qu'elle aurait volontiers prolongé jusqu'au matin, si l'Empereur, qui ne partageait pas plus ce goût que celui de veiller, n'avait employé des stratagèmes pour faire cesser l'interminable cotillon. Sur son ordre, un à un, les musiciens s'éclipsaient et, quand il ne restait plus qu'un violon, l'Impératrice se voyait obligée, bon gré, mal gré, de congédier gracieusement ses invités.

On briguait les invitations pour ces bals encore plus que pour les autres. C'étaient les derniers avant le carême. Une dame connue pour sa corpulence, qui aimait la danse à la folie, se lamenta une fois devant l'Empereur, à un bal de la salle des concerts, parce qu'elle ne danserait plus de la saison.

— Comment, — fit Alexandre III distrait, — demain hélas, on recommence!

— Mais je ne suis pas invitée! — reprit madame A.

— Vous avez bien de la chance, madame, et que je voudrais être à votre place! — répliqua le Tsar.

Pendant le brillant hiver de 1883, le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir donnèrent une fête russe. Tous les costumes de l'Empire, anciens et nouveaux, européens et asiatiques, semblaient avoir été réunis. Sous les lustres aux mille bougies, au bras des boyards dont les costumes brodés d'or et d'argent étincelaient, évoluaient des dames couvertes de diamants et de perles, d'émeraudes, de rubis et de saphirs.

En venant de la rue silencieuse sous la neige, on se croyait brusquement transporté, en franchissant le seuil, dans un monde de contes de fées.

Ma sœur qui dansait admirablement la mazourka était en Polonaise, moi en Tchequemenka — tribu caucasienne. Je me souviens d'avoir eu pour cavalier de cotillon mon ami d'enfance, le comte Pierre Palhen, en l'occurrence boyard du XVIIe siècle. Diplomate de carrière, sa jolie figure lui valait la sympathie des dames. Il eut beaucoup de succès à Vienne et à Berlin. Madame Boutourline, née Bobrinsky, avait eu l'idée de se mettre en *roussalka*, naïade du Volga. Elle était vêtue de façon assez légère, ce qui ne veut pas dire qu'elle approchât des modes d'aujourd'hui. Son décolleté marquait surtout parmi ces femmes de boyards boutonnées jusqu'au cou. S'en étant rendu compte, elle dit à quelqu'un qui la complimentait : « Je ramènerai sans doute beaucoup de pierres dans mon filet. »

***

Au mois de mai 1883 eurent lieu à Moscou les fêtes du couronnement de l'empereur Alexandre III et de l'impératrice Marie Féodorovna auxquelles nous nous rendîmes; mais n'étant pas encore demoiselle d'honneur, comme ma sœur, je n'assistai pas à la cérémonie du sacre. Ma sœur avait été nommée demoiselle d'honneur par Alexandre II le jour de la Saint-Alexandre, en même temps que la comtesse Brevern de la Gardie et mademoiselle Nabokoff. Détail curieux, comme l'Empereur était veuf et qu'il n'y avait pas d'Impératrice, elles portèrent le titre de demoiselles d'honneur de la Grande Cour et ne reçurent qu'une couronne à laquelle on prétendait qu'Alexandre II avait l'intention d'ajouter dans la suite l'initiale de la princesse Youriéwsky. A l'avènement d'Alexandre III, l'impératrice Marie Féodorovna envoya son chiffre à ces trois demoiselles.

Dans les salles du Kremlin je vis passer le cortège sortant de la cathédrale et les souverains saluant le peuple du haut du monumental « escalier rouge ». Il y eut après le banquet une fort belle illumination et un superbe feu d'artifice. Le

lendemain la Cour et la ville vinrent présenter leurs félicitations aux souverains et les dames défilèrent devant l'Impératrice pour le baisemain. Le prince Wladimir Dolgorouky, général gouverneur, très populaire parmi les Moscovites, donna un bal magnifique suivi d'une série de réjouissances.

Les jours de repos, on se retrouvait au parc Pétrofsky, ma promenade favorite. Un soir que j'étais enrhumée, on me laissa à la maison, ce qui me mit de fort méchante humeur. Le vieux comte Nesselrod vint voir ma tante Nélidoff qui habitait avec nous. Me trouvant triste et solitaire dans le salon : « Ma chère enfant, — me dit-il, — quand vous serez plus âgée vous comprendrez que la vie sans ses plaisirs serait à peu près supportable. »

***

1890. — Le grand-duc Paul était très beau et eut toujours beaucoup de succès auprès des femmes. Il n'avait que dix-huit ans quand il tourna la tête à la comtesse Véra Miloradovitch qui le poursuivit de ses assiduités. Cette comtesse Miloradovitch, née Schabelsky, avait épousé à seize ans un homme qui dépassait la quarantaine. Son mari la mena dans le monde, où la ravissante créature se toqua du bel adolescent et le bombarda de lettres passionnées. Très embarrassé le Grand-Duc s'en ouvrit à l'Empereur qui prit la chose gaiement, fit appeler le comte Miloradovitch et lui conseilla en termes débonnaires de calmer les ardeurs de son épouse. Pour couper court à ce roman qui menaçait de le couvrir de ridicule, Miloradovitch emmena sa femme à la campagne, mais la paix des champs ne fit que l'exaspérer. Elle demanda le divorce, l'obtint et épousa un officier des hussards nommé Schédlovsky. Ils eurent une fille; après quoi, d'un commun accord, ils décidèrent de se retirer du monde et entrèrent au cloître, chacun de son côté, ce qui annulait le mariage. Elle prit le voile, devint mère supérieure d'un couvent de province, et Schédlovsky, frère convers.

Au bout d'un certain temps, Schédlovsky commença à douter de sa vocation monacale. Comme il n'avait pas prononcé les

grands vœux, il partit un beau matin pour rentrer aux hussards. Ayant repris l'uniforme il se mit à fréquenter le ballet, s'éprit de la danseuse Sédova[1], quitta le régiment, l'épousa et rentra dans la vie privée où il trouva enfin le bonheur. Quant à la mère Véra, je fus stupéfait de la rencontrer à Paris en 1914 habillée à la dernière mode. Elle non plus, paraît-il, ne se sentait pas la vocation.

Mais revenons au grand-duc Paul et à sa femme, la princesse Alexandra, avec qui j'ai eu la chance de passer une saison à Franzensbad peu après leur mariage. La princesse de Grèce était délicieuse; elle joignait les qualités de l'esprit à celles du cœur. Hélas! elle fut ravie prématurément à l'affection des siens en donnant le jour à son second enfant, le grand-duc Dmitri Pavlovitch. Le grand-duc Paul, après quelques années de veuvage, épousa madame Pistolkors qui reçut vers la fin du règne de Nicolas II le titre de princesse Paley. La fille et le fils du grand-duc Paul furent élevés par son frère et sa belle-sœur, le grand-duc Serge et la grande-duchesse Élisabeth.

Leur mariage eut lieu au palais d'Hiver au printemps 1884. La Grande-Duchesse était née princesse de Hesse-Darmstadt. Sa mère, fille de la reine Victoria, mourut jeune laissant cinq enfants qui furent tous élevés dans la religion protestante. La grande-duchesse Élisabeth n'embrassa l'orthodoxie que quelques années après son mariage.

Je me souviens de cette touchante cérémonie. Vêtue de blanc, les cheveux épars, chaussée de sandales, elle pénétra dans la salle qui donnait accès à la chapelle privée du palais Serge; le clergé vint à sa rencontre pour la bénir et l'oindre. Au seuil du sanctuaire, elle récita d'une voix vibrante de conviction le *Credo*; le Métropolite lui remit un cierge allumé, les chants s'élevèrent et la belle néophyte entra dans la maison du Seigneur pour y recevoir la Sainte Communion.

Au sortir de l'église les dames de son comité de bienfaisance, dont je faisais partie, lui offrirent une icone.

Mademoiselle Kitty Kozlaninoff, mon amie d'enfance, fort jolie, intelligente et cultivée, était la demoiselle d'honneur

1. La malheureuse femme, veuve aujourd'hui, donne des leçons de danse pour gagner sa vie.

préférée de la grande-duchesse. Pendant l'hiver de 1890, à mon retour de Bobrovo, je la voyais beaucoup. Au mois de février, mon petit-neveu étant tombé malade de la scarlatine, je dus me mettre en quarantaine et renoncer aux sorties mondaines. Kitty m'écrivait pour me distraire. Elle me fit la description d'un spectacle de société et me montra des photographies de la représentation organisée au palais Serge dans la plus stricte intimité. On donna plusieurs pièces tirées d'Eugène Onéguine. Le grand-duc héritier Nicolas Alexandre, très bien grimé, figurait sous les traits du héros et la grande-duchesse Élisabeth remplissait le rôle de Tatiana. Kitty elle-même et Zénéide Youssoupoff, qui avait un réel talent de comédienne, jouèrent *La soirée à Sorrente*, de Tourguénieff.

L'hiver suivant, la sœur cadette de la grande-duchesse Élisabeth, la princesse Alix de Hesse-Darmstadt, à peine âgée de dix-sept ans, vint à Saint-Pétersbourg. On songeait, disait-on, à lui faire épouser le Tzarévitch. Je la vis pour la première fois à un bal de la salle des concerts. Blonde et frêle, elle passait inaperçue malgré son fin profil et ses grands yeux bleus. L'Héritier, après avoir dansé une contre-danse avec elle, ne s'en occupa plus. La jeune princesse paraissait triste et ennuyée, elle mordait nerveusement ses jolies lèvres, ce que voyant, Kitty Kozlaninoff attachée ce soir-là à sa personne, vint me dire : « Je veux te présenter à ma princesse, viens lui tenir un peu compagnie. »

Je m'approchai de la timide jeune fille et fis ma révérence, puis, comme le silence menaçait de se prolonger, je lui dis combien j'étais liée avec la demoiselle d'honneur de sa sœur. Sa figure se rasséréna : « Oh! me répondit-elle, *Kitty is such a darling.* »

En pensant à ce bal où la future Impératrice eut si peu de succès, je me demande si son attitude toujours distante dans la suite vis-à-vis de la société pétersbourgeoise ne fut pas une conséquence de l'accueil peu chaleureux qu'on lui fit alors.

Bientôt elle repartit pour Darmstadt sans qu'aucun engagement définitif eût été pris. L'Empereur et l'Impératrice décidèrent que l'Héritier devait entreprendre avant de se marier un voyage en Extrême-Orient.

En juillet 1891, l'escadre française commandée par l'amiral

Gervais vint faire une démonstration d'amitié et mouilla dans les eaux de Cronstadt.

Alexandre III reçut l'amiral Gervais avec la plus grande bienveillance. Il y eut à la cour un moment de perplexité car jamais encore la *Marseillaise*, considérée comme un hymne révolutionnaire, n'avait été jouée officiellement en Russie; d'autre part on tenait à être aimable envers la France. Le grand maître des cérémonies fit demander à Sa Majesté par l'entremise du comte Worontzoff si, pour se conformer aux traditions, il ne serait pas préférable de remplacer la *Marseillaise* par l'hymne de la reine Hortense *Partant pour la Syrie*. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? répondit l'Empereur. Faites jouer la *Marseillaise*. » Ce fut un pas de plus vers l'alliance.

Alexandre III abondait en sorties imprévues. Lorsque le prince de Monténégro vint quelques mois après à Pétersbourg, l'Empereur, à un banquet officiel, leva son verre et dit se tournant vers lui : « Je bois à la santé de mon unique ami. » C'était là une manière de montrer à l'Univers qu'il n'avait besoin de personne.

Je dois reconnaître que, malgré les opinions politiques, sujettes à caution, à mon avis, qu'il professa au début de son règne en politique intérieure, l'empereur Alexandre III contribua certainement à maintenir et à accroître le prestige de la Russie à l'étranger. Aucune guerre n'assombrit ses treize années de règne. A l'intérieur, toutefois, le mécontentement couvait, mais Alexandre III sut trouver des ministres capables de l'empêcher d'éclater, du moins momentanément. Wischnigradsky remplaça le vieux Bungé aux Finances. C'était un homme intelligent, aux idées éclairées. Il proposa des réformes qu'il n'eut pas le temps d'appliquer. Une attaque d'apoplexie le força à se démettre de ses fonctions. Son successeur Witte[1] commença sa carrière comme modeste employé dans les chemins de fer. Je l'ai connu chef de gare de notre station de Vorojba. Vers 1888 ou 1889, je le revis chez ma tante Nélidoff; il était monté en grade et devenu membre de la commission du comte Baranoff, chargé de la

1. Sur le comte Witte, voir l'article de M. Iswolsky dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1922.

surveillance des communications et transports stratégiques par voie ferrée.

Pour plaire à ses chefs, Witte s'insinuait dans les bonnes grâces de ma tante, car le comte Baranoff était de ses amis et avait pour adjoint mon oncle Michel Annenkoff. Witte venait chez nous le matin, parfois assez tôt; quand ma tante était encore à sa toilette, elle m'envoyait lui tenir compagnie. C'est ainsi qu'il me mit au courant de sa vie privée. Il m'apprit la maladie de sa femme, puis sa mort, me parla de l'éducation de sa fille, bref il était à cette époque un modèle de vertu bourgeoise.

Quand je le revis plus tard, dans un tout autre cadre, ministre des Finances, tout puissant, mari de la célèbre Mathilde (ex-madame Lisaniewitch, née Nourok), il avait fait du chemin.

Witte est certainement l'homme le plus intelligent que j'aie rencontré. Il a joué un rôle très important dans l'histoire de notre pays, mais on a déjà tant parlé de lui, et lui-même dans ses souvenirs a érigé un monument si complet à sa propre gloire que je n'y pourrais rien ajouter. Il établit l'étalon d'or pour notre monnaie et, sur le désir d'Alexandre III, poussa à la construction du Transsibérien.

***

1894. — Tout Pétersbourg ne parlait que des fiançailles prochaines du Grand-Duc héritier avec la princesse Alice de Hesse; le tzaréwitch venait de partir pour Darmstadt faire sa cour et sa demande officielle.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis le voyage que la jeune princesse avait fait en Russie et elle ne se montrait plus aussi disposée à devenir tzarévna; car elle avait été confirmée dans la religion protestante et éprouvait des scrupules à l'idée de passer à l'orthodoxie. Elle écrivit à sa grand'mère dans le jugement de laquelle elle avait une absolue confiance.

La reine Victoria répondit par cette dépêche laconique : *No nonsense.* Le soir même la princesse Alice acquiesçait à la demande du grand-duc, auquel elle n'avait du reste cessé de penser et bientôt les fiancés partirent pour l'Angleterre. Cet

événement causa une grande joie à Alexandre III. Sa santé ébranlée donnait des inquiétudes sérieuses. En automne le tzaréwitch, rentré en Russie, se joignit avec ses frères et sœurs à l'Impératrice pour accompagner le Tsar en Crimée. On espérait que le climat plus doux enrayerait les progrès du mal, mais il s'accentua au contraire. Les forces de l'auguste malade déclinaient de jour en jour. A la fin de septembre, on ne pouvait plus se faire d'illusion, le dénouement approchait. Il fut question de hâter le mariage. La grande-duchesse Serge alla chercher sa sœur qui arriva à Livadia pour recevoir la bénédiction de l'Empereur *in extremis*.

Il rendit le dernier soupir le 20 octobre à trois heures de l'après-midi.

La mort d'Alexandre III fit une grande impression dans les milieux politiques français, car on se demandait si l'amitié des deux pays ne se relâcherait pas avec l'avènement au trône du nouveau Tsar.

Le jeune Empereur épousa le 14 novembre la princesse Alice de Hesse qui devint ainsi d'emblée Impératrice sans avoir été Grande-Duchesse héritière. Ce stage préparatoire lui manquait, elle arrivait sans expérience, sans amis pour la conseiller, apportant des idées rigides, étrangères aux coutumes de la Cour de Russie et, bien que pleine de bonnes intentions, elle n'eut le don ni de se faire comprendre, ni celui de se faire aimer.

Nicolas II, lui, avait hérité du charme de sa mère, il se montrait affable envers tous et voulait toujours contenter tout le monde, ce qui est difficile pour un simple particulier et, hélas! impossible pour un souverain. C'est de ce bon vouloir que dérivait le manque de fermeté qu'on lui a si souvent reproché.

Me trouvant alors à l'étranger je n'ai assisté ni aux funérailles d'Alexandre III ni au mariage des jeunes souverains; l'écho de ces événements me parvint à Paris où ma tante Nédilof était rentrée après sa cure pour passer quelques mois avec sa sœur Vogüé et où je l'avais rejointe. Comme demoiselle d'honneur j'étais astreinte au deuil de Cour et par conséquent ne pouvais aller au spectacle, mais je suivais avec grand intérêt les séances de la Chambre. Vogüé, comme

je l'ai dit plus haut, en faisait partie. Son élection venait seulement d'être validée, car elle avait été soumise sous de fallacieux prétextes à une enquête. Le 24 novembre, il prononça son premier discours au sujet de la colonisation de Madagascar. Orateur novice, ses idées justes et généreuses exprimées avec élégance n'étaient malheureusement pas mises en relief par sa voix qui ne portait pas. Ses adversaires politiques en profitèrent pour faire un tel tapage qu'on n'entendait plus rien.

Il termina à la hâte son discours et quitta la tribune. Le lendemain il écrivait à Brunetière [1] : « Je revois philosophiquement le torrent d'injures et de brocards que les journaux ne me ménagent pas, vous le devinez assez. Je reprends mon instrument naturel : la plume! » Son article sur Madagascar qui parut peu après dans la *Revue des Deux Mondes* eut un succès retentissant.

***

A Noël, nous quittâmes Paris, pour Nice et Rome. L'antique cité me transporta d'enthousiasme. Notre ambassadeur M. Vlangali était un de nos meilleurs amis, il fit tout pour nous rendre ce séjour agréable. M. Isvolsky, notre envoyé auprès du Vatican, y contribua aussi grandement en employant son érudition à nous guider à travers les merveilles de la Ville Éternelle qu'il connaissait à fond. J'ai conservé de nos promenades artistiques un souvenir délicieux. Isvolsky était marié à la comtesse Mimi Toll que j'aimais beaucoup et chez laquelle je passais souvent la soirée, car elle attendait un enfant et ne pouvait nous accompagner dans les musées et les galeries.

Un jour Isvolsky me dit : « Je suis sûr que cela vous ferait plaisir de voir le Pape. Voulez-vous que je demande une audience pour vous. Sa Sainteté s'intéresse vivement aux affaires de France, on lui dira que vous arrivez de Paris, que vous êtes une parente de Vogüé et il vous recevra. »

1. Lettres de Ferdinand Brunetière et M. de Vogüé parues dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1924.

Quelques jours après cette conversation, j'étais appelée au Vatican. En rentrant chez moi, j'écrivis à Vogüé la lettre suivante :

Rome, dimanche, le 24 *mars* 1895.

Je reviens à l'instant de chez le Pape, et Sa Sainteté m'a trop parlé de vous pour qu'à peine rentrée, je ne prenne la plume pour vous décrire de la façon la plus minutieuse l'audience de trente-cinq minutes qui m'a été accordée.

Avant-hier Isvolsky est venu me prévenir que je serais reçue en audience particulière aujourd'hui dimanche à onze heures et demie. Par onséquent, à onze heures vingt-cinq dans une toilette adaptée à la circonstance, la classique mantille et mon chiffre, je montais l'escalier, mon cœur battant à l'idée d'approcher la grande figure du siècle et redoutant qu'au lieu de la très grande dame qu'il attendait, le Pape ne fût très déçu de voir mon humble personne

A peine étais-je entrée dans le salon d'attente qu'on m'introduisit auprès du Saint-Père : je pliais le genou à la porte, mais le Pape me dit avec bonté : « Venez auprès de moi. » Je m'approchai alors, je me mis tout à fait à genoux et je baisai son anneau. Il m'a vivement soulevée et m'a montré du geste une chaise placée près de lui; seul un petit guéridon nous séparait. « Madame la Princesse, commença-t-il, on m'a dit que vous vouliez me voir et je suis heureux d'avoir pu remplir votre désir. » Je répondis que j'étais très confuse d'avoir osé le déranger, mais que j'aurais été trop malheureuse d'avoir été à Rome sans emporter sa bénédiction. Alors il m'a demandé si c'était la première fois que je venais ici et j'ai exprimé mon enthousiasme. Puis il a demandé si Pétersbourg était ma patrie et si je l'habitais ordinairement; je lui fis à cette occasion ma petite biographie, que je terminai en disant que, ces derniers temps, j'étais beaucoup restée en France, attirée par des parents que j'y avais; et c'est alors que votre nom a été prononcé pour la première fois, mais il m'a demandé d'abord si j'étais la nièce du marquis, de l'ambassadeur, — je lui expliquai que non et sa figure s'illumina; il me dit : « Alors c'est de l'auteur, de l'écrivain; j'aime beaucoup Vogüé, c'est une si haute intelligence; maintenant il est député de l'Ardèche, n'est-ce-pas? » Je

faisais tout le temps des signes affirmatifs. « Lorsqu'il est venu me voir la dernière fois, il était hésitant, mais je l'ai beaucoup engagé à entrer dans la lutte politique; la France a besoin de gens de sa valeur; c'est un homme d'un esprit si remarquable, d'une largeur de vue si étendue, d'une irréprochable moralité. J'ai su qu'il avait eu beaucoup d'ennuis pour pénétrer à la Chambre, une enquête, maintenant encore il a de la peine à se faire entendre. » Là-dessus je lui parlai de la séance de Madagascar. « Oui, a-t-il continué, c'est difficile d'avoir à lutter avec ces socialistes et tous les partis qui déchirent la France; je regrette que la France ne suive pas la direction que je lui avais tracée, la France est un pays généreux et lorsqu'elle s'est rap prochée de la Russie, j'espérais de grandes choses pour elle. » Là-dessus il s'est mis à me parler de la Russie, de Giers, de Labanoff, m'a dit combien il était content qu'Isvolsky soit enfin officiellement et non officieusement auprès de lui, a fait l'éloge de ce dernier. Puis il m'a dit aussi combien il travaillait à ce que la Pologne ait de meilleurs sentiments pour la Russie, enfin il m'a parlé politique avec une éloquence qui m'a charmée. Ensuite il est revenu à mon humble personne et m'a demandé en regardant mon chiffre si j'etais de la Cour; j'ai tâché de lui faire comprendre ma position sociale et je lui ai dit que je n'étais pas mariée! Il m'a interrompue en riant : « On peut se passer de mariage, on est plus libre de voyager! » Vous comprenez que je lui ai répondu que j'étais parfaitement de son avis et je l'étonnai en lui disant que, grâce à cette liberté, j'avais été jusqu'à Samarcande. « Alors, m'a-t-il dit, si vous êtes une si grande voyageuse comment cela se fait-il que vous soyez à Rome pour la première fois? » Je lui répondis que chacun, s'il n'a des devoirs directs, en a d'indirects et que des devoirs de ce genre m'avaient empêché de venir jusqu'ici; je lui ai parlé de ma sœur, des enfants, de toute mon existence enfin. « Ainsi vous restez beaucoup à Paris, vous y serez ce printemps, m'a-t-il dit, vous y verrez Vogüé, vous lui direz que je suis toujours content de le voir. Dites-moi, poursuivit-il, pensez-vous qu'il ait l'intention de venir maintenant ici? » A cela je lui répondis avec sincérité que vos projets étaient d'habitude si vagues, qu'on craignait d'en faire part, que votre cœur vous attirait toujours vers la Ville Éternelle, mais que vous étiez si diversement occupé qu'il vous était difficile

de bouger; nous avons parlé alors de vos enfants et il a eu l'air étonné d'apprendre que vous aviez quatre garçons et pas de fille! Ensuite il m'a parlé d'une façon charmante de toutes les merveilles de l'art que contient Rome et m'a demandé combien de temps je resterais ici. Sur ces entrefaites, on frappa et, au bout de quelques secondes, le Pape m'a tendu sa main; je me suis mise de nouveau à genoux. Il m'a donné sa bénédiction en posant ses deux mains sur ma tête et en me disant : « Je vous souhaite beaucoup de bonheur, il faut revenir à Rome, mademoiselle la Princesse, il faut revenir nous voir[1]. »

Hélas, je ne le revis pas : quand de tristes circonstances me ramenèrent à Rome en 1920, il n'était plus de ce monde.

Quel contraste entre ce second voyage et le radieux hiver de 1895! La ravissante princesse Doria, née Newcastle, que je connaissais depuis l'âge de six ans, me fit alors un charmant accueil. Elle tenait dans la société romaine une place prépondérante. On parlait encore de la belle fête que les Doria avaient offert en l'honneur de Guillaume II, dans les galeries de leur grandiose palazzo, éclairées à l'électricité, ce qui était encore à cette époque une nouveauté.

L'Empereur d'Allemagne après sa visite à Rome, y envoya comme ambassadeur M. de Bülow dont il faisait grand cas et dont la femme, fille de Donna Laura Minguetti, était Italienne de naissance. C'est au Palais Cafarelli, aujourd'hui malheureusement détruit, qu'eut lieu leur *ricivimento*. Tout le monde Blanc se pressait à cette soirée. J'y fis la connaissance de l'originale comtesse Maria Pasolini qui tenait un salon politique. Elle était vive et amusante, parlait toujours avec beaucoup d'animation. Son mari s'occupait d'histoire et venait de faire paraître un volume fort intéressant sur Catherine Sforza. Au demeurant s'il était un pince-sans-rire encore plus original que sa femme, il disait les choses les plus abracadabrantes sans avoir l'air de s'en douter.

Dans un autre cercle, régnait la belle Donna Maria Mazzolini qui réunissait autour d'elle les diplomates et ce que Rome comptait de plus élégant. Grande et svelte,

1. Cette lettre a été retrouvée dans les papiers de E.-M. de Vogüé.

elle aimait les poses alanguies et se mouvait avec une nonchalance sûre de sa grâce. C'était d'ailleurs une femme fine et intelligente. J'avais peu de connaissances dans le monde noir, mais M. Waldhausen (un des rois de la métallurgie allemande), secrétaire de la Légation de Prusse auprès du Vatican, venait souvent faire une petite partie de bésigue chez nous.

Il me dit un jour en riant que je le faisais manquer à sa parole, car il avait promis au Kaiser de ne plus toucher une carte après le fameux coup de baccara de deux millions qu'il avait tenu et perdu contre le marquis di Rudini. Mon âme de joueuse fut piquée au vif :

— Vous avez dû éprouver une forte émotion, — lui dis-je.

— Non, — répondit-il — je confesse, hélas! que l'enjeu n'était pas assez considérable pour moi, j'étais seulement curieux de savoir si la carte passerait encore une fois.

PRINCESSE VÉRA GALITZINE

LE PUITS DE JACOB[1]

IV

De retour dans sa chambre, Agar passa une bonne partie de la nuit à remettre à neuf et à débarrasser des parements un peu trop voyants un petit tailleur foncé qu'elle avait longtemps porté en voyage et qu'elle pensait bien ne plus jamais revêtir. A midi, elle se trouvait avec M. Cochbas à l'endroit convenu, la place située devant la gare du chemin de fer. Elle portait une voilette épaisse.

Isaac Cochbas discutait au milieu d'hommes et de femmes qui, gesticulant, brandissaient force papiers. Quand il reconnut Agar, il se dégagea précipitamment et vint à sa rencontre.

— Je vous remercie. Jusqu'au dernier moment, j'ai craint que vous ayez un empêchement, que vous ne veniez pas.

Elle se borna à répondre :

— J'avais promis.

— J'ai à m'excuser, — dit-il. — Vous allez être obligée d'attendre un quart d'heure. Quelques formalités à remplir avec le service des passeports. C'est toujours la même chose. Au lieu de nous aplanir les difficultés de ce genre, on semble prendre plaisir à les créer. Caïffa, voyez-vous, c'est encore la zone neutre. Nous n'y sommes pas tout à fait chez nous.

Il parlait avec volubilité, un sourire éclairant sa face malingre. Il paraissait heureux.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1924.

Agar s'assit sur un banc, devant la porte du pavillon de contrôle. De là, un peu à l'écart, elle put à son aise examiner le groupe formé par les nouveaux colons. Descendus la veille du paquebot, ils s'apprêtaient, après vérification ultime de leurs papiers d'identité, à monter dans l'auto-car qui devait les acheminer vers les colonies auxquelles ils se trouvaient affectés. Ils étaient onze, huit hommes et trois femmes. Les hommes, dans la façon dont ils étaient vêtus, n'avaient rien de l'ouvrier ni du paysan. Leurs habits affichaient cette misère prétentieuse qui fait florès chez les clients hirsutes de certains cafés de Montparnasse. Un seul d'entre eux avait le caftan noir classique, le chapeau rond, les longues papillotes couleur de liebig. Visiblement, les autres le tenaient à l'écart. Les femmes, jeunes, cheveux coupés court, beaux visages réguliers, mais souffreteux et méfiants, avaient l'aspect de dactylographes anarchistes.

Les tristes loques dont elles étaient vêtues leur faisaient considérer Agar sans bienveillance.

Isaac Cochbas se multipliait, répondant aux questions qui lui venaient de tous côtés, tant des nouveaux colons que des agents et fonctionnaires chargés à un titre quelconque du dédouanement de ce matériel humain, donnant des instructions et des conseils avec une autorité et une précision qui permettaient d'imaginer le désordre dans lequel se serait en son absence poursuivie l'opération. Il fit signe à Agar de ne pas s'impatienter, que les choses tiraient à leur fin.

Un camion automobile recouvert d'une bâche avançait lentement sur la place. Il fit halte devant le pavillon. Les futurs colons y montèrent et s'assirent, six d'un côté, cinq de l'autre, sur deux bancs se faisant face. Leurs pauvres bagages, ils les calèrent entre leurs pieds, sur le plancher du camion. Isaac Cochbas donna en anglais quelques ordres au chauffeur et la lourde voiture s'ébranla.

Il revint à Agar en poussant un soupir de soulagement.

— Vous vous donnez bien du mal, — dit-elle.

— Je voudrais avoir à m'en donner beaucoup plus encore, — fit-il. — Songez que nous sommes, au bas mot, vingt millions de Juifs dans le monde, et que, sur ces vingt millions, trente mille à peine ont pris jusqu'à présent le chemin de la

Palestine. Mais nous ne faisons que débuter, n'est-ce pas? Le ruisseau va devenir rivière, puis fleuve majestueux et emportera tout. Soyez tranquille, vous verrez.

La trompe d'une petite automobile qui survenait mit fin par un brusque appel à ses effusions lyriques. Il sourit.

— Voici notre voiture qui nous avertit que le temps presse. C'est avec elle que vous reviendrez, dans quatre heures. Montez, voulez-vous?

En peu de temps, ils eurent rejoint et dépassé l'auto-camion. Les immigrants, genoux contre genoux, les regardèrent sans les reconnaître. Agar entrevit de nouveau ces faces pleines de fatigue et de résignation morne.

— Les pauvres gens, n'est-ce pas? — dit Cochbas qui avait surpris son regard. — Mais, dans un mois, vous les reverriez que vous ne les reconnaîtriez plus. Ils viennent de la misère renfermée des grandes villes. Ils retournent à la vie libre, ventilée, à la vie ancestrale. Ne sentez-vous pas comme, dans ce pays, vos poumons se dilatent mieux qu'ailleurs?

Elle était, il est vrai, un émerveillement, cette tiède matinée de mars. Les cimes du Carmel, couvertes à foison d'herbes éphémères, découpaient au sud l'azur cru du ciel. A l'ouest s'étendaient à perte de vue des prairies marécageuses et verdâtres, bornées à l'horizon par le cercle bleu de la mer et des montagnes de Syrie.

— Saint-Jean d'Acre, — dit Isaac, désignant dans le lointain une ville blanche qui s'effaçait avec la rapidité d'un mirage.

L'automobile croisait ou dépassait des caravanes de chameaux alternant avec des camions chargés de matériaux de construction. De majestueuses troupes de cigognes se promenaient parmi les herbages, à quelques mètres à peine de la route. Ainsi que dans le primitif Éden, les animaux paraissaient ici n'avoir pas eu encore l'occasion de se défier de l'homme.

Agar releva sa voilette. Cette brise, cette fraîcheur ensoleillée la plongeaient dans une torpeur délicieuse. Un soupir de bien-être lui échappa.

Isaac Cochbas exultait.

— N'est-ce pas que l'air est ici plus léger, plus tonique

que partout ailleurs? Vous savez qu'il n'est pas de climat plus sain que celui de la Palestine.

La Palestine. Elle resta frappée de ce mot, comme si elle l'entendait pour la première fois depuis qu'elle était à Caïffa, comme s'il n'était pas inscrit sur son passeport. C'était vrai, pourtant, elle était à l'heure actuelle en Palestine! Comment n'avait-elle pas, jusqu'à cette minute, pensé à cela? Beaux mondes de souvenirs, parmi lesquels, petite fille, elle avait trouvé le baume unique de ses détresses, vous lui revîntes à cette minute en foule. Elle allait donc les voir, les fontaines à l'eau desquelles venait puiser la cohorte des femmes mystérieuses, ses aïeules, Agar et Rebecca, Noémi, Ruth et Séphora.

Un pneu s'étant dégonflé, ils descendirent de l'automobile. Agar se déganta, prit au talus une poignée de terre, qu'elle laissa pensivement couler de sa main.

Dans une sorte d'extase, Isaac Cochbas la regardait faire.

— A quoi songez-vous? — murmura-t-il.

Elle n'eut pas besoin de lui répondre pour qu'il comprît qu'elle songeait aux pauvres Juifs dispersés par le monde, au sachet empli de cette terre qu'on met dans le cercueil des plus favorisés, afin qu'à Paris comme à Moscou, à Prague comme à New-York, leur tête, jusqu'au jour du grand réveil, puisse reposer sur le sol sacré.

Le pneu regonflé, ils repartirent. Maintenant, l'automobile commençait à s'élever au flanc de la petite chaîne de montagnes qui verrouille vers l'est la plaine d'Acre. Les virages, de plus en plus brusques, se traduisaient en secousses qui les projetaient fréquemment l'un contre l'autre. A chaque cahot, avec un sourire un peu gêné, ils reprenaient leur place. Ils se taisaient.

Un camion les croisa, empli de jeunes gens robustes. Cols et bras nus sortaient des chemises kaki à l'américaine. Ils avaient entre leurs jambes ou sur l'épaule les pelles et les pioches avec lesquelles ils se rendaient à leur travail.

— Ce sont des colons de Djebata qui vont aux champs, — dit Isaac Cochbas.

— Des Israélites?

Il la regarda avec orgueil.

— Oui, des Israélites. Si vous saviez la joie que me cause

votre surprise! Des Israélites, ces jeunes hommes alertes et sains, déjà réhabitués aux travaux agricoles, ayant abandonné les petits outils des échopes sordides pour manier en plein vent salubre les faulx et la bêche, voilà qui est pour étonner bien des gens, et vous-même, n'est-ce pas? Tant il est vrai que nous avons fini nous-mêmes par admettre les préjugés de nos ennemis à notre égard! Eh bien, dans quinze jours, dans un mois tout au plus, les douze malheureux que vous avez vu tout à l'heure à Caïffa dans l'état pitoyable que vous savez, vous les reverrez ayant repris conscience d'eux-mêmes, et confiance, ravivés, transformés, semblables en tous points aux superbes jeunes gens que nous venons de croiser. Tel est le miracle du Sionisme. Des épaves de la vie, il refait des hommes, des femmes dignes de ce nom, heureux de leur sort, fiers d'être redevenus des êtres libres sur la terre qui leur fut de toute éternité dévolue. Comprenez-vous, maintenant? Regrettez-vous d'avoir fait droit à ma requête en m'accompagnant?

Elle, si peu contrariante, elle fut sur le point de lui répondre : « Léopold Grünnberg, Samuel Lodz, cependant... » Mais elle se tut, autant pour ne point troubler l'enthousiasme de Cochbas que par crainte de mettre fin à l'espèce d'anéantissement bienheureux dans lequel elle se sentait baigner toute.

— Vous êtes depuis longtemps en Palestine? — se borna-t-elle à dire.

— Il y a quinze ans que j'y suis venu pour la première fois. Je pourrais vous raconter ma vie, voyez-vous, sans éprouver la gêne qu'on a à parler de soi, parce que cette vie, elle se confond depuis vingt ans avec l'histoire de l'œuvre à laquelle je me suis consacré. Vous êtes née à Constantinople?

— Oui, — dit-elle évasivement.

— Moi, je suis né à Paris.

Une lueur rapide brilla dans les yeux de la jeune femme.

— Paris! — murmura-t-elle d'un ton pensif.

— Oui, Paris. C'est encore la ville où un pauvre juif sans ressources a le plus de chance de se tirer d'affaire de façon à peu près digne de lui, et de sa race. Mon père m'avait mis au lycée. Mais il était ruiné et mort avant que j'eusse le temps de terminer mes études. Il fallait vivre. Je n'ai pas honte de

vous dire ce que je fis alors, puisqu'en m'abaissant j'exalte celui qui me sauva ; et puis j'éprouve de la joie à vous apprendre que, dans mon enfance, j'ai été malheureux aussi, bien malheureux. J'avais eu au Lycée Charlemagne un condisciple très riche, mais assez médiocre élève. Il me donna mille francs pour aller passer à Dijon le baccalauréat à sa place. C'était pour la rhétorique. Il fut reçu avec mention et je pus ainsi payer moi-même les droits et passer les épreuves pour mon propre compte, au mois d'octobre suivant. Enhardis, l'année d'après, nous recommençâmes la même combinaison pour la philosophie. Cette fois, je fus pris. C'est alors que je fus sauvé de la prison et de la misère par un homme admirable, un homme dont tout Israël ne devrait cesser de bénir le nom.

— Oui, je sais, — dit Agar, — le Baron.

— Vous avez entendu parler de lui? — demanda-t-il.

— Oui, à votre propos.

Il eut pour la remercier un regard de gratitude passionnée. La pensée qu'elle avait pu s'occuper de lui, mêler son nom à ses conversations, semblait dépasser ce pauvre être. Il ne trouva plus rien à dire jusqu'au moment où la petite automobile, qui était en train de gravir en haletant une colline plus abrupte que les précédentes, fit halte à son sommet.

— Regardez, — dit alors Isaac Cochbas.

A leurs pieds venait de surgir soudain une admirable plaine, aussi riche, aussi fertile, aussi bien cultivée que les plus belles des campagnes européennes. Jusqu'à l'horizon arrondi et cerné de toutes parts par des chaînes de montagnes bleuâtres, les blés verts ondulaient, coupés çà et là de grands rectangles dont les coloris allaient du brun noir au beige pâle, et qui étaient les terres nouvellement ensemencées. Par endroits, des fumées grises s'élevaient, indiquant l'emplacement des nouvelles colonies. On distinguait les plus rapprochées, mosaïques régulières et symétriques de maisons en planches, modernes villages où le clocher se trouvait remplacé par le réservoir d'eau ou l'aéro-moteur.

Un train minuscule traversait de biais l'immense plaine. Il s'arrêtait devant une station à toit rouge, repartait, et

longtemps, très longtemps après, le coup de sifflet annonciateur du départ parvenait aux oreilles de Cochbas et de la jeune femme.

— Arrêtons-nous un moment ici, voulez-vous? — proposa Agar.

Ils descendirent de voiture et allèrent s'asseoir au bord de la corniche. A leurs pieds, le miraculeux printemps de Palestine déroulait ses éphémères tapis de fleurs : bleuets, anémones de velours rouge, cyclamens, marguerites multicolores.

— Comment s'appelle cette plaine? — demanda Agar.

— La plaine de Jizréel.

Elle fronça les sourcils. Ce nom évidemment lui disait quelque chose, évoquait le temps déjà lointain, où, petite fille, elle se prenait de tant d'amour pour les belles histoires de la Thora. Mais il était naturel que les événements qui avaient surgi depuis à la traverse fussent parvenus à effacer le souvenir d'Esther et de Dalila.

Cochbas qui suivait avec émotion chacune des ombres qui passaient sur cette face charmante vint à son aide.

— Jizréel, — murmura-t-il, — souvenez-vous. Jézabel précipitée de la fenêtre de son palais. Jéhu faisant fouler aux pieds de ses chevaux le cadavre de la vieille reine.

— Je crois que je vais me rappeler, — dit-elle. — Nommez-moi encore d'autres endroits. Quelle est cette ville, là-bas, à gauche?

Elle désignait, dans une échancrure de la montagne, un amoncellement de maisons grises et de toitures rose pâle, une ville hérissée de cyprès noirs.

— C'est Nazareth, — dit Cochbas, — Nazareth où naquit, comme vous le savez, un des hommes qui ont le plus contribué à jeter sur le nom d'Israël une gloire impérissable. Vous êtes étonnée peut-être de m'entendre ainsi parler de Jésus, alors que nos frères orthodoxes continuent à voir en lui le pire de nos ennemis, la source des malheurs qui n'ont cessé depuis deux mille ans de fondre sur notre race. C'était le point de vue antique. Nous, nous prétendons nous affranchir des influences cléricales qui ont failli figer Israël dans l'immobilité du tombeau. Que ne puis-je vous citer la page sublime où notre grand Enelow expose notre attitude vis-à-vis du doux prophète

galiléen. « En lui s'est concentré ce qu'il y a de meilleur, de plus mystérieux et de plus enchanteur en Israël, en ce peuple éternel... »

Il s'exaltait, s'exaltait, et soudain, il se tut brusquement. Les yeux d'Agar s'étaient détournés de la ville aux cyprès noirs. Ils étaient arrêtés maintenant sur une montagne isolée, sorte de vaste pyramide grise.

— Le Mont Tabor, — expliqua-t-il. — Plus loin, c'est Endor. Souvenez-vous, Endor, la Sibylle que Saül vint consulter la veille de la bataille où il devait perdre la vie.

— Et ce petit village, là-bas, vers le sud?

— Solem, le pays d'Abizag la Sunamite, la pauvre enfant qui se dévoua pour réchauffer la vieillesse du Saint Roi.

— Abizag, — répéta Agar. — Abizag, oui je me rappelle.

Elle demanda encore, d'une voix de plus en plus oppressée, avec l'émotion que doit avoir l'enfant qui retrouve chaque chose à sa place, dans la maison paternelle d'où il a été si longtemps chassé :

— Et ces montagnes qui barrent l'horizon, juste en face de nous?

— Les monts de Gelboé, — dit Cochbas. — Qu'y a-t-il, mon Dieu? Qu'avez-vous?

Il venait de s'apercevoir que les yeux de la jeune femme étaient pleins de larmes. Anéanti, Cochbas l'entendit qui murmurait comme en un songe :

— « O monts de Gelboé, que sur vous il ne tombe plus ni pluie ni rosée. »

C'était, dans la bouche de la danseuse, la sublime apostrophe du livre de Samuel, la lamentation de David sur le corps de Saül.

Il ne put retenir davantage son émotion.

— Ah! — s'exclama-t-il en un transport presque sauvage, — je savais bien qu'elle vous parlerait, la vieille terre! Je savais bien que vous la reconnaîtriez, et que, malgré vous au besoin, elle vous forcerait à être nôtre.

Rien n'est plus maladroit qu'un enthousiasme, un cri de victoire prématuré. Agar s'était ressaisie. Elle regardait son bracelet-montre.

— En attendant, — dit-elle sèchement, — n'oublions pas

qu'il va être bientôt trois heures, et que je dois être de retour à Caïffa pour l'apéritif.

Elle arriva en retard chez M. Divisio. Il lui avait fallu d'abord passer chez elle pour changer de robe et se mettre du rouge et de la poudre.

— A l'amende, — hurlèrent en chœur, quand elle entra, Stéphanidis, Trumbetta et les autres. — D'où vient-elle ainsi, la belle enfant?

— De me promener dans les environs, — dit-elle. — Et je vous prie de ne pas me casser ainsi la tête avec vos rugissements. J'ai la migraine.

— Eh bien vrai? — fit Trumbetta, d'un air piteux, — on ne peut pas dire que l'air de la campagne contribue à la rendre aimable, celle-là.

La dernière semaine se passa sans incident. Le samedi, M. Divisio prit à part la danseuse.

— J'écris ce soir à monsieur Sampietri, — dit-il.

— Ah! Vous lui ferez bien mes amitiés.

— C'est pour lui demander de m'envoyer quelqu'un à votre place, à moins, naturellement, que vous ne nous fassiez à tous le grand plaisir de rester. On vous aime ici, vous savez. Je puis dire que vous avez bien réussi.

— Je vous remercie, monsieur Divisio. Mais il faut que je m'en aille.

— Si c'est, — dit-il, se grattant la tête, — parce que vous avez trouvé en Égypte un meilleur engagement, on pourrait peut-être s'arranger. Pour vous garder, j'irai facilement jusqu'à une demi-livre de plus par jour.

— Vous êtes bien aimable, — dit-elle. — Mais c'est décidé, voyez-vous. Je pars.

Le 2 avril, sa dernière soirée, les habitués du café Divisio tinrent à offrir en l'honneur d'Agar un champagne monstre. On vida quarante bouteilles, le record de Caïffa.

— Tous tes admirateurs sont là, — dit le petit Stéphanidis, ému.

— Tous, non, — rectifia Paul Trumbetta, toujours farce. — Il en manque un, le vilain petit singe à lunettes noires.

— Monsieur Cochbas, — dit l'agent de l'émigration, — il sera ici le 6, pour ramener les colons que va apporter le prochain bateau.

— Verse un pleur, belle Jessica, — dit Pierre Stéphanidis. — Tu ne le reverras plus, ton amoureux. A propos, comment rentres-tu en Égypte, par le train ou par le paquebot? Nous tenons à t'accompagner demain, tu sais, à la gare ou à l'embarcadère.

— Je vous en dispense, — dit-elle. — J'ai toujours eu horreur des départs en fanfare.

Le 6 avril, quatre jours après qu'Agar eut quitté l'établissement, les clients du café Divisio, virent, vers onze heures du soir, entrer Isaac Cochbas. Il commanda un verre de bière, resta une heure, puis s'en fut, le dos plus voûté que jamais.

Des rires saluèrent sa retraite.

— Le pauvre diable! — dit Paul Trumbetta. — Il la croyait toujours là. Elle ne lui aura même pas envoyé une carte postale pour l'avertir de son départ. C'est égal, c'était une brave fille, cette petite Jessica.

Le lendemain, à midi, devant le pavillon de l'émigration, Isaac Cochbas était en train de procéder au contre-appel des nouveaux arrivés. Soudain, ses doigts tremblèrent. Il faillit laisser tomber sa liste...

Il venait d'apercevoir Agar.

Elle se tenait, comme la première fois, à côté de la porte du pavillon. Elle avait un manteau de voyage et à la main un petit sac.

— Vous ici, vous, — balbutia Isaac. — Je vous croyais repartie.

Elle secoua la tête.

— Je suis restée, monsieur Cochbas, — dit-elle.

Et comme il continuait à la regarder, sans un mot, dans une stupéfaction touchant à l'hébétude, elle ajouta :

— Vous aurez sans doute une place pour moi, au Puits de Jacob, ou ailleurs.

V

Le camion automobile se mit en route vers midi et demi. Il n'avait pas parcouru plus de cent mètres qu'une panne l'immobilisa. La réparation qui s'imposait était sérieuse. Le chauffeur dut faire appel à un mécanicien. Il était plus de deux heures lorsqu'on put repartir.

Les nouveaux arrivants étaient au nombre de huit, tous juifs de Bessarabie, pauvres diables aussi craintifs que s'ils venaient d'échapper à un pogrom. Abasourdi par la soudaine apparition d'Agar, Isaac Cochbas ne s'était ressaisi que pour lui proposer de prendre place avec lui, comme la dernière fois, dans une automobile qu'on commanderait immédiatement. En quelques mots très brefs, elle avait refusé. C'était la vie de tous qu'elle entendait mener désormais, au Puits de Jacob ou ailleurs, et rien ne saurait la désobliger davantage, ni être plus contraire à l'esprit de sa détermination, que les exceptions qu'on pourrait tenter de faire en sa faveur. Tout cela était dit d'une façon assez sèche pour que Cochbas perdît immédiatement, au cas où il eût été assez naïf pour l'avoir, l'illusion qu'un sentiment quelconque de sympathie à son égard avait pu entrer le moins du monde dans la décision de la jeune femme. Inutile d'ajouter que, loin de lui en vouloir, il ne l'en avait placée que plus haut dans son estime, et qu'il n'avait pas eu à réfléchir beaucoup pour choisir la colonie à laquelle elle allait être affectée. N'y aurait-il eu qu'une place libre au Puits de Jacob — et Dieu savait que malheureusement il n'en était pas ainsi — cette place eût été pour Agar.

Dans le camion, tandis qu'il s'était assis auprès de la portière, elle s'était installée à l'autre bout, à côté d'une fillette rousse, étrangement belle dans ses guenilles. Elle l'avait questionnée en roumain. Cette enfant, dont la misère avait visiblement retardé la croissance, avait près de seize ans. Ses parents avaient péri dans une échauffourée entre les troupes roumaines et les soldats de l'armée rouge. Restée seule au monde, elle avait été inscrite d'office sur les listes de recrues destinées à la Palestine. Elle ne savait qu'une chose : à partir de ce moment, elle avait mangé à sa faim. En outre, on lui

avait promis qu'arrivée au terme du voyage, elle serait habillée convenablement.

— Est-ce que c'est vrai, madame?

— Ne m'appelle pas madame. Appelle-moi Agar. C'est mon prénom. Et toi, comment t'appelles-tu?

— Guitelé Worms. Est-ce qu'on me donnera une robe neuve?

Agar pensa qu'elles sont toujours les mêmes, les préoccupations des petites pauvresses de seize ans.

— Oui, on te donnera une robe neuve.

Parlant ainsi, elle aperçut les lunettes de Cochbas braquées sur elle. Elle devina dans ces yeux invisibles une supplication. Elle eut pitié, elle ajouta :

— Et tu seras très heureuse, tu verras.

La petite poussa un soupir de soulagement et se mit à regarder la campagne.

Le camion était en train de dépasser l'endroit où dix jours auparavant Agar s'était arrêtée en compagnie d'Isaac Cochbas. Elle reconnut le talus au bord duquel ils s'étaient assis. Mais elle prit son air le plus indifférent. Il ne s'agissait pas de rendre son compagnon insatiable en lui procurant aussi vite une nouvelle satisfaction. Et puis, elle tenait à conserver le bénéfice de l'entière liberté de son acte.

La traversée de la plaine de Jizréel prit une bonne heure, au cours de laquelle ils rencontrèrent de nombreux camions chargés de travailleurs qui se rendaient aux champs ou qui en revenaient. Ceux-ci regardaient les nouveaux venus avec une curiosité sympathique. Évidemment on sentait qu'il y avait encore, dans ce pays, du travail pour tous les bras de bonne volonté, et les arrivants évoquaient l'idée de renfort, non celle de concurrence.

A Afulé, village situé au milieu de la plaine, à l'endroit où le chemin de fer de Damas coupe la route de Jérusalem, Cochbas fit arrêter le camion. Il ne pouvait plus garder pour lui seul la joie désordonnée qui le possédait. Elle se traduisit pour les immigrants par une demi-douzaine de bouteilles de bière qu'il leur offrit dans une guinguette en branchages au-dessus de laquelle flottait un fanion bizarre qui était le drapeau de la Nouvelle Sion. Ces affamés, ces assoiffés burent la bière et

dévorèrent le pain et les sardines à l'huile que leur bienfaiteur y avait fait joindre. Maintenant que le bruit du moteur s'était tu, un silence impressionnant régnait sur l'immense plaine, un silence rompu seulement par une plainte régulière, sourde, monotone, qui était celle du vent caressant et faisant onduler à perte de vue les seigles et les blés en fleurs. Une sorte de torpeur religieuse envahissait Agar. Ce spectacle, ces émotions lui donnaient de plus en plus la certitude que le mot de bonheur pouvait être une réalité pour une âme juive, et que cette réalité consistait, sur la terre hérissée des épis semés de nouveau par ceux de sa race, à sentir passer dans ses cheveux le même vent qui avait caressé les chevelures de Rachel et de Lia, de Judith et de Bethsabée. Elle avait trop le respect des volontés du destin pour avoir seulement l'idée de regretter son passé. Elle se bornait à songer à quel point sa vie eût pu être différente, si six ans plus tôt, l'Éternel, qui est un, mais dont les voies sont multiples, à la place de madame Lazaresco, avait envoyé au-devant d'elle Isaac Cochbas. L'extraordinaire changement qui venait de se produire dans son existence ne l'étonnait guère. Elle était surprise simplement d'avoir été convoquée si tard sur la route qui devait voir l'accomplissement de sa destinée.

Cochbas donna le signal du départ et l'on regagna l'automobile. A ce moment, une petite caravane de Bédouins passait sur la route. Les hommes, splendides avec leurs barbes courtes et bleues, leurs yeux d'émail blanc, leurs guenilles majestueuses, regardèrent avec une haine peu dissimulée cet essaim de juifs disgrâciés qui trébuchaient et se bousculaient en se hissant dans le camion. De leurs bouches tatouées d'indigo, les femmes ricanèrent, et l'une d'elles cracha par terre avec affectation. Cette insulte aurait été relevée, peut-être, par des sionistes réenracinés depuis plus longtemps. Mais Cochbas n'avait pas vu le geste, et les autres n'étaient pas encore assez conscients de leur dignité retrouvée pour hasarder une protestation. Seule, Agar eut un sursaut de révolte douloureuse. Ces sauvages-là aussi, alors... Elle ne pouvait oublier que souvent, au cours des parties les plus folles, entourée des adorateurs les plus affranchis de préoccupations autres que la recherche de leurs plaisirs, il lui avait suffi, par une sorte de

bravade triste, de révéler ou d'évoquer son origine, pour jeter sur la gaieté comme une cendre passagère. Que les convives fussent chrétiens ou musulmans, russes, anglais, turcs, français, italiens, c'était presque toujours la même chose, un silence d'autant plus pénible, d'autant plus outrageant qu'il émanait d'hommes qui venaient de se montrer plus empressés et plus joyeux. Mais cette injustice universelle n'est-elle pas précisément, ô peuple élu! la rançon de l'orgueil que tu es en droit de tirer de ta mission divine?

Le camion atteignait presque, à présent, les confins orientaux de la plaine galiléenne. Les étoiles commençaient à trouer un ciel de velours bleu tendre. Puis, la lune, cette même lune que Jacob avait vu briller entre les barreaux de son échelle, parut au-dessus des monts de Gelboé. Les voyageurs somnolaient. La petite Guitelé s'était endormie, la tête sur l'épaule d'Agar. La jeune femme, elle, avait ouvert son sac à main. Cochbas, qui ne la quittait pas des yeux, la vit avec surprise en retirer de minces objets métalliques qui tracèrent dans l'obscurité de fugitives paraboles brillantes lorsqu'elle les lança les uns après les autres sur la route. Successivement, elle se débarrassa ainsi de ses crayons gras, de son rimmel, de son rouge à lèvres.

Le paysage s'était profondément modifié. Le camion avançait dans une gorge encaissée entre de gigantesques pans de roches, franchissant des ponts jetés sur des torrents d'où montait parfois le mince murmure de l'eau. Les lumières annonciatrices de villages ou simplement de maisons s'étaient faites de plus en plus rares. Il y avait bien une demi-heure qu'on n'en avait aperçu. Guitelé s'était réveillée, et, troublée par l'aspect sauvage de ces escarpements, elle interrogeait Agar à voix basse. Mais elle ne pouvait retirer d'elle que les plus vagues des assurances. Que ferait-on au Puits de Jacob? On travaillerait. Sans doute, mais à quoi? La jeune femme eût été bien incapable de l'apprendre à la fillette. Elle l'ignorait. Mieux encore, elle ne s'en souciait pas. La quiétude qu'elle goûtait était faite précisément de l'aliénation de toute initiative, d'indifférence pour tout ce qui n'était pas son rêve. Peu importait à leurs ancêtres dans le désert de savoir ce qu'ils feraient

quand ils auraient atteint la Terre Promise. L'essentiel était de l'atteindre, et ils s'étaient remis à la mystérieuse colonne de fumée du soin de les y conduire.

— Regardez, — dit soudain Guitelé en poussant le coude de sa compagne.

Elle lui désignait un point lumineux qui se balançait au milieu de la route, à une cinquantaine de mètres. Le camion corna, ralentit, s'arrêta auprès de deux ombres, deux hommes dont l'un tenait à la main une lanterne.

— Isaac Cochbas? — appela l'homme à la lanterne.

— Voici! voici! — répondit Cochbas.

Et il descendit sur la route.

— Combien? — demanda l'ombre à la lanterne.

— Quatre. Trois hommes et une femme.

— C'est peu. Nous comptions sur huit nouvelles recrues, au moins. Vous savez, ce n'aurait pas été du luxe.

— Je le sais, mais, pour vous les donner, il aurait fallu ne rien garder pour le Puits de Jacob. Et là aussi, on manque de bras.

L'homme à la lanterne haussa les épaules.

— Que voulez-vous? Cochbas, on essaiera de s'arranger tout de même. Si au moins parmi les gens que vous m'amenez, il y avait un seul agriculteur de profession.

— Il n'y en a pas. Mais vous savez que la bonne volonté ne manque pas aux nouveaux arrivants. Ceux-ci feront comme les autres.

— Je sais, je sais. Mais tâchez au moins qu'au prochain bateau il y ait encore quelque chose pour nous.

— On tâchera. Voilà les papiers de ceux-ci.

L'homme avait élevé sa lanterne. Sous la lumière jaune, Agar et la petite distinguaient des carnets, des passeports, que des mains feuilletaient.

— Abraham Smolsky, — appela Cochbas.

L'interpellé ne répondit pas. Il ronflait dans le camion, en face d'Agar. Cochbas fut obligé de remonter, de le secouer par le bras.

— Réveillez-vous. Vous êtes arrivé.

— Où? — fit-il se frottant les yeux.

— A Zebabda, la colonie à laquelle vous êtes affecté.

L'homme ne discuta pas. Il prit son ballot entre ses jambes et descendit en se cognant aux autres voyageurs.

Agar sentit la petite main de Guitelé qui saisissait la sienne. Allaient-elles déjà être séparées?

— Étienne Aronsohn?

Abraham Smolsky avait plus ou moins marché sur les pieds de ses compagnons. Réveillé, Étienne Aronsohn répondit tout de suite à l'appel de son nom.

— Il n'a qu'un bras, — remarqua l'homme à la lanterne,

— Il a eu l'autre brisé dans une rixe avec les Cosaques, — expliqua Cochbas.

— Cela ne me gêne pas pour mon métier, — dit le manchot en un effroyable jargon. — Je suis comptable.

L'homme à la lanterne haussa de nouveau les épaules.

— Des comptables, mon pauvre frère, nous en avons à revendre. Ne crains rien tout de même, va. On verra à te donner le travail que tu pourras faire.

— Luisa Rosch?

C'était une vieille femme. Il fallut l'aider à descendre.

— Élie Gold?

On en avait fini avec la colonie de Zebabda. Les cinq restants étaient à destination du Puits de Jacob. Ce fut au tour d'Agar de serrer la main de la petite fille : elles ne seraient pas séparées.

— Au revoir, Isaac Cochbas, — dit l'homme à la lanterne.

— Au revoir. N'oubliez pas pour le 15 avril votre rapport trimestriel. Il faut que je l'aie transmis avant le 20 à Jérusalem.

— Vous l'aurez. D'autant que nous demandons une batteuse. Il y a huit mois qu'on nous la promet. Est-ce que nous pouvons y compter pour la prochaine récolte?

— Je ferai de mon mieux.

Le camion repartit. Maintenant, on y était au large, Cochbas s'était assis en face d'Agar.

— N'êtes-vous pas trop fatiguée? — hasarda-t-il.

— Non. Est-ce que nous en avons pour longtemps encore?

— Une heure, tout au plus.

Ils ne parlèrent plus. La petite Guitelé et les trois autres s'étaient rendormis. L'espace était rempli de hurlements plaintifs : les chacals. Agar les avait entendus dans le Liban,

du temps qu'elle s'y promenait la nuit en automobile, avec de jeunes noceurs de Beyrouth auxquels le champagne avait ôté l'envie de se coucher. Le défilé, alternativement, s'élargissait et se rétrécissait. La lune, vagabondant à travers un tissu de nuages roussâtres, balayait à brefs intervalles les crêtes chauves des monts. Il y avait longtemps que son éclair n'avait fait surgir un bouquet d'arbres. Agar ne put s'empêcher de songer aux récriminations de Grünnberg. « Elle est jolie la terre des ancêtres, rien que des cailloux », disait le musicien. Se pouvait-il qu'il n'eut pas exagéré? Et d'ailleurs, qu'importait? N'était-ce pas d'une roche stérile que Moïse avait fait jaillir la divine fontaine de vie?

Un choc. Le camion s'en était venu heurter violemment, au milieu de la route, un tas de pierres. Le chauffeur descendit en grommelant.

— Qu'y a-t-il? — demanda Cochbas.

— Comme d'habitude. Des cailloux qui se trouvent là où ils n'ont rien à faire.

— Voulez-vous que je vous aide à les enlever?

— Ce n'est pas la peine. Le travail a déjà été à peu près fait. Je crains seulement d'avoir faussé ma direction.

Il perdit en effet une bonne heure à peiner après diverses pièces de la voiture. Agar s'était légèrement assoupie. Elle se réveilla en entendant l'automobile se remettre en marche. Bientôt, un nid de lumières surgit dans la nuit.

Cochbas se pencha vers elle.

— Naplouse, — murmura-t-il. — Nous approchons.

Deux masses sombres, deux montagnes, apparaissaient, l'une à l'est de la route, l'autre à l'ouest.

— Voici le mont Ebal, — dit-il en montrant la montagne de gauche. — Et en face, c'est le Garizim.

Comme il atteignait les premières maisons de la ville endormie, le camion stoppa de nouveau.

— Halte!

L'ordre avait été jeté en anglais. Dans la lumière des phares, un énorme soldat kaki venait de sortir de la nuit, jambes écartées, fusil tenu en travers, à bout de bras, barrant la route. C'était un sous-officier britannique. Derrière lui, les hommes de sa patrouille se devinaient vaguement dans l'ombre.

Cochbas était descendu. Il parlementait avec le sous-officier. Agar, qui ne comprenait qu'imparfaitement l'anglais, ne put arriver à saisir que quelques bribes de leur conservation.

Ayant relevé son fusil, le sergent fit signe que la route était libre. Les soldats s'écartèrent. Le camion put repartir.

— Qu'y avait-il? — demanda Agar.

— Rien! — fit évasivement Cochbas.

— Mais encore?

— Peu de chose. De mauvais garnements ont essayé d'intimider, en les menaçant de les dévaliser, les voyageurs des automobiles qui nous précédaient. Les pierres sur lesquelles nous avons buté tout à l'heure avaient été précisément placées par eux dans ce but sur la route. Ce sont des choses qui arrivent couramment, même dans la banlieue de Paris ou de Londres. Vous voyez en tout cas qu'ici la police est bien faite. La surveillance anglaise est sous ce rapport digne de tous les éloges.

Agar ne fit point d'objection. Elle s'efforçait d'arracher aux ténèbres quelques lambeaux de l'obscure cité que le camion était en train de traverser à petite allure. La nuit était devenue tout à fait noire. Les maisons s'étageaient sur la droite en groupes blafards. De dessous un pont monta un rapide murmure. Ici, au moins, il y avait de l'eau.

Très vite après, ce fut la campagne, et bientôt Isaac Cochbas saisit la main de la jeune femme.

— Le Puits de Jacob, — dit-il.

Ces mots, il les avait prononcés cette fois à voix haute, triomphante presque. Les passagers du camion commencèrent à se remuer.

— Nous sommes arrivés, mes amis, — fit Cochbas.

Mal réveillés encore, ils se frottaient les yeux, les écarquillaient. La petite Guitelé s'accrocha au bras d'Agar.

— Arrivée où? Je ne vois rien, — murmura-t-elle.

— Nous sommes en retard, — expliqua Cochbas. — Il est près de dix heures, et tout est éteint à la colonie. On se couche de bonne heure, vous savez. Les journées sont bien remplies, et nos frères ont l'ordre de ne pas attendre. D'ailleurs, les habitations sont encore à cinq cents mètres d'ici. Mais si vous les

voyiez, vers huit heures, au moment de la lecture récréative, quand tout est éclairé, on dirait de la route une véritable ville. Regardez le chemin que vous venons de prendre. Il y a six mois, quand le Haut Commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, notre frère, nous a rendu visite, ce chemin était illuminé de la façon la plus heureuse, avec un double cordon de verres électriques de couleurs variées. Car nous avons aussi l'électricité. En temps ordinaire, on ne laisse pas les ampoules, parce que les Bédouins de par ici, qui sont encore assez arriérés, ne manqueraient pas de les briser.

Le camion, laissant la route, avait en effet tourné à gauche. Il roulait à présent sans effort sur un chemin remarquablement lisse. Une, deux, puis trois lumières brillèrent. On fit halte.

— Descendons, — dit Cochbas.

Le petit groupe était arrêté devant une robuste grille, ménagée entre deux épaisses haies de fils de fer barbelés. De l'autre côté de la grille, un chien aboya avec force. Ils entendirent les pas ensommeillés de l'homme qui venait ouvrir.

— Bonsoir, Samuel, — dit Isaac Cochbas. — Voici nos frères. Rien de nouveau, depuis avant-hier?

— Rien de nouveau. On vous attendait de meilleure heure.

— Nous avons eu des pannes. Tout le monde est couché, je pense?

— Tout le monde, sauf mademoiselle Henriette.

— La brave fille, — fit Cochbas. — Je la gronderai.

Bien que la nuit fût des plus sombres, Agar put distinguer la disposition générale des bâtiments, vastes rectangles tenant du hangar et de la villa rustique. Au nombre de quatre, longs chacun d'une cinquantaine de mètres, ils enfermaient un espace carré, planté de petits arbres, et au centre duquel s'érigeait la haute pyramide à claire-voie d'un aéro-moteur. On entendait sa roue que le vent faisait grincer dans les ténèbres à cinquante pieds en l'air.

Deux lampes électriques étaient allumées dans le premier des bâtiments. Sur le perron, une silhouette noire se détachait.

— Nous voici, mademoiselle Henriette, — dit Cochbas d'une voix joyeuse.

Et il lui présenta les nouvelles recrues.

— Vous n'avez pas dîné, n'est-ce pas? — dit-elle. — J'ai fait préparer quelque chose. Venez tous avec moi au réfectoire.

— Nous vous remercions, mademoiselle Henriette. Mais vous auriez pu aller vous coucher. Vous n'êtes pas raisonnable.

— C'est que j'ai faim, moi aussi, — dit-elle.

Elle parlait d'une curieuse voix, blanche, métallique, par moments très dure, à d'autres moments presque aussi douce que celle de Cochbas.

Elle les installa tous les six à une table. Un repas modeste, mais copieux et appétissant, les attendait : de la viande froide, de la crème, des fruits.

Mademoiselle Henriette servait, veillant à ce que rien ne manquât. Agar avait tout le loisir de regarder cette étrange personne. Son âge? Cinquante ans au moins, malgré ses cheveux restés très noirs, qu'elle séparait en bandeaux rigides. Le teint était de cire. A peine les lèvres minces se teintaient-elles de rose pâle. Les yeux gris brillaient sous de profondes arcades. Le profil était anguleux et austère. Mademoiselle Henriette était toute vêtue de noir, à la façon d'une diaconesse. A son col, en manière de broche, elle portait l'étoile de métal à six branches, emblème du Sionisme. Tandis qu'elle l'observait, Agar se rendait compte qu'elle était elle-même la proie de ces impitoyables yeux d'acier.

Les nouveaux colons dévoraient. Cochbas prenait à les voir faire une joie enfantine.

— Et vous savez, mes amis, tout ce qui est sur la table, bientôt c'est nous qui le produirons. Tout! Il faut qu'avant trois ans nous ayons atteint le chiffre d'affaires de nos camarades de Richon-le-Sion.

— Ne la faites pas trop boire, — dit mademoiselle Henriette, comme il servait à Guitelé une nouvelle rasade de vin. — Pauvre petite, elle tombait de sommeil tout à l'heure. Cela va mieux. De quel pays es-tu?

— De Bessarabie.

— Il n'y a naturellement pas de Français parmi vous?

— Non, mais mademoiselle Mosès parle admirablement cette langue, — dit Cochbas, désireux de mettre en valeur sa protégée.

Mademoiselle Henriette posa sur la jeune femme son regard aigu et grave.

— Vous avez vécu en France?

— Non, mais j'ai connu beaucoup de Français.

Il y eut un silence gros de danger. Mais mademoiselle Henriette ne le rompit pas pour demander à Agar les conditions dans lesquelles elle avait noué ces relations.

— Nous aurons le temps de causer de tout cela, — se borna-t-elle à dire, — puisque nous devons passer ensemble le reste de notre vie.

Le reste de leur vie! Agar ne put s'empêcher de frémir de la simplicité avec laquelle elle avait prononcé cette phrase terrible. Mademoiselle Henriette dut s'en rendre compte, car elle ajouta, avec un sourire qui était bien la chose la plus belle que la jeune femme eût vue jusqu'alors :

— Et je sens que nous serons amies.

Les hommes étaient allés se coucher, sauf Cochbas, qui restait avec les trois femmes.

— Il est temps d'aller aussi vous reposer, — dit mademoiselle Henriette.

Ils franchirent la cour. Sur le seuil du bâtiment de droite, Cochbas leur souhaita une bonne nuit.

— A demain, — dit-il en tendant la main à Agar.

Jamais elle ne s'était figurée qu'une main d'homme pût trembler de la sorte.

Le baraquement dans lequel elles se trouvaient était traversé de bout en bout par un couloir sur lequel s'ouvraient les chambres, une dizaine de chaque côté, larges chacune d'environ trois mètres.

Dans la chambre où mademoiselle Henriette venait d'allumer l'électricité, il y avait deux lits.

— Je m'excuse, — dit-elle, — de mettre avec vous la petite, pour la première nuit. Je ne savais pas que vous étiez deux. Dormez bien, et demain matin, ne vous préoccupez pas du coup de cloche. C'est jour de repos pour les nouveaux arrivants.

Elle les quitta. Assises chacune sur son lit, dans la petite chambre claire, Guitelé et Agar se regardèrent. Elles sourirent, sans savoir pourquoi, gênées.

— Couchons-nous, — dit Agar.

— Couchons-nous, — répéta Guitelé.

Pas une des deux ne bougea. Quelques minutes s'écoulèrent. Puis Agar murmura :

— Je crois que la nuit est assez claire. Nous pourrions éteindre l'électricité.

— Oui, — dit Guitelé avec empressement.

Elles avaient eu ensemble la même pensée, l'une par honte de ses guenilles, l'autre de son linge trop fin.

Allongée maintenant dans son étroit lit de fer, ce lit dans lequel elle allait pouvoir enfin dormir seule, Agar songeait au mystère de la destinée humaine qui selon un rythme implacable ramène dans la vie des êtres les mêmes événements. Elle se rappelait le jour où elle avait refusé de se déshabiller, dans la chambre de Lina de Marville... Pour elle s'était ouverte ce jour-là une ère qui venait aujourd'hui de se clore.

Guitelé s'était endormie. La brise plus forte arrachait des plaintes déchirantes à la roue de l'aéro-moteur.

VI

Ce n'était ni par sa richesse, ni par la fertilité de son sol, ni par sa superficie, ni par son outillage que la Colonie du Puits de Jacob tenait le premier rang parmi les entreprises agricoles du Sionisme. Il sera expliqué pourquoi, au contraire, elle était loin de réaliser la perfection sous ces divers rapports. Malgré de cruelles insuffisances, si elle jouissait en Palestine d'une notoriété à laquelle ne pouvait prétendre aucune autre exploitation, c'était pour avoir à sa tête Isaac Cochbas et mademoiselle Henriette Weill.

Du premier, on sait déjà l'essentiel. A son enthousiasme mystique pour la cause, il joignait une connaissance approfondie des hommes et des choses du pays. Propagandiste infatigable, il était également pour le nouveau régime le conseiller le plus averti. Le Haut-Commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, c'était un fait, l'avait en particulière estime et eût été heureux de le garder près de lui à Jérusalem.

Mais, de même qu'il avait résisté en 1906 aux instances du baron, Cochbas s'était dérobé en 1920 à ces flatteuses avances. A son sens, il se serait nié lui-même en acceptant de devenir l'espèce de haut fonctionnaire qu'on avait tenté de faire de lui. Ses coreligionnaires n'avaient que trop de tendances à solliciter des postes dans le *tchin* du jeune état juif. Comment porterait-elle les gerbes prophétisées, la terre des Ancêtres, si ses fils revenus commençaient par se soustraire au premier des devoirs, qui était de labourer de leurs mains? Le fanatisme agraire de Cochbas était intransigeant, irréductible. Appelé un des premiers à Jérusalem par Sir Herbert, il avait consenti à quitter sa vieille colonie rothschildienne de Richon-le-Sion, où il avait travaillé six ans comme le plus obscur des manœuvres, mais avec l'intention bien nette de ne faire que passer dans la Capitale. Dès que la machine administrative installée par l'étrange consortium anglo-juif avait commencé à fonctionner, Cochbas n'avait pas cessé de réclamer l'autorisation de s'en aller fonder en Judée un autre centre d'exploitation. Parmi les concessions territoriales entre lesquelles son choix fut admis librement à s'exercer il élut l'emplacement sur lequel s'élevait aujourd'hui la colonie du Puits de Jacob. La proximité immédiate de Naplouse, une des rares villes un peu importantes de la Palestine, ne constituait un avantage qu'en apparence. Le terrain était en effet aussi peu apte que possible à la culture de la vigne, qu'on se proposait d'y acclimater. Les pluies, fréquentes en hiver et en automne, bouleversaient le sol, précipitant dans les ravins la misérable terre arable. Puis, il y avait la population environnante, qui n'était guère sympathique aux nouveaux venus. Les purs d'Israël n'ont jamais eu beaucoup à se louer de la ville de Jéroboam. Outre les débris des vieux Samaritains à turbans rouges, il y avait là quelques chrétiens revêches, toujours disposés à prêter un appui sournois aux pires ennemis des colons, les Bédouins. Les Bédouins de Naplouse, plus encore que ceux d'Hébron, ont les sionistes en horreur. Chaque année, ils n'hésitent pas à faire vingt lieues pour aller à Jérusalem, le jour de la fête du prophète Nebi-Moussa, protester contre les spoliateurs. A cette manifestation publique se joignait une sourde guerre de tous les

instants, destinée à rendre aux nouveaux venus la vie insupportable. Un jour, c'était une rangée de jeunes ceps qui se trouvaient être ravagés, comme si Samson y avait promené ses renards en flammes. Le lendemain, cinq ou six têtes de bétail disparaissaient par enchantement. Une autre fois, des instruments de culture, laissés quelques minutes sans surveillance dans un champ, étaient retrouvés hors d'usage. Deux des colons, revenant une nuit de la ville, furent assassinés. Il fallut faire appel à l'autorité anglaise de Naplouse. Pénible obligation, car cette autorité, outre la façon méprisante qu'elle a d'apporter son secours, fait preuve dans la répression d'une dureté qui décuple les ressentiments des nomades contre les malheureux assistés. Loin de le dissuader, puis de le décourager, ces difficultés avaient au contraire motivé, puis confirmé la résolution de Cochbas d'élever au Puits de Jacob le monument de ses rêves. Une autre considération avait d'ailleurs milité en faveur de cet emplacement : le voisinage de la route la plus importante de la Palestine, celle qui joint Caïffa à Jérusalem en traversant la Judée, la Samarie et la Galilée. Isaac Cochbas n'avait pu en effet éluder complètement les amicales instances par lesquelles le Haut-Commissaire l'avait pressé de ne pas lui refuser son concours. Il avait fini par accepter une sorte d'inspection générale des établissements agricoles de la région du nord, celle que dessert le port de Caïffa. Les ayant assumées, il s'était aperçu que ces fonctions avaient pour corollaires le contrôle des nouveaux arrivants, et leur répartition entre les diverses colonies. Il semblerait que ces pouvoirs accumulés entre les mains de l'administrateur du Puits de Jacob eussent dû avoir comme conséquence un régime de faveur pour cette colonie. Ce serait mal connaître les scrupules de l'homme qu'était Cochbas, son culte forcené de la justice, sa haine de tout ce qui pouvait ressembler à un passe-droit. En définitive, les circonstances qui auraient dû garantir la prospérité du Puits de Jacob furent celles qui contribuèrent le plus efficacement à la rendre impossible. Lui, Cochbas, l'éternel halluciné, il assumait depuis deux ans, sans autre rémunération que le sentiment du devoir accompli, cette tâche surhumaine, présent à Caïffa pour l'arrivée de chaque paquebot, se précipitant à Jérusalem

toutes les fois qu'une réclamation un peu sérieuse de l'une des colonies incitait le Haut-Commissaire à lui demander son avis, courant le reste du temps de Safed à Afulé, de Djenin à Tibériade, et trouvant le moyen, au milieu du concert de récriminations et de doléances qui montaient vers lui de toutes parts, de fortifier sans trêve une foi, une confiance en la réussite finale qui ne se serait pas conservée intacte plus de deux semaines dans l'âme du sioniste le plus convaincu. Néanmoins, les occupations qui lui incombaient de ce chef étaient telles qu'il n'aurait jamais pu songer à les cumuler avec les soucis propres à la direction d'une colonie, s'il n'avait eu auprès de lui une personne susceptible de le décharger à l'occasion de ce dernier soin.

Parmi les séances orageuses qui marquèrent à la Chambre des Députés vers 1898 les étapes de la campagne révisionniste, on se souvient peut-être d'une discussion qui dépassa en vacarme toutes les autres. Un député de Paris, Millevoye, je crois, monta à la tribune et donna lecture à l'assemblée d'un article paru le matin même dans *l'Aurore*, *l'Aurore* de Vaughan et de Clemenceau. Cet article, intitulé « *Lettre ouverte à monsieur le Président du Conseil* », était signée *Une Agrégée*. Très modéré quant à la forme, il concluait simplement au poteau d'exécution pour les généraux Mercier, de Pellieux, de Boisdeffre et quelques autres. Pressé de questions passionnées, le ministre intéressé prit l'engagement de sévir, s'il parvenait à établir l'identité de la signataire de l'article. Il tint parole. Le lendemain, vers onze heures, le chef du bureau du personnel de l'enseignement secondaire recevait une jeune fille qui venait de lui faire passer sa carte. Elle était grande, mal habillée, un peu gauche, mais avec un beau visage régulier. C'était l'auteur de l'article incriminé. Elle avait lu dans les journaux le compte rendu de la séance de la veille et venait se constituer prisonnière. Le ministre signa le soir l'arrêté qui prononçait contre mademoiselle Henriette Weill, professeur de philosophie au lycée Jules-Ferry, l'interdiction à vie d'enseigner.

Immédiatement le flot des lettres de félicitations commença à déferler chez elle. Les deux premières qu'elle reçut lui arra-

chèrent des larmes d'émotion : l'une était d'Émile Zola, l'autre de Mathieu Dreyfus.

De cette date s'ouvrit pour la jeune universitaire une ère de combats dont le premier épisode devait se clore huit ans plus tard, dans la Cour des Invalides, le jour où la Croix de la Légion d'Honneur fut remise en grand apparat au commandant Dreyfus. Elle était là, à une des fenêtres de l'hôtel, et quand le ruban rouge fut épinglé sur le dolman noirde l'homme de l'île du Diable, elle poussa un léger gémissement et s'évanouit. Elle n'avait pu supporter cet excès de joie triomphale.

Curieuse fille! Elle était restée la même. La douceur de sa voix, son craintif regard de biche traquée faisaient un contraste surprenant avec la violence froide de ses propos, de ses écrits. L'heure de la justice avait sonné pour elle en même temps que pour la victime des Conseils de Guerre. Une décision ministérielle venait de la réintégrer dans son poste du lycée Jules-Ferry. Une autre la nommait au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. Dans l'intervalle, elle avait passé le doctorat ès lettres avec une thèse qui fit grand bruit sur l'*Esthétique de Karl Marx*. Le professeur Chandelaire, qui présidait le Jury, l'avait embrassée en proclamant dans un bredouillement ému qu'un nouveau Spinoza venait de naître. Un peu plus tard, elle eut, avant son illustre coreligionnaire madame Curie, l'honneur d'être présentée pour une chaire en Sorbonne. Elle refusa, désireuse de se consacrer toute à l'apostolat qui l'appelait.

Comme du temps qu'elle n'était qu'un petit professeur à quatre cents francs par mois, elle continuait à habiter son humble appartement de la rue Tournefort. Tout ce qui s'est fait depuis un nom dans l'Université et la Politique a connu le sanctuaire de cette bizarre sibylle. Elle devinait d'un coup d'œil, sous sa médiocre vêture, le jeune homme marqué par le signe sacré du succès. Combien de ceux-là restèrent le soir chez elle, à partager ses œufs sur le plat ou sa côtelette, qu'elle devait croiser plus tard, elle à pied, trottinant dans la boue de Paris, eux dans leurs somptueuses limousines ministérielles. L'automobile s'arrêtait, — le moyen de faire autrement? Ils causaient une minute; elle, plus timide que jamais; lui, cachant son ennui et sa gêne sous un voile de lassitude, exé-

cutant quelques faciles variations sur le *Que ces vains ornements* de Phèdre. « Ah! ma chère amie, c'est vous qui avez choisi la bonne part. Vous êtes restée vous-même, libre, enfin! » Elle n'avait pas besoin sans doute d'entendre vanter ainsi son bonheur pour en être persuadée. Ils se quittaient. Elle, avec un vague goût amer à la gorge, elle reprenait sa course, tandis que lui, le jeune ministre, se renfonçant dans ses coussins avec un petit haussement d'épaules compatissant, il allumait un cigare.

Vint la guerre. Trompée par cette Allemagne en la mission civilisatrice de laquelle elle avait cru, mademoiselle Weill ne lui pardonna pas d'avoir été sa dupe. Elle n'eut plus un instant de repos. Les nations neutres ne connurent pas de propagandiste plus passionnée. La série de conférences qu'elle fit en Amérique eut les résultats les plus heureux pour les Alliés. Sa tournure d'esprit devait plaire au Président Wilson. Elle lui fut présentée par deux amis communs, Jacob Schif et le rabbin Stephen Wise. Elle eut tôt fait de devenir une familière de la Maison Blanche. Le Président dut ainsi une partie de ses conceptions sur notre pays à l'auteur de l'*Esthétique de Karl Marx*. Dès cette époque mademoiselle Weill fut mêlée, parfois à son insu, aux mystérieuses tractations qui devaient prendre corps sous le nom de *Traité de Versailles*. Une de ses boutades favorites ne consistait-elle pas à affirmer que les quatorze propositions sont déjà tout entières dans le Zohar? Grand dans la guerre, son rôle fut plus grand encore dans l'élaboration de la paix. Ce fut bien entendu un de ces rôles occultes, qui n'ont aucun rapport avec ceux des pantins gouvernementaux dont les calèches défilent, aux jours d'anniversaires, entre deux rangées de cuirassiers au galop. Il commettrait d'ailleurs une injustice, celui qui croirait qu'au poste où le sort la plaça mademoiselle Weill trahit la cause de sa patrie d'adoption. La France, elle l'aimait passionnément. Mais elle se faisait de son intérêt une idée à elle, une idée que justifiaient, il faut bien le dire, les déclarations des Français les plus authentiques, les plus qualifiés. Elle posait en principe que ce serait la pire des hypocrisies que de prétendre retirer des avantages matériels d'une lutte au cours de laquelle on n'avait pas cessé de proclamer que c'était pour le Droit

seul qu'on combattait. Ce n'était pas pour garantir à leur pays l'abjecte clause commerciale de la nation la plus favorisée que dix-sept cent mille héros avaient donné un sang aussi pur que celui des Macchabées.

La confirmation à San Remo de la déclaration Balfour qui établissait en Palestine le fameux foyer israélite fut pour elle non une surprise, puisqu'elle avait été mêlée plus que tout autre à l'élaboration de ce splendide projet, mais l'occasion d'une allégresse folle, déréglée, un de ces bonheurs qui vous arrachent de votre chambre, et vous font courir au hasard, dans la rue, avec l'envie d'embrasser tous les gens qu'on rencontre. En une lettre que publia le lendemain un des plus grands journaux de Paris, elle s'adressait à ses frères, les Israélites de France. Dans un cantique échevelé, elle leur donnait rendez-vous au pied de la Tour de David. « Je pars après demain jeudi, écrivait-elle, pour Sion reconquise, et je sais que je ne serai pas seule, à 7 h. 40, à la gare de Lyon ». En effet, elle ne fut pas seule. Pas mal d'amis étaient venus sur le quai lui serrer la main. Mais ils avaient négligé de passer au préalable au guichet des billets. Ils sortirent de la gare avec le soupir de satisfaction qu'on a lorsqu'on vient de confier au chemin de fer une personne chère, mais un peu encombrante.

De Palestine, elle envoya à deux reprises de ses nouvelles, d'une façon qui chaque fois donna lieu à d'assez sévères commentaires. Cette femme avait la manie de la *lettre ouverte*. Le grand journal qui avait publié la première, au lendemain de la Conférence de San Remo, en publia trois mois après une seconde. Henriette Weill y intimait à tous les Rothschild l'ordre de venir se joindre à leurs frères déjà réunis sur la terre des Ancêtres. Ce ton comminatoire eut à Paris le succès qu'on imagine. Les salons et les journaux s'en amusèrent pendant plusieurs semaines, jusqu'au moment où les revuistes rabaissèrent la chose au rang de celles dont il n'est plus distingué de se moquer. Ce succès pâlit cependant devant celui que devait obtenir une troisième lettre. Prenant pour thème le fait d'armes de Joseph Trumpeldor défendant avec cent hommes la colonie sioniste de Tel Chaï contre trois mille Bédouins, Henriette Weill s'adressait au colonel

Alfred Dreyfus et le suppliait de venir assurer le commandement suprême de la milice palestinienne. Cette fois, la mesure parut dépassée. Des gens estimèrent que sous l'apôtre passionné pouvait fort bien se cacher un perfide humoriste. Il ne parut plus de *lettres ouvertes* de mademoiselle Weill, soit qu'elle n'en eût plus écrit, soit qu'on eût pris en haut lieu certaines précautions contre une telle intempérance épistolaire.

La première supposition était peut-être d'ailleurs la bonne, car, à cette époque, mademoiselle Henriette était tout à sa nouvelle tâche.

Ce fut à un déjeuner chez Sir Herbert Samuel qu'elle rencontra Isaac Cochbas, et l'on conçoit qu'aussitôt ces deux êtres aient conclu un pacte d'alliance. Ils s'enfermaient des heures entières, sans autre but que de se livrer, à l'abri de toute douche froide, à leur commune exaltation. L'idée seule fait frémir des vertiges d'enthousiasme auxquels ils devaient s'abandonner dans ces entretiens. La Charte du Puits de Jacob en sortit. Cochbas, sollicité par ses devoirs administratifs, fit sur ce point la confiance la plus complète à mademoiselle Weill. Inutile de dire que ce furent les plus stricts canons communistes qui présidèrent à l'organisation de la nouvelle colonie. Il est rare qu'un sociologue ait l'occasion de construire autrement qu'avec des nuées. Mademoiselle Henriette profita largement de la bonne fortune qui s'offrait à elle. Jamais on ne vit, en regard d'une tutelle aussi terre à terre que le mandat britannique, s'échafauder une construction plus aérienne que celle à laquelle elle donna tout son amour.

Dans les premiers temps de leur installation au Puits de Jacob, mademoiselle Weill avait pris part avec frénésie aux plus durs travaux. On vit cette agrégée de philosophie casser des pierres sur les routes, au grand soleil. Elle y contracta une mauvaise fièvre, qui la tint six semaines entre la vie et la mort, et à la suite de laquelle elle consentit à écouter les objurgations d'Isaac Cochbas éploré. Désormais, elle ne s'occupa plus que de l'économie domestique et morale de la colonie. Dans cet emploi, elle trouva, il est vrai, le moyen d'être levée la première et toujours la dernière couchée. Une sorte d'apaisement s'était fait en elle. Elle ne recevait d'Europe

que de rares lettres. Elle ne faisait jamais allusion à l'immense tristesse qu'avait dû lui faire éprouver l'abstention de ceux des frères de sa race sur laquelle elle avait cru pouvoir le plus compter. Les temps n'étaient pas encore révolus sans doute. De toute façon, elle était inique et fausse, l'atroce raillerie du roi Ferdinand de Bulgarie : « Le sioniste est un juif qui en paie un autre pour qu'il aille vivre à Sion ».

Elle était en train de repriser des chaussettes dans la chambre où étaient installés les services de l'Économat, quand on frappa à la porte. Agar entra.

— Déjà debout, mon enfant, — dit mademoiselle Henriette. — Il est à peine huit heures; je vous avais pourtant dit hier que vous pouviez vous reposer.

Agar répondit qu'elle n'avait pas l'habitude de dormir beaucoup, et qu'elle désirait se mettre le plus tôt possible au fait de sa nouvelle tâche.

— Je vais commencer, — dit mademoiselle Henriette, — par vous faire faire le tour de la colonie. Nous verrons ensuite. Il n'y a pas ici d'emplois spécialisés, vous savez. Chacun de nous est appelé, suivant les besoins, à mettre la main à la pâte. Et la petite fille qui a couché dans votre chambre, comment a-t-elle passé la nuit?

— Elle dort encore, mademoiselle.

— Laissons-la dormir. Et puis, il ne faut pas m'appeler mademoiselle. Sortons, voulez-vous.

La matinée s'annonçait très belle. Une brume bleuâtre couvrait, à l'ouest, le faîte de l'Ebal et du Garizim. Sur le cordon blanc de la route de Jérusalem, une petite automobile se hâtait, poursuivie par une traînée de poussière.

— Les plantations, d'abord, — dit mademoiselle Henriette.

La double haie de barbelés, qui enserrait les bâtiments, franchie, elle furent tout de suite en pleine campagne. Les yeux d'Agar se mirent en quête des plantations qu'on venait de lui annoncer. Mademoiselle Henriette vit son regard, et se mit aussitôt à parler avec volubilité, pour prévenir ce que cette première impression pouvait avoir de déconcertant.

— Vous savez que la culture à laquelle nous avons décidé

de nous livrer au Puits de Jacob est celle de la vigne. La nature du sol qui est sain et léger nous y invitait. En outre, il ne faut pas oublier que notre administrateur a une grande expérience de cette culture. Il l'a acquise, comme on a dû vous le dire, au cours des six ans qu'il a passés à la Colonie de nos frères de Richon-le-Sion. Le seul inconvénient de cette exploitation, c'est qu'elle n'est pas immédiatement productive, le raisin destiné au pressoir ne survenant qu'après une période de trois ans. Vous tombez bien. C'est cette année que nous attendons notre première récolte, que tout fait prévoir excellente. Les années que nous venons de passer ont donc été les plus ingrates. Nous avons vécu, cependant, et sans trop de privations, les camarades pourront vous le dire. Imaginez quelle sera la prospérité de la colonie, lorsqu'elle sera en pleine période de production. Nous avons déjà des contrats pour la fourniture de nos mille premiers hectolitres. Je ne m'entends guère aux chiffres, mais le camarade Igor Wallstein, qui s'occupe plus particulièrement de la comptabilité, vous les montrera tout à l'heure. Ils sont concluants.

Elles passaient entre les sillons, longeant de petites murailles de pierres. Tout cela avait l'air d'être méticuleusement ordonné et entretenu. Mais que de cailloux, mon Dieu! Sous ce rapport, Léopold Grünnberg paraissait n'avoir rien exagéré.

— Il faudrait Isaac Cochbas pour vous fournir les explications nécessaires. Mais il a été convoqué ce matin à Naplouse, chez le Gouverneur anglais. Je peux cependant essayer de vous faire comprendre certaines choses. Il y a différents modes de planter la vigne. Pour la première année, nous les avons combinés, quitte à adopter l'année suivante celui qui aura donné les meilleurs résultats. Il y a la plantation en gobelets. Ce sont les sillons que nous venons de traverser. Voici les plantations en cordons superposés. Celle que voilà est à quatre étages. On émondera les grappes si elles viennent en trop grand nombre. Voici un essai de plantations en cordons verticaux, dite plantation en palmettes. Voyez, tout cela est plein d'admirables promesses. Ah! ma chère enfant, il n'y a que la terre pour nous rendre au centuple le trésor que nous lui avons confié.

Au fur et à mesure qu'elles avançaient, elles rencontraient quelques colons, occupés qui à lier un sarment, qui à en ébourgeonner un autre. Mademoiselle Henriette leur présentait leur nouvelle camarade.

— Combien sommes-nous, au Puits de Jacob? — demanda Agar.

— Quatre-vingt personnes, sur lesquelles il faut compter une trentaine d'ouvriers vignerons spécialisés. Tous des hommes, naturellement. Il y a vingt-sept femmes qui s'emploient aux travaux du ménage : cuisine, couture, buanderie. Les hommes qui restent cultivent le potager, car nous vivons de nos légumes, entretiennent les machines agricoles, sont électriciens, maçons, menuisiers... Personne ne chôme ici, je vous le jure... Tenez, voici le bureau d'Igor Wallstein. Entrons chez lui, il vous montrera ses contrôles.

— Mademoiselle, — dit Agar, — je voudrais d'abord...

— Qu'y a-t-il?

— Guitelé, la petite fille qui est arrivée hier soir avec moi...

— Eh bien?

— Elle n'a rien à se mettre.

— Mon Dieu! — dit mademoiselle Henriette, — excusez-moi. Où ai-je la tête? Pauvre enfant.

Elle lui fit signe de la suivre dans une dépense sur les rayons de laquelle s'étageaient des pièces d'étoffe, de toile, des paires de chaussures.

— Il faut qu'on lui prenne ses mesures, à cette petite.

— Je m'en charge, — dit Agar.

En même temps elle dépliait un rouleau d'étoffe, une sorte de bure gris-fer. La vieille fille la regardait avec étonnement.

— Vous savez faire une robe?

— J'ai été couturière, — dit Agar sèchement.

Deux heures après, Guitelé avait sa robe. A midi, quand on passa au réfectoire. Agar avait eu le temps d'en confectionner une pour elle-même. Maintenant, elles avaient toutes deux l'air des sœurs cadettes de mademoiselle Weill.

Isaac Cochbas arriva en retard. En apercevant Agar, son visage s'illumina. Il la salua en souriant. La jeune femme répondit à peine. Détournant la tête, elle vit les yeux de mademoiselle Henriette. Celle-ci, attentive à ce jeu de scène,

promenait alternativement sur eux le plus doux des regards.

L'après-midi, Agar s'occupa de coudre des chemises, deux pour Guitelé, deux pour elle. Vers six heures, comme elle se mettait à une nouvelle tâche, mademoiselle Henriette l'arrêta.

— Assez travaillé, pour aujourd'hui. Vous méritez une récompense. Suivez-moi.

Elles entrèrent dans une pièce contiguë au réfectoire, qui servait de lieu de réception. Aux murs, il y avait les portraits des grands juifs protecteurs de l'Œuvre : Sir Herbert Samuel, le Docteur Weizmann, plusieurs Rothschild.

Mademoiselle Henriette ouvrit une bibliothèque.

— Choisissez les livres que vous voudrez.

Agar la regarda avec surprise. Comment son vœu secret avait-il pu être deviné? Mademoiselle Henriette sourit.

— Choisissez, — répéta-t-elle.

Cette bibliothèque contenait, à l'exclusion de tout autre ouvrage, les œuvres des enfants les plus illustres d'Israël. Des noms passaient devant les yeux d'Agar : Graetz, Heine, Lassalle, Sokolov, Disraéli...

— Je sais que les trésors de notre peuple vous émeuvent. Ils sont encore plus précieux que vous ne pouvez l'imaginer. Choisissez.

Agar comprit que Cochbas n'avait pu s'empêcher de commenter l'émotion dont elle s'était sentie saisie huit jours plus tôt, dans la plaine de Jizréel, au rappel des vieux souvenirs glorieux. Elle lui en voulut de cette indiscrétion. Elle prit néanmoins un livre, au hasard, un lourd *in-octavo* relié en toile grise. C'était l'*Esthétique de Karl Marx.*

— Henriette Weill? — fit-elle, lisant sur le dos du volume le nom de l'auteur. — C'est une de vos parentes?

— C'est moi, — dit timidement la vieille fille.

— Vous? Vous!

Agar répétait ce mot avec un curieux mélange d'étonnement et d'admiration.

— Vous? Est-ce que je peux emporter ce livre?

Mademoiselle Weill secoua la tête avec un sourire gêné.

— Plus tard, mon enfant, voulez-vous. Pour le moment, prenez plutôt autre chose. Tenez, ceci, ceci.

Elle lui mettait deux autres volumes entre les mains.

— Ce sont des poètes, nos poètes. Commencez par vous pénétrer de notre grandeur, avant d'apprendre à la raisonner. Mon livre vous paraîtrait maintenant une grande machine fastidieuse... Plus tard.

Après le dîner, quand elle fut seule dans sa chambre, Agar ouvrit un des livres. Dès les premières lignes, un frémissement la saisit. Était-il possible? Le monde de sentiments obscurs qui avait dormi jusque-là au plus profond de son être, voilà qu'elle le sentait prendre forme, s'éveiller...

Le livre ouvert était un livre de poèmes. Le poème qu'elle lisait s'appelait l'*Antique Loi*, et c'était la Sainte Thora qui y parlait.

« *Tu auras beau faire, me dit-elle, jamais tu n'aimeras vraiment leurs théâtres, leurs musées, leurs palais, leurs amusettes. Ton front...* »

Brusquement, l'électricité s'éteignit. A tâtons, Agar chercha des allumettes. Ce fut à leur minuscule lueur qu'elle termina la lecture de la strophe. Son éternelle inquiétude, elle n'était donc pas un accident, quelque chose d'inexplicable, d'anormal... Elle n'était que l'expression individuelle de l'éternelle inquiétude de toute une race.

« *Ton front se pencha trop jeune vers la tristesse, vers la douleur. La beauté te paraîtra un luxe, le luxe une abomination, tes distractions un vol.* »

C'était donc cela! Elle était donc désormais dans la bonne voie! Elle le comprenait enfin, son trouble devant la Thora de velours et d'or de son enfance.

Elle jeta à terre l'allumette éteinte, et ce fut le cœur plein d'un immense orgueil résigné qu'elle attendit le sommeil.

PIERRE BENOIT

(A suivre.)

COMMENT DOIT ÊTRE RÉORGANISÉE LA DÉFENSE NATIONALE

Si l'Europe ne comprenait que des démocraties honnêtes et sincères, ayant abandonné toute idée de conflit ou de représailles, nous pourrions peut-être envisager l'éventualité, sinon d'une suppression, du moins d'une réduction considérable des armées. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi, et pour un pays comme le nôtre, qui se trouve être le voisin immédiat d'une nation avide d'une revanche rapide, ne tenant aucun de ses engagements, considérant les signatures comme des chiffons de papier, ne respectant pas les traités, désarmer serait plus qu'une faute; ce serait un crime sans excuse, car le Droit et la Justice ne sont, aujourd'hui encore, rien sans la Force.

Quoi qu'on en dise, les guerres ne sont malheureusement pas encore supprimées. Elles deviendront plus rares, peut-être, mais il y en aura toujours. Les luttes futures seront des luttes de peuples, des luttes de nations ou de races qui chercheront à s'exterminer. Elles n'en deviendront que plus terribles.

Malgré les magnifiques discours prononcés, cette année, à Genève, dans les conférences de la Société des Nations par les premiers représentants de la plupart des grandes nations, nous ne pouvons pas encore nous endormir dans des chimères de paix universelle. Les peuples ne sont que des réunions d'hommes, avec leurs passions, leur défauts, leurs appétits. Ils ont besoin d'une force pour se garantir de leurs voisins, surtout lorsque ces derniers sont turbulents ou menaçants.

Nous devons évidemment tout tenter, tout faire, pour éviter cet affreux fléau qu'est la guerre, mais ce n'est pas encore la décision du Tribunal de la Société des Nations qui la supprimera, soit par un arbitrage, soit par un simple jugement, s'il n'y a pas avec elle une force pour obliger les nations à se soumettre à cette décision, soit qu'il s'agisse d'une force internationale, soit plutôt que, dans des conditions à prévoir et suivant des modalités à déterminer, les forces nationales d'un ou de plusieurs pays soient mises à la disposition de la Société des Nations et actionnées par elle. Il n'y a pas d'arbitrage sans sanction et il n'y a pas de sanction sans force capable d'imposer à n'importe quelles puissances la sentence arbitrale.

On nous parle bien de mesures coercitives que la Société des Nations déciderait : mesures d'action économique, boycottage des produits, blocus de la nation récalcitrante, etc. L'Allemagne et l'Autriche ont été pendant quatre ans pour ainsi dire seules contre presque toute l'Europe. Elles étaient privées de leurs colonies, bloquées par les forces alliées; elles ont pu, avec leurs ressources propres, continuer la lutte et ce n'est que la force qui les a amenées à capituler. On voit d'ailleurs difficilement quelles mesures économiques on pourrait prendre par exemple contre une grande nation, comme la Russie ou les États-Unis. L'Italie, elle-même, au moment de l'incident de Corfou, n'avait-elle pas déclaré qu'elle ne se conformerait à la décision du Tribunal de La Haye que si cette décision lui donnait satisfaction et qu'elle emploierait au besoin la force pour l'obtenir.

Enfin, admettons même qu'à la longue, le blocus économique et financier, la préparation de matériel de guerre et d'armées permettent de venir à bout de l'agresseur, accablé sous le mépris des peuples civilisés.... Mais, pendant ce temps-là, que de paisibles campagnes dévastées! de villes brûlées! de milliers de vie fauchées! Nous sortons d'une expérience du même genre.

Enfin on espère assurer la paix du monde par le désarmement. Si les puissances doivent désarmer, quelles forces seront mises alors au service du Tribunal de La Haye? Là encore nous sommes dans le domaine purement théorique, car personne ne veut désarmer d'abord.

Les peuples qui, pour des raisons géographiques ou politiques, croient leur tranquillité en péril et qui savent que, pour vivre en paix, il faut être plusieurs à le vouloir, ne peuvent se contenter d'un désarmement aussi intégral soit-il. Le contrôle du désarmement est d'ailleurs une chimère, car une nation désarmée aujourd'hui peut, à un moment donné, se révéler redoutable. Il faudrait à ce contrôle ajouter les conditions morales du désarmement, c'est-à-dire la sécurité pour tous, et nous voyons alors que le problème de la sécurité, là encore, domine tous les autres.

La paix ne pourra être assurée que lorsque la sécurité de toutes les nations, des plus petites comme des plus puissantes, sera garantie par des moyens de droit qu'on aura la certitude de pouvoir mettre en œuvre sans courir le risque d'une défaillance ou d'un abandon.

Il ne s'agit pas seulement d'empêcher une agression; il faut que cette agression soit rendue impossible. Il ne s'agit pas seulement de protéger les frontières, il faut sauvegarder des conditions d'existence. Peut-on croire que dans les conditions actuelles du monde, la Société des Nations puisse assurer à chaque pays que ses voisins ne seront pas en état de l'attaquer, ou de l'affamer ou de le ruiner? Certes, il serait très désirable que la Société des Nations eût ce pouvoir; mais jusqu'ici je ne vois pas de quels moyens dispose cette Haute-Assemblée pour y arriver. La sécurité des peuples n'est pas assurée uniquement par des garanties, il faut que ces dernières soient appuyées par la force.

Il est bon d'espérer l'assistance générale des nations contre l'État agresseur. Mais à qui fera-t-on croire, par exemple, que les innombrables légions américaines retraverseront les Océans, sous la sauvegarde de la flotte britannique, sur un ordre parti du conseil arbitral de Genève ou de La Haye? L'édifice de la sécurité de la France doit reposer sur des bases plus fermes, et pour cette sécurité nous ne pouvons, hélas, aujourd'hui encore, compter que sur nous-mêmes.

Malgré les nombreux articles du Protocole élaboré ces jours-ci à Genève, par la Société des Nations, pour l'arbitrage, la sécurité et le désarmement, nous ne sommes pas encore à l'abri d'une agression brusquée.

N'oublions pas que le vieux proverbe « *Si vis pacem, para bellum* » n'a pas encore perdu sa valeur. Ne substituons pas, par des accords de façade, à l'armure de la France, la visière de carton ou le plat à barbe de Don Quichotte. Prévoyons et préparons l'organisation de la Nation, pour être prêts en cas de menace et de danger. Soyons assez forts pour être tranquilles. Ce sera le plus sûr moyen d'aider la Société des Nations à empêcher la guerre, en attendant que l'esprit de fraternité et de concorde se soit suffisamment développé entre les peuples pour empêcher les conflits futurs.

Mais, s'il est nécessaire pour nous d'avoir une forte armée, nous ne pouvons oublier que nous avons perdu quinze cent mille hommes de 1914 à 1918, et que nous devons consacrer à notre relèvement économique ce qui reste d'intelligences et de bras.

Nous devons chercher à limiter au minimum nos charges militaires, afin de pouvoir disposer de toutes nos forces pour la lutte économique qui succède à la guerre à coups de canon.

Le pays, éclairé par les événements de la dernière guerre, a accepté les erreurs du passé, les erreurs de tous, mais il est plus exigeant aujourd'hui, il demande qu'on lui explique les raisons des nouvelles charges qu'on lui impose.

Il y a deux ans, le Parlement votait la réduction du service militaire à dix-huit mois, il ne voulait pas réduire cette durée à un an, estimant qu'au moment où nous allions occuper la Ruhr, il n'était pas possible de réduire les effectifs de nos unités de paix. Ces effectifs dépendaient de notre organisation actuelle, organisation d'avant guerre, fixée par la loi de 1873 et qu'il faut transformer au plus tôt.

Il fallait, disait-on, aller au plus pressé et donner satisfaction à l'opinion publique. On discuterait ensuite notre nouvelle organisation militaire et, peut-être, pourrait-on à ce moment envisager une nouvelle réduction de la durée du service.

La question est ainsi mal présentée. L'organisation et la durée du service sont deux facteurs qui ne peuvent se séparer. Ils sont fonction l'un de l'autre. On ne peut pas dire : nous disposons de tant d'hommes avec dix-huit mois de service, comment allons-nous organiser les ressources que nous donnent

le service de dix-huit mois? Ce n'est pas l'effectif de paix qui fixe l'organisation militaire dont le seul but doit être la guerre. C'est le contraire qui doit avoir lieu. C'est l'organisation pour la guerre qui doit déterminer notre organisation du temps de paix. La question doit alors se poser ainsi : quelle sera, une fois notre organisation de guerre déterminée, notre organisation du temps de paix et quel sera l'effectif nécessaire pour cette organisation? La question du recrutement ne peut être résolue que lorsque l'organisation militaire a été fixée. Il faut, avant de fixer la durée du service, déterminer quels seront nos besoins en temps de paix pour assurer notre organisation du temps de guerre et pour cela il faut, par suite, établir d'abord comment devra être notre organisation du temps de guerre. L'organisation du temps de paix sera la conséquence de l'organisation du temps de guerre et les effectifs nécessaires seront la conséquence de cette organisation.

Notre organisation doit d'abord nous assurer la paix, mais la paix solide, durable, pour nous permettre de travailler à ramener la prospérité, le bien-être et le calme que nous avions avant 1914. Nous ne voulons ni aventures, ni conquêtes, mais nous voulons que *notre territoire national soit à l'abri de toute agression.* Enfin notre organisation doit nous permettre de nous défendre au cas où nous serions attaqués ou menacés.

L'organisation du temps de guerre doit envisager l'organisation de la Nation tout entière pour la guerre, elle ne doit pas viser seulement l'organisation militaire, elle doit aussi prévoir l'organisation civile.

Il y a, sur le front, les armées qui se battent. Il y a à l'intérieur le pays qui produit : d'une part ce qu'il faut pour alimenter les armées et d'autre part ce qui est nécessaire à la vie de la Nation. L'organisation militaire n'est qu'une partie de l'organisation de la Nation. Il faut examiner le tout; c'est cet exposé que nous allons essayer de développer dans les lignes qui vont suivre.

ORGANISATION MILITAIRE.

Notre organisation militaire doit être inspirée, non par des traditions militaires, très respectables assurément, mais

vieillies et sans valeur pratique. Elle ne doit pas être guidée par le souci de conserver ce qui est et de l'adapter aux exigences actuelles.

L'armée de demain doit être complètement différente de l'armée d'hier. Il faut changer les principes qui servent de base à son organisation. Il ne s'agit pas de diminuer la puissance militaire de la France; au contraire, nous voulons, en cas de conflit, mettre à ce moment toutes les ressources du pays au service des armées combattantes. Nous devons réaliser une organisation nouvelle, en mettant tous les citoyens en état de remplir leur rôle, en temps de guerre, et préparer l'encadrement de toutes nos forces pour pouvoir, dès le début, agir avec le maximum de nos moyens. Nous voulons produire de suite le plus grand effort pour anéantir notre adversaire.

Les grands principes de la guerre n'ont point changé, mais la manière de les réaliser a varié.

La base de notre organisation nouvelle doit être la Nation armée, disposant de toutes ses ressources, pour la défense nationale.

Il faut qu'au moment du danger, il n'y ait plus qu'une seule armée, l'armée de la France, qui se lève comme en 1914, avec un tel élan, une telle ardeur, un tel enthousiasme, que l'agresseur en soit rapidement anéanti. C'est notre meilleur gage de sécurité et de paix.

Notre nouvelle organisation militaire doit nous donner le *maximum de sécurité* et de force avec le *minimum de charges*.

L'opinion publique comprend difficilement, maintenant que nous avons été victorieux et que nous occupons le Rhin, que nous soyons obligés d'avoir une armée presque aussi nombreuse qu'en 1914, alors que l'Allemagne occupait les Vosges et avait une armée active de près d'un million d'hommes. A l'étranger, en voyant nos effectifs, on nous accuse d'être des impérialistes et de rêver de guerres et de conquêtes nouvelles. Ne donnons pas prise à cette légende, réduisons nos effectifs de paix au minimum, tout en assurant en tout temps notre sécurité. *Ayons confiance dans nos réserves*, organisons-les dès le temps de paix, donnons-leur les cadres nécessaires, préparons-les au rôle qu'elles auraient à remplir, en cas de

mobilisation, en un mot mettons-les en état d'être utilisées le jour où elles sont rappelées sous les drapeaux.

Le projet d'organisation militaire voté par la Chambre des députés, le 25 mars 1924, ne tient aucun compte des enseignements de la guerre. Il semble concevoir une organisation ressemblant étrangement à celle qui précédait 1870, amalgamée avec l'organisation de 1873. La composition et l'organisation des grandes unités est à peine effleurée, et quant à l'utilisation des réserves, il n'en est pas fait mention. Or une thèse nouvelle s'est fait jour, l'armée active ne peut que fournir une première couverture à l'abri de laquelle doit pouvoir s'effectuer la mobilisation de la Nation, et être en même temps une école d'instruction, de préparation militaire. Les officiers de complément, les réservistes, les territoriaux, ont constitué pendant la dernière guerre, très rapidement lorsqu'ils étaient bien encadrés, des unités aussi solides que celles de l'armée active. La valeur d'une troupe dépend uniquement de ses cadres; les meilleures troupes, mal conduites, ne peuvent prétendre qu'à l'insuccès, alors que de bons cadres tireront un bon parti de troupes même médiocres.

La force principale de l'armée n'est plus constituée par les hommes en train de s'instruire, par les hommes sous les drapeaux, mais par les *soldats instruits, rentrés dans leurs foyers*. En cas de péril extérieur, c'est la Nation tout entière qui se lève pour assurer son salut.

Le jeune soldat ne doit accomplir que le temps strictement nécessaire sous les drapeaux, pour se développer physiquement, s'instruire de ses devoirs militaires, pour être, en un mot, apte à la défense nationale. Une fois instruit et rentré chez lui, il est le soldat prêt à défendre sa Patrie, dès qu'elle se trouve en danger. Comment peut-il d'ailleurs en être autrement, même avec le service de dix-huit mois? Vous n'avez sous les drapeaux, en temps de paix, qu'une classe et demie, alors qu'à la mobilisation vous disposerez de vingt classes. Vous n'avez en temps de paix que les trois quarantièmes de votre force militaire; vous avez, en temps de paix, 400 000 hommes, alors que le jour de la mobilisation vous disposerez

de 5 millions d'hommes. La force principale de l'armée sera constituée uniquement par les réservistes et c'est l'organisation de cette masse de réservistes que nous devons également prévoir. La Nation armée a fait ses preuves pendant la guerre, l'expérience a été concluante et c'est à elle que nous devons la Victoire. Partout nos réservistes, nos territoriaux, nos vieux R. A. T. et nos jeunes conscrits ont combattu coude à coude, témoignant la même endurance et le même héroïsme.

Si, en 1914, au lieu d'attendre inutilement dans les dépôts, les 3 millions de réservistes et de territoriaux disponibles, avaient été organisés en divisions et en brigades, et si ces divisions, brigades, avaient été utilisées sur le front, pour renforcer nos unités actives et étendre notre ligne sur notre gauche; peut-être n'aurions-nous pas eu Charleroi. La guerre ne se serait pas faite sur notre territoire. Nous nous serions arrêtés sur la Sambre, sur la Meuse, près de la frontière. Nul ne peut savoir quelles en auraient été les conséquences. La bataille de la Marne se livrait à Charleroi qui devenait une victoire. Le territoire national n'était pas envahi.

Si, au début de 1914, certaines unités de réserve n'ont pas été à hauteur de leur tâche, la faute n'en incombe pas à ces unités, mais au commandement qui n'avait pas prévu leur complète organisation. Ces unités manquaient d'instruction militaire et de cohésion; leurs cadres étaient insuffisants. Elles n'avaient pas été préparées, dès le temps de paix, au rôle qu'elles avaient à remplir; cadres et troupes n'avaient jamais travaillé ensemble; les unités n'avaient jamais été constituées comme à la mobilisation.

Le Conseil supérieur de la guerre avait décidé que les unités de réserve, obtenues par dédoublement des unités actives, n'avaient aucune valeur offensive et que ces unités ne pouvaient être utilisées que pour les places, pour les camps retranchés, pour les opérations de l'arrière et pour servir à combler les vides pendant la guerre. On ne voulait pour le premier choc, qui devait être le plus violent, et décider du sort de la guerre, que des troupes de l'armée active, portées grâce à l'appoint de quelques réservistes, à l'effectif de guerre.

On reprenait le principe de 1870; ne faire la guerre qu'avec l'armée active. On se trouvait avec une armée de première

ligne, une armée de premier choc, de 1 500 000 hommes environ, et l'on avait plus de 3 millions d'hommes inutilisés au début, encombrant les dépôts, forces vives perdues au moment où elles étaient le plus nécessaires et qui, comme je viens de le dire, ne devaient, dans l'esprit de nos organisateurs, servir qu'à remplacer les pertes, occuper les places fortes ou tenir les lignes d'étapes. C'était une conception assez singulière de l'emploi de nos forces pour la guerre, devant une Allemagne, dont la population était presque double de la nôtre et qui, d'après les renseignements que nous lisions dans les travaux sur la carte, faits à Berlin, au Grand état-major, avait organisé pour entrer immédiatement en campagne, un nombre de corps d'armée et de divisions de réserve ou de landwehr, à peu près double de celui du temps de paix.

L'Allemagne frappait le premier coup avec le maximum de ses forces; elle voulait nous submerger. Elle ne cherchait nullement, comme nous le croyions, une attaque brusquée. Elle se mobilisait d'abord *entièrement*, encadrant toutes ses disponibilités, et une fois sa concentration terminée, elle se ruait sur nous avec ses 5 millions d'hommes. Nous n'avions pour faire face à cette avalanche que nos unités actives portées à l'effectif de guerre. Nous opposions 1 500 000 hommes aux Allemands, le reste attendait inutilisé dans les dépôts.

Le projet d'organisation du 25 mars 1924 sembla revenir à cette conception stratégique.

L'armée entretenue en temps de paix serait une *armée-frontière* fortement encadrée et instruite, capable, par une mobilisation rapide, d'agir immédiatement et seule, en territoire ennemi, et de s'y installer solidement.

A l'abri de cette armée-frontière, destinée à porter son effort chez l'adversaire, dès les premiers jours de la guerre, l'armée nationale se mobilise, dans les centres mobilisateurs régionaux, sous la haute direction de l'organe central de la défense nationale. Le matériel nécessaire à cette armée nationale est créé de toutes pièces, par l'effort de la nation mobilisée. L'organisation régionale est totalement distincte de celle des troupes. La division est une grande unité permanente du temps de paix. Le corps d'armée n'est plus qu'un

échelon supérieur de commandement et comprend un nombre de divisions variable.

La conception d'une armée frontière indépendante de l'armée nationale nous rappelle singulièrement ce qui existait sous le second Empire. A cette époque il existait une armée frontière qui n'était autre que l'armée du temps de paix, totalement indépendante de toute organisation régionale et essentiellement mobile. Si son commandement n'était pas organisé, dès le temps de paix, si elle n'était point dotée de tout son matériel, elle n'en était pas moins composée d'éléments de haute valeur. En face d'une armée nationale, supérieure en nombre et entrant en ligne, dès les premiers jours, avec toutes ses forces, notre armée-frontière, malgré des prodiges de valeur individuelle, fut anéantie. La majeure partie fut bloquée dans Metz, le 18 août au soir. Le 2 septembre, tout ce qui subsistait fut conduit à la capitulation désastreuse de Sedan. Enfin, si l'on se rappelle que l'adversaire était, le 17 septembre, sous les murs de Paris et au début d'octobre, sur la Loire, n'est-il pas légitime de penser que cette invasion si rapide aurait paralysé la mobilisation de l'armée nationale, *avant même qu'elle ait été dotée de ses instruments de combat?* C'est pour parer à un retour de nos effroyables désastres que la loi de 1873 et les dispositions qui l'ont perfectionnée, avaient prévu la mobilisation en bloc, dans le cadre du corps d'armée, des unités actives, de réserve et de territoriale, toutes dotées, dès le temps de paix, du matériel nécessaire à leur mobilisation.

Nous ne pensons vraiment pas que les raisons exposées dans le projet de loi soient assez probantes pour faire renoncer aux principes tutélaires sur lesquels reposait notre organisation d'avant-guerre, pour rejeter dans l'oubli les enseignements si précieux du passé et justifier le retour à des conceptions condamnées par l'expérience et la raison. Nous ne pouvons pas revenir à la séparation, en temps de paix, de l'administration et du commandement des troupes, à ce dualisme redoutable, justement considéré comme une des causes de nos désastres passés.

La région et les troupes doivent, dans l'avenir comme dans le passé, rester placées, en temps de paix, sous l'autorité unique

du général commandant la région, responsable de leur préparation à la guerre.

Le projet Fabry organise deux armées distinctes qui vont à la bataille l'une après l'autre. L'armée-frontière ou armée active engage la lutte d'abord, pendant que l'armée nationale, armée de réservistes, se mobilise et se prépare à entrer à son tour dans la bataille. Il n'y a pas *concentration des efforts*, il y a *dispersion des efforts*. La conception de l'armée-frontière, composée des éléments actifs du temps de paix, apparaît dangereuse. Cette armée sera peut-être une couverture insuffisante pour l'armée nationale, dont la mobilisation sera forcément lente, puisque aucun matériel n'est emmagasiné pour elle dès le temps de paix.

Il se peut que, dans l'état de faiblesse passagère de l'Allemagne et pendant la période où nous aurons le droit d'occuper le Rhin et ses têtes de pont, nos 32 divisions suffisent à réduire l'adversaire, ou soient tout au moins assez fortes, pour attendre l'entrée en ligne de l'armée nationale; mais si, dans un avenir plus ou moins lointain, nous nous trouvions, non pas devant une armée organisée, aussi puissante que l'était l'armée allemande en 1914, mais seulement devant une nation se levant tout entière pour la lutte, dès les premiers jours, et dont les réserves auraient été bien préparées pour cette levée rapide, que deviendrait l'armée-frontière, réduite à ses propres forces, pendant un long délai sur ses positions avancées?

Qui ne voit, au premier coup d'œil, l'analogie frappante de la situation où se trouverait cette armée, avec celle que nous avons connue en août et septembre 1870?

Ce n'est plus l'armée active qui constitue la force principale de la Nation, ce sont les Réserves qui, bien organisées, bien armées, constituent la masse puissante et redoutable que l'armée active seule sera impuissante à arrêter.

FACTEUR MATÉRIEL

Mais la guerre a montré aussi que l'homme n'est pas le seul facteur qu'il faille envisager dans la guerre moderne. *Le facteur matériel* est devenu un facteur plus important que le facteur humain.

L'aviation, les gaz, l'électricité, les moteurs blindés, à roues et à chenilles, les canons sur voies ferrées, et nous ne savons pas ce que nous réservent les inventions de l'avenir, peuvent arrêter les bataillons les mieux entraînés.

Tout d'abord, avant même que les deux armées ne s'engagent, il faut penser que les avions ennemis viendront, par leurs incursions, les uns reconnaître ce qui se passe, les autres jeter le trouble dans les formations de marche; d'autres encore iront agir sur les derrières des armées et sur les villes à l'intérieur du pays. De telles incursions seront très certainement nombreuses et répétées. Elles seront entreprises avec des moyens de lutte considérables. Éloigner ou détruire de tels avions ennemis sera au premier chef la mission de notre propre aviation qui devra être aidée par une artillerie anti-aérienne puissante, poliçant efficacement l'atmosphère.

Avions et artillerie anti-aérienne seront les premiers à entrer en action, avant même que les armées se portent à la rencontre l'une de l'autre.

La conception d'une barrière défensive, organisée pour assurer notre couverture, ne doit donc pas envisager seulement la défense en largeur et en profondeur. Elle doit être complétée par une défense en hauteur. Il y a l'aviation dont il faut tenir compte. Cette troisième dimension sera peut-être la principale dans l'avenir et exigera des mesures de mobilisation nouvelles, des groupements nouveaux, des travaux de protection spéciaux, etc. Le prochain conflit verra peut-être, croisant dans le ciel, d'innombrables avions observant et écrasant l'adversaire. Les routes seront interdites par les avions observateurs. Les gaz les plus nocifs arrêteront les assaillants. Hommes et chevaux ne pourront plus circuler dans cette zone de mort. Seuls, les chars blindés permettront de progresser. La boue, les fossés, les obstacles sont vaincus par la chenille. Les attaques, se feront avec du matériel, derrière lequel les combattants, munis de masques, pourront agir. L'électricité, maniée à distance par des mains invisibles, interviendra à son tour dans l'action. Nous ne savons pas quelles forces nouvelles la science nous prépare, car nous ne sommes encore qu'au début de l'âge de la machine.

Les grands groupements, brigades, divisions, corps d'armée,

ne sont plus seulement des groupements d'hommes, des groupements de combattants; ils deviennent de puissantes machines de destruction, harmonieusement combinées pour agir et se mouvoir selon les desseins du commandement.

Certes, les grands principes de la guerre durent toujours, mais, dans le domaine de l'exécution, tout est variable. Les progrès mécaniques sont rapides, le matériel est devenu important; de plus il se modifie, il se perfectionne chaque jour.

Il nous faut donc envisager maintenant la combinaison du facteur humain et du facteur matériel. Suivant la force et la valeur des nouveaux outils, suivant les inventions nouvelles (canons, moteurs, avions, torpilles, gaz, électricité, etc.) qu'il faudra suivre constamment, la combinaison de ces deux facteurs variera. L'on ne peut pas prévoir quel est celui qui l'emportera sur l'autre, mais il y a tout de même lieu d'en tenir compte.

Notre nouvelle organisation doit prévoir cette combinaison de l'homme et de l'outil. Sans tomber dans l'erreur de croire que le matériel suffit à tout, nous pensons que son constant perfectionnement doit rester une des importantes préoccupations du commandement. La guerre demande aujourd'hui à toutes les sciences des procédés pour détruire mieux et plus vite. Elle multiplie ses chances de progrès par le nombre des domaines qu'elle embrasse. Chaque invention reconnue applicable sur le champ de bataille modifie la forme que peut prendre le combat. La science prend une place prépondérante dans la préparation.

Des organes scientifiques bien outillés nous deviennent nécessaires pour chercher les procédés les plus nouveaux permettant de réaliser des économies d'hommes et d'assurer une défense nationale plus puissante. Les inventions scientifiques amènent des bouleversements constants et constituent des facteurs nouveaux qui doivent entrer dans notre organisation. Nous en avons fait l'expérience pendant la dernière guerre, nous devons envisager cette question dans notre nouvelle organisation.

Pour étudier ces inventions nouvelles, pour les préparer, les rendre pratiques, les adapter à la guerre, il nous faut un corps d'ingénieurs militaires spéciaux. Ces ingénieurs mili-

taires, en liaison constante avec nos savants, nos physiciens, nos chimistes, nos constructeurs, seront chargés de toutes les études concernant le matériel, gaz, explosifs, moteurs, avions, etc. Ce sont ces ingénieurs qui, du fond de leur cabinet de travail, de leur laboratoire, pourront jeter des sorts mortels aux bataillons les mieux entraînés et réduire à néant les plus savantes combinaisons de forces. C'est à ces ingénieurs qu'incombera l'étude de toutes les nouvelles inventions et de leur application à la guerre. Notre nouvelle organisation doit prévoir et fixer la composition de ce corps spécial de techniciens.

GÉNÉRAL TAUFFLIEB,
Sénateur du Bas-Rhin.

UN COMBAT ET UNE BATAILLE

(CORONEL-FALKLAND)

LA BATAILLE DES FALKLAND[1]

I. — « POST PRÆLIUM AMIRAL TRISTIS »

Le 3 novembre 1924, Valparaiso s'éveille toute multicolore. Le beau soleil du printemps austral dégringole des Andes qui compriment la ville entre leurs pentes sans cesse en sourd travail et la mer calme ce jour-là; le clair et chaud soleil de novembre[2], se faufile dans les rues dont les maisons, — éternellement neuves, car rebâties après chaque tremblement de terre, après chaque raz-de-marée! — arborent des drapeaux allemands. Puis les rayons dorés s'abattent sur la grande rade et jouent dans la mâture des navires tout pavoisés.

Nul ne sait quel poste de T. S. F. clandestin, quelle voie secrète d'informations a apporté la nouvelle de Coronel. Msia déjà personne n'ignore plus que, deux jours avant, deux escadres ont lutté dont l'une est morte. Et l'on attend aujourd'hui même, à Valparaiso, l'amiral victorieux.

C'est qu'elle est peuplée, cette rade, encombrée de navires marchands de tout modèle, de toute taille, de tout âge, de toutes nations. Paquebots aux lignes nettes, aux peintures d'émail; lourds cargos poudrés de charbon; et, plus beaux que des navires de rêve, les grands voiliers porteurs de salpêtre, oiseaux de mer immenses, aux ailes repliées, grands

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1924.
2. Novembre à Valparaiso, c'est mai, à Paris.

quatre-mâts, cinq-mâts plus grands encore, gigantesques « phares[1] » érigés vers les nuages, gréements arachnéens, coques de fer plus fines que celles des courriers rapides, étraves élancées dont la courbe qui s'achève par la finesse des beauprés est quelque chose d'aussi parfait, d'aussi harmonieux que le col d'un cygne.

Bâtiments américains, japonais, péruviens, chiliens; bâtiments alliés, réfugiés là depuis qu'on sait toute proche l'escadre ennemie, et prêts à reprendre la mer dès qu'elle s'éloignera; bâtiments allemands qui sont venus, tremblants, se terrer là dès l'aurore de la guerre et parmi lesquels seuls osent prendre le large ceux qui ont un furtif rendez-vous avec quelque croiseur qu'il faut nourrir ou renseigner. Tous ces Allemands, — ils sont trente et un s'échelonnant depuis l'infime brick de cabotage jusqu'au superbe hôtel flottant de la Kosmos, — tous ces Allemands sont couverts, du bout-dehors de clin-foc à la corne de brigantine, de l'étrave d'acier à l'étambot, d'un joyeux pavois de pavillons, de trapèzes, de triangles, de flammes, de guidons, dont l'étamine se gonfle sous la légère brise du matin.

Plus éloignée de terre, mouillée en formation précise, l'escadre chilienne semble être là pour maintenir l'ordre dans la foule en fête de cette flotte marchande.

Vers dix heures, deux torpilleurs se détachent du groupe, piquent au large, à la rencontre de trois silhouettes, trois grands navires à l'aspect sévère, aux contours nets, dont la ligne de file se dirige vers la rade. Le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Nürnberg*. Les couleurs allemandes et, au mât de l'avant du chef de file, le pavillon carré blanc à la croix de fer noire, le pavillon de vice-amiral. Le *Leipzig* et le *Dresden* sont restés dehors. Les belligérants ne peuvent mouiller que trois à la fois en rade neutre; et pour vingt-quatre heures seulement.

Bientôt les torpilleurs chiliens reviennent. Ils ont pris la tête de la ligne allemande pour la guider vers ses postes de mouillage.

Onze heures, les trois ancres des trois croiseurs tombent à

1. « Phare » en marine à voiles s'entend de l'ensemble des bois et des toiles d'un seul mât, misaine, grand mât ou artimon.

la fois, du *Scharnhorst* part une salve de vingt et un coups de canon, salut à la terre, puis éclate l'hymne chilien. La terre rend le salut, coup pour coup. Déjà les trois Allemands sont environnés d'une tourbe d'embarcations pavoisées, canots à vapeur, canots automobiles, barques à rames, tous bondés d'agités à la face turgescente, à la blonde toison, qui éructent des « Hoch ». Figures tendues vers la passerelle du *Scharnhorst*, regards cherchant la silhouette du comte Spee.

Le comte Spee est dans son appartement, à l'extrême arrière. Enfermé avec son chef d'état-major, on dirait qu'il n'entend pas la clameur qui assiège ses navires. Les deux officiers sont pâles, presque tremblants...

Que vont-ils apprendre aujourd'hui? Coupés, depuis si longtemps de tout contact civilisé, ils n'ont reçu que des bribes de nouvelles, des lambeaux de télégrammes de presse, à travers lesquels de terribles vérités ont filtré... La Marne! Les fronts immobilisés. La fin de la guerre fraîche et joyeuse. Des tranchées partout. Guerre perdue. Ces marins, qui savent réfléchir, le sentent. Dès lors, leur triomphe d'avant-hier? Poussière en vérité.

Le comte Spee est triste infiniment...

Il relit une dernière fois les télégrammes qui vont porter à Berlin la nouvelle de sa victoire. Victoire dont il ne sait encore à quel point elle est totale. Personne n'a vu couler le *Good Hope*, et les gens du *Leipzig*, témoins de l'agonie des marins anglais, n'ont pas encore avoué...

L'amiral s'adresse à son chef d'état-major :

« Fielitz, arrangez-vous pour réduire au minimum les manifestations, à bord comme à terre. Nous sommes ici, non pour parader, mais pour nous procurer des vivres, pour envoyer des nouvelles et surtout pour recevoir des renseignements. J'ai la sensation de marcher comme un aveugle. J'espère tout de même obtenir de notre ministre plénipotentiaire des informations exactes sur la situation générale. J'espère surtout que l'Amirauté va enfin dire ce qu'elle veut. »

Le chef d'état-major s'éclipse. L'amiral retombe dans sa tristesse. Arrive un aide de camp :

« Amiral, le ministre d'Allemagne va monter à bord. »

En grand uniforme tout doré, avec l'épée et le bicorne,

entouré de secrétaires et d'attachés, tous officiers de réserve, tous en « feldgrau », accompagné du consul tout chamarré aussi, le ministre d'Allemagne à Santiago, gonflé d'importance et de secrets diplomatiques, a escaladé l'échelle et se dirige, souriant et majestueux, vers le comte Spee qui le reçoit à la coupée, comme il convient. Derrière le cortège, marche modestement l'officier de marine allemand, chef de l'étape de Valparaiso [1].

Le diplomate a préparé un beau discours, il va, en termes choisis, apporter à cet amiral victorieux, à ces glorieux marins, le salut et le merci du Vaterland. Quelle minute unique! A l'avance il se gargarise des belles périodes qu'il va déverser. La traversée de la rade, grouillante d'embarcations hurlantes, a monté l'âme du plénipotentiaire au diapason qu'il faut. Foin de la réserve diplomatique. On est entre bons Allemands, que diantre!

Et déjà, il commence : « Avant d'entrer chez vous, voulez-vous me permettre, amiral, de dire tout de suite à tous... »

Le comte Spee, talons joints, main à la casquette, raide, correct, grave, fixe des yeux cet homme qui parle, ou qui essaie de parler..., le fixe avec le coup d'œil de celui qui agit à celui qui bavarde. Et les officiers du *Scharnhorst*, rangés au fixe, regardent aussi, regardent très loin, comme si leur rayon visuel passait à travers l'homme doré sur tranche. Le piquet de garde est comme figé. Des centaines de marins, alignés, immobiles, attendent que l'homme se taise. Tout ce monde-là, depuis cent vingt jours, n'a vu que le ciel, la mer et l'ennemi. Tout ce monde-là se battait, avant-hier. Alors, c'est drôle, n'est-ce pas? ce monsieur tout fleuri de décorations, qui raconte des histoires...

Brutalement, avec un à-propos admirable, un gros remorqueur, gorgé d'Allemands congestionnés, déchaîne le long du bord un orphéon qui tonitrue un *Wacht am Rhein!* ponctué d'une impitoyable grosse caisse. Le discours est coupé net. Le ministre, gorge sèche à présent, avale sa salive, difficilement, et reprend :

« Mais excusez-moi, mon cher comte, peut-être préférez-vous...? »

1. Nous verrons bientôt ce qu'est un chef d'étape.

Il ne sait plus du tout ce que Spee pourrait bien préférer. Qu'il s'en aille sans doute? L'amiral a pitié.

« Très volontiers, Excellence, j'allais justement vous prier de passer dans mon salon. Car nous devons partir dans vingt-quatre heures. Je vous demande de permettre au chef de l'étape de vous accompagner chez moi. »

La cérémonie est terminée. L'amiral s'enferme avec le ministre et le chef d'étape.

Dehors le concert continue sur les eaux. Les *Deutschland über alles* alternent avec les *Heil dir im Siegerkranz* et les hourras. Gagnés par l'ambiance les équipages à présent répondent.

Au bout de deux heures, les trois hommes reparaissent, Von Spee est de plus en plus morne. Et le diplomate doré n'est plus gai du tout. L'amiral vient de lui faire comprendre que les trois croiseurs qui sont là, entourés de tout un peuple en liesse, que les deux autres croiseurs qui attendent, dehors, leur tour pour entrer en rade, que toute son escadre, en un mot, n'en a plus que pour quelques jours à vivre, peut-être, à la rigueur, quelques semaines, mais pas plus. C'est réglé, c'est certain, c'est inéluctable. Alors, n'est-ce pas? C'est un peu agaçant ces gens qui continuent à gueuler tout autour du bord.

Le ministre, qui voulait demander à l'amiral de présider un grand banquet patriotique, n'en a plus beaucoup envie, à présent. Il paierait même fort cher pour mettre un bâillon à tous ces braillards acharnés... Ces marins-ci, ces marins victorieux ne sont rien autre chose que des hommes destinés à la mort. Qu'on les salue avec respect; qu'on les salue très bas; et qu'on les laisse se recueillir!... Ils en ont besoin!... Et qu'on s'en retourne chacun chez soi, — en silence...

Seulement voilà : personne ne comprendrait... Il a même fallu que le comte Spee acceptât de descendre à terre, dans la soirée, et de se rendre au club allemand pour se montrer à la colonie germanique et à la haute société chilienne. Le pire supplice! — Von Spee avait bien envie de dire : « Non! » Mais le chef d'étape a pris la parole, on a entendu quelques mots : « Propagande nécessaire... Faciliter le ravitaillement... »

Alors, l'amiral s'est ravisé. Il ira boire ce champagne... ce calice... Ça fait partie du métier. A présent il reconduit tout le monde, jusqu'à la coupée. Parmi les secrétaires de la légation se trouve un de ses bons amis qui doit repartir sur-le-champ pour Santiago et qui dit au revoir.

« Non, mon bon ami, répond tranquillement le comte Spee, non, pas au revoir, adieu! Nous ne nous reverrons plus. J'ai le sentiment très net que je vais être frappé par les Anglais comme je les ai frappés moi-même. A présent je n'ai plus de patrie, et plus un port sûr pour mouiller mon escadre. Je vais foncer à travers les mers, toutes les mers, et cogner de toutes mes forces sur tout ce qui passera à ma portée. Tant que je pourrai, jusqu'au jour où je n'aurai plus un obus dans mes soutes ou jusqu'à ce qu'un bougre plus fort que moi ait croché dans ma peau. Ils sont trop! comme nous, en 70! Et ils finiront par m'avoir! mais je vous jure que ça leur coûtera cher. Ça nous a coûté cher, à Bazeilles et à Gravelotte...! »

Les visites officielles une fois échangées, l'amiral s'enferme chez lui pour étudier les nouvelles, — les mauvaises nouvelles... Il interrompt son travail tout juste une demi-heure pour recevoir ses deux fils, tous deux lieutenants de vaisseau embarqués l'un sur le *Gneisenau*, l'autre sur le *Nürnberg*. Les officiers de l'escadre, sauf ceux qui sont de quart, et une partie des équipages descendent à terre. Bonne journée et franche ripaille, tous ceux-là n'ont pas les soucis du grand chef, isolé dans sa tour d'ivoire, et seul responsable du désastre qu'il sent prochain.

Excellent chef d'escadre, mais sans génie, et dépourvu, comme tous ceux de sa race, des dons d'imagination qui dictent les décisions folles, les décisions qui sauvent, le comte Spee calcule ses chances froidement, logiquement, impeccablement. Pour dire le vrai, son état d'âme est un état d'âme de fuyard, cela depuis le début de la guerre. Il a fui Tsing-Tao, son grand point d'appui, craignant d'y être bloqué. Il a fui le Pacifique ouest par peur de l'escadre australienne, trop forte. Il a fui le Pacifique central dès que le Japon a jeté dans la balance le poids de ses armes. Et, maintenant qu'il vient de vaincre, il doit fuir encore. C'est l'ordre d'en haut... Ah! vraiment, l'Amirauté a été laconique. A Valparaiso, où Spee comptait

être renseigné à fond, un seul télégramme est arrivé, et qui ne venait même pas directement de Berlin. Un extrait d'une lettre de l'Amirauté, vieille de cinq semaines et qui disait :

Les lignes de rendez-vous dans l'Océan Atlantique[1] *sont toutes compromises par la stricte surveillance des routes commerciales. Dans cet Océan la guerre de course n'est possible qu'en groupe. Le* Karlsruhe *et le* Kronprinz Wilhelm[2] *ont reçu l'ordre de se réunir; cela comporte l'intention de rassembler toutes les forces navales et de leur faire forcer ensemble le chemin de la patrie.*

Quelle pitié! Voilà tout ce qu'ont trouvé ces chefs de la Marine allemande, ça peut se résumer facilement, trivialement :

« Il y a des ennemis dans l'Atlantique; vous feriez bien de rentrer, tous ensemble. »

Décidément, les amiraux de là-bas n'ont pas plus d'imagination que l'amiral d'ici. L'imagination, ah! cela ne se fabrique pas comme les cuirassés, à coups de millions! Même le fameux Tirpitz : — il paraît que ce génie naval aurait même voulu qu'on défendît à Spee de se battre sur le chemin du retour. A seule fin de conserver le prestige acquis par la victoire de Coronel! Tout de même le chef de l'Amirauté a refusé d'envoyer cet ordre-là. Craignait-il d'être désobéi? Peut-être.

Qu'aurait-on pu ordonner à Spee? Par exemple ceci : dispersez vos croiseurs et que chacun d'eux fasse la guerre de course à outrance, isolément, très loin du voisin. En brûlant le charbon des ravitailleurs tant qu'il en restera et, ensuite, celui des prises. En évitant toute rencontre avec les croiseurs ennemis. Ceux qui manqueront de charbon devront en finir en attaquant de nuit, par surprise, à corps perdu quelque port marchand bondé de commerçants au mouillage.

Voilà! Pas besoin de faire preuve d'imagination pour donner un tel ordre. L'exemple de l'*Emden*, du *Karlsruhe*,

1. Lignes déterminées sur lesquelles les charbonniers attendaient les croiseurs allemands.

2. *Karlsruhe* croiseur léger, *Kronprinz Wilhelm* paquebot armé en guerre qui, tous deux, firent merveille dans l'Atlantique, mais en travaillant isolément.

du *Kronprinz Wilhelm* suffisait. A eux trois ils terrifiaient le trafic et occupaient plus de soixante-dix croiseurs alliés. Mais, au fait, l'Allemagne n'a pas fait autre chose avec sa guerre sous-marine. Et elle aurait évité la honte éternelle d'avoir lâchement massacré des enfants et des femmes si elle s'était contentée de faire la course, en surface, proprement, comme il se doit[1]...

Ainsi la Grande Flotte de Jellicoë se serait effritée, par l'envoi de tous ses croiseurs dans les mers lointaines... Occasion peut-être pour la Flotte allemande!...

Alors le trafic allié se serait arrêté, et le front des armées affamé, sans vivres, sans poudre, sans obus, tombait. Il fallait faire la course, la faire tout de suite, dès le lendemain de Coronel! On forçait l'Angleterre à frapper dans le vide... On gênait les Alliés, sans *trop* gêner l'Amérique... L'issue de la guerre était changée, qui sait?...

Revenons à l'amiral solitaire, assis devant sa table de travail, cependant que les chants de triomphe continuent de l'assourdir. L'ordre qu'il a reçu est navrant. Les renseignements sont pires. Même au Chili[2], chaque jour, les difficultés augmentent pour obtenir le charbon, les vivres, tout ce qu'il faut pour tenir... et pour rentrer... La fameuse organisation germanique s'écroule. Le comte Spee, d'avance, se sent vaincu.

Et le soir, au club allemand, cet amiral, qui se sait de toutes parts traqué, trouve tout de même la force d'improviser les toasts qu'aurait portés un vrai maître de la mer.

A la fin, pourtant, au moment où une jeune Allemande lui présente une énorme gerbe de fleurs, il ne peut s'empêcher de dire en souriant : « De tout cœur merci, je garderai ces fleurs jusqu'au bout. Elles seront sûrement encore assez fraîches pour mes obsèques... »

1. Comme firent Jean Bart et Surcouf.

2. Le Chili ne fut pas, d'abord, tout à fait neutre... Il avait beaucoup pavoisé, après Coronel...

II. — LA TOILE D'ARAIGNÉE SE DÉCHIRE

Or, en 1914, comme tout chacun le sait à présent, comme tout chacun l'ignorait alors, la terre était enveloppée d'un réseau à fils serrés, ténus, invisibles et solides. Sur toute la planète l'araignée germanique avait tendu sa toile, toile indiscernable comme toutes les toiles arachnéennes que, seuls, peuvent révéler les gouttes de rosée de la forêt ou les atomes de poussière des caves. Mais, en pleine lumière, ça ne se voit pas. Seule apparente, au centre du lacis, inoffensive d'aspect, pattes velues repliées, mais poche à poison pleine, l'Allemagne venimeuse attendait l'heure. Tout autour d'elle, à la toucher, les mailles étaient serrées : sur la France, sur la Belgique, sur la Russie, sur l'Angleterre le plus infime mouvement d'hommes ou d'armes faisait vibrer un des fils et la bête tapie recevait le signal. Plus loin le filet était plus lâche, mais solide quand même. Chacun de ses nœuds était *souqué* très dur. Merveilleux travail de trahison et de mensonge. Trahison envers les nations loyales, mensonge envers tout le monde. Dès lors, plus besoin de colonies : pourquoi faire? C'est gênant. Il faut les défendre. Les nations confiantes étaient un meilleur champ d'action.

Au vrai, statistiques en main, toutes les possessions boches d'outre-mer comptaient tout juste vingt-huit mille Allemands, citoyens d'Empire, — contre neuf millions d'émigrés, très allemands, aux États-Unis, contre cinq cent mille au Brésil, contre six cent mille dans le reste de l'Amérique latine. Et partout c'était pareil. Le globe entier avait des poux, des poux d'Allemagne; la plus grande espèce; celle qui résiste à toutes les poudres connues...

Les nœuds de la toile, où la vermine était groupée, s'appelaient les étapes de mobilisation. C'est bien allemand, n'est-ce pas, ces étapes installées en plein pays étrangers? Centres de mobilisation du ravitaillement des navires de guerre, centres d'envoi des renseignements, centres de propagande, et au besoin d'attentats, ils étaient tous organisés militairement, à la prussienne; un officier de marine en tête; sous lui, tous les Germains de la région, ingénieurs, médecins, avocats, commer-

çants, surtout. Tout ce monde obséquieux et patient travaillait, minutieusement, chacun bien spécialisé dans une tâche choisie, définie, cataloguée; et tout ce monde payait, payait royalement. Vraiment l'Allemagne opérait magnifiquement, et en silence. On aimait à avoir affaire à ces gens-là. Et je connais telle baie désolée de la côte chinoise où passaient à peine deux bateaux par an et où un petit Allemand ventru, myope et souriant faisait venir, à grands frais, du charbon par milliers de tonnes, pour une usine encore à construire, ou pour un port encore à creuser. En réalité, c'était pour la flotte; pour la flotte de guerre qui passerait peut-être un jour, — aux abois.

Quand on étudie tout ça de près, quand on pense qu'ils recommenceront dès qu'ils pourront, on a froid dans le dos [1].

Je ne sais pas le nom de toutes les étapes; les Allemands n'ont pas tout avoué. Ils n'avouent guère. Ils n'avouent même jamais. J'ai pourtant dit : la planète entière. Et je sais ce que je dis : jugez-en. Les étapes dont il a bien fallu qu'ils parlent, — celles dans lesquelles ils ont été pris la main dans le sac! — étaient dix-sept au delà de Suez [2] et quinze dans l'Atlantique [3]; un terrible réseau, vraiment!

Par bonheur, sitôt le premier coup de canon tiré, ce réseau-là a commencé de craquer.

Dès l'aube de la guerre, la flotte de commerce allemande, suant la peur, se terra dans les ports neutres, — définitivement. Et ce fut la première déchirure. Puis les Alliés bloquèrent la mer du Nord. Et ce fut le deuxième trou. Enfin les câbles télégraphiques qui reliaient l'Allemagne aux pays d'outre-mer furent coupés. Et ce fut le troisième arrachement, — une brèche! Pourtant, des neutres com-

1. Lecteurs français, souvenez-vous de ceci!

2. En Chine, Tsing-Tao, Shanghai, Tchefou, Amoy; au Japon : Tokio, Kobé, Yokohama; aux Philippines : Manille; dans l'Insulinde : Batavia, Macassar; sur la côte africaine, Dar-es-Salam, Durban; aux États-Unis : San Francisco; au Mexique : Guaymas; au Pérou : Callao; au Chili : Valparaiso, Punta-Arenas.

3. Parmi lesquelles : New-York, la Havane, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, las Palmas, Saint-Thomas, Para, Bahia, Santos, Pernambouc, Montevideo, Tenériffe, Madère, la Horta (Açores), Lomé (Togo). — Nous tenons les preuves à la disposition de tous les gens de bonne foi qui douteraient.

plaisants ou bien payés prêtaient encore le concours de leurs navires marchands, et nombreuses étaient les stations de T. S. F. qui travaillaient pour Berlin.

Si bien que, dans l'instant que le comte Spee veut l'utiliser, la toile d'araignée est en lambeaux. Dans les secteurs tissés sur les deux Amériques tous les fils sont brisés. Les États-Unis, le Brésil, l'Argentine, et, après eux, tout le reste de l'Amérique latine, tout le monde, honnêtement, correctement, a détruit le patient et perfide ouvrage.

Honnêtement, correctement, — et bien simplement : il a suffi aux neutres d'interdire à tout le monde l'envoi des télégrammes chiffrés, et de défendre l'exportation du charbon et des vivres.

Tant et si bien que von Spee, l'amiral victorieux est *isolé*. La liaison avec Berlin est impossible. Plus d'ordres, plus de renseignements, plus de vivres! — Et, pire! plus de charbon!

Certes, les Allemands savent merveilleusement s'organiser. Mais jamais ils n'ont entendu le battement du cœur des peuples. Cette fois encore ils n'ont pas tenu compte du « facteur psychologique ». Leurs étudiants n'ont passé ni par Oxford, ni par Paris.

En toute occurrence, la plus simple loyauté de quelques grands pays présente d'irrésistibles avantages. Et l'escadre, triomphante hier, est aujourd'hui comme un colosse amputé des deux jambes.

III. — INCERTITUDE

A quelque 250 milles (500 kilomètres) de la côte chilienne, à la hauteur de Valparaiso, émerge du Pacifique le groupe des Juan Fernandez. Deux îlots : Mas-a-Tierra et Mas-a-Fuera.

Mas-a-Tierra est sûrement l'île du monde que chacun de nous connaît le mieux. Nous avons foulé, de nos pieds nus d'enfants, le sable de ses plages. Son ciel, ses plantes, ses animaux, ses grottes, ses écueils nous sont familiers. Elle a été le but de notre premier et délicieux voyage. Nous y

avons vécu exactement cinq ans, de 1704 à 1709, avec l'Écossais Selkirk. Car l'Écossais Selkirk s'appelle aussi Robinson Crusoé.

Cette fois, nous irons un peu plus au large, à Mas-a-Fuera, avec l'escadre Spee, et pour quinze jours seulement. Le temps nécessaire pour embarquer sur les croiseurs, le charbon, le matériel et les vivres que l'amiral a commandés, il y a deux mois, par le *Nürnberg* détaché à Honolulu, un peu avant la mise en loques de la toile d'araignée. Et de grands ravitailleurs, bondés, sont là, venus des deux Amériques. Les jours passent. Le comte Spee ne se hâte guère. Pourtant Mas-a-Fuera est terre neutre, possession chilienne, l'escadre ne devrait y séjourner que vingt-quatre heures. Mais Spee se soucie de la neutralité du Chili comme un junker d'une cathédrale. Jusqu'à son arrivée dans l'Atlantique il affectera, vis-à-vis de ce pays désarmé, le mépris dont l'Allemand est coutumier envers quiconque ne peut, ou n'ose, d'un « direct » bien asséné, rappeler un goujat aux convenances. Il est maître de la mer, et le fait sentir.

Maître de la mer? Évidemment. Mais pas d'une mer bien grande et pas pour longtemps. Et cela, von Spee s'en rend compte.

C'est bien beau d'avoir battu une escadre britannique. Mais le plus ardu reste à faire! Ramener en Allemagne deux croiseurs cuirassés et trois croiseurs légers... Heu!... Ordre facile à donner, impossible à accomplir. Pas d'abri, pas de charbon, le monde entier désormais hostile, les complicités jugulées. Cet ordre-là n'est pas digéré par tous. Évidemment on ne critique pas tout haut la décision de Berlin. Mais on ne se gêne guère pour proposer au chef de l'escadre d'autres solutions, et de meilleures. C'est qu'aussi il est trop absurde, cet ordre! Vouloir faire traverser l'Atlantique, qui grouille d'Anglais et de Français, par cinq croiseurs groupés. Que dis-je? Par ces cinq croiseurs-là avec encore un ou deux autres, en surcroît?... Vraiment, non! on croit rêver! C'est tout à fait allemand. C'est du Jomini, c'est du Clausevitz, mais ce n'est pas du Napoléon. Et, d'abord, ça n'est pas marin.

Un des officiers de l'escadre a compris : le commandant du *Leipzig*. Il supplie son amiral de le lâcher, lui tout seul, en

pleine liberté, sur la route des voiliers. On vient justement d'en crocher deux, pleins de charbon, la *Valentine*, quatre-mâts de Dunkerque et l'*Hélicon*, trois-mâts de Norvège. Le *Leipzig* se fait fort de vivre, de tenir, de faire du mal, de terrifier et même, — qui sait? — d'aboutir... d'aboutir à Wilhemshafen... Il a raison pour la route des voiliers. Il a même raison pour toutes les routes du monde. Un croiseur tout seul, un *Scharnhorst* ou un *Leipzig*, ça passe inaperçu partout, ça se ravitaille avec le charbon des prises; ça file entre les doigts des poursuivants, ça terrorise le trafic, et même ça se faufile, et ça parvient en Allemagne! Voyez l'*Emden*, voyez le *Karlsruhe*, voyez plus tard, le *Wolf*... qui, lui, est rentré...

L'amiral von Spee refuse net.

La ligne de file avant tout! Avant tout, l'ordre serré, les évolutions d'escadre, l'attaque en masse, la concentration des forces, les belles règles de la stratégie, le codex militaire. Ah! Il est lourd l'héritage du grand Frédéric...

Le Prussien — Spee est prussien d'origine[1] — a, dans le sang, la tactique du seul homme d'esprit qu'ait connu la Prusse. Et toute la marine allemande, ou presque toute, est frédéricienne, d'instinct et aveuglément, comme Spee.

Un nouveau riche peut avoir une auto, mais il a l'air d'être son propre chauffeur, mal stylé. Un peuple de bouchers enrichis peut avoir une flotte, mais ses chefs navals ont l'air de militaires égarés sur les eaux. Quinze ans peuvent suffire pour, partant de zéro, créer des escadres formidables — et c'est un admirable effort — mais il faut cinq siècles pour fabriquer des marins. Sinon on trouve des von Spee et des von Tirpitz. Hommes d'acier? Certes. — Soldats? D'accord. — Marins, non! Suffren, Nelson, Fisher? — Jamais!

On a trouvé, par hasard, des von Müller[2]. Mais, un von Müller, c'est l'exception qui confirme la règle.

1. Quoique né à Copenhague.
2. Von Müller commandant de l'*Emden* (voir plus haut). Le seul héros allemand sur mer de 1914 à 1918.

IV. — LA FUITE VERS LE CAP HORN

Devant certaines rumeurs les chefs les plus hésitants se décident brusquement. De ce genre est la nouvelle terrible que reçoit le comte Spee le 15 novembre : une forte escadre japonaise, venant du nord, descend vers le Chili.

Rien n'est plus inexact. Mais nous savons que l'amiral allemand *ne peut plus* contrôler aucun renseignement. Désormais il est aveugle.

Sur-le-champ l'escadre des croiseurs prend la fuite.

En quittant Mas-a-Fuera, le soir même du 15, Spee coule un de ses propres croiseurs auxiliaires, trop faible et trop lent. Il en laisse un autre, le *Prinz Eitel Friedrich*, devant le Chili, chargé de faire, à lui tout seul, autant de bruit que toute l'escadre réunie. Le poste de T. S. F. de l'avant transmettra, à toute puissance, des signaux auxquels répondra le poste de T. S. F. de l'arrière. Et les croiseurs piquent vers le sud.

Une escale encore, dans la baie Saint-Quentin, à l'orée septentrionale des canaux latéraux de la Patagonie. Dernier rendez-vous fixé aux derniers charbonniers qui, malgré la surveillance chilienne, se sont enfuis la nuit, tels des voleurs, des ports de Coronel, de Corral, de Punta-Arenas. Tous viennent mouiller dans cette baie magnifique et tranquille aux eaux glauques, aux rives couvertes d'immenses forêts de sapins à la verdure froide, de sapins guêtrés de mousse, vêtus de fougères arborescentes décolorées par l'ombre éternelle, dans cette baie que dominent les glaciers opalins, pères des cascades. Cinq journées s'écoulent, du 21 au 26 novembre. Il semble que cette escadre ne puisse se décider à quitter ces eaux calmes, ces côtes encore hospitalières et frémissantes de l'appel du printemps austral, pour gagner la funèbre Terre de Feu, — et l'Atlantique, peuplé d'ennemis. Maintenant le plein des soutes est fait, trois énormes cargos, qui accompagneront les croiseurs, ont embarqué 17 000 tonnes. Les croiseurs eux-mêmes sont bondés : le combustible a débordé des soutes jusque dans les batteries, à hauteur d'homme, et jusque sur les ponts plus haut que les bastingages. D'étroits passages entre les gros tas noirs permettent tout juste de circuler en

pataugeant dans une boue collante, mélange de pluie et de charbon. Ces navires, autrefois si coquets, sont plus sales que les plus sales cargos. Il faut bien, à la fin, faire route... A présent il s'agit de doubler le cap Horn et de gagner la baie Santa-Elena à 600 milles dans le nord de Magellan, mouillage désert où doivent se ressembler les charbonniers qui auront pu s'évader des ports de la côte est d'Amérique.

Lourdement les croiseurs appareillent, tellement surchargés que leurs cuirasses de ceinture ont disparu sous l'eau. Mauvaises conditions pour aller chercher les ouragans de l'extrême-sud. Car maintenant l'escadre va s'acheminer vers la région de la mortelle tristesse australe, puis vers les parages de l'absolue désolation.

La grande mer antarctique est une déesse dont le trône est de glace; une déesse songeuse, réfléchie, impitoyable et loyale. Seuls peuvent l'aborder sans périr les capitaines au cœur bardé d'un triple airain, les capitaines qui ont, dans la peau, le métier de la mer; et, sous les pieds, des coques robustes et prudemment chargées.

Pour oser engager son navire sur ses houles, il faut avoir, pendant des années, trempé son corps et son cœur dans des océans moins redoutables; il faut, d'apprenti, être passé maître, il faut posséder, jusqu'en leurs plus profonds arcanes, tous les secrets des plus dures navigations[1]. Car la grande mer antarctique est mortelle aux faibles, aux craintifs, aux présomptueux, aux imprudents, aux ignorants. Elle les livre aux cinq exécuteurs de ses hautes œuvres qui, ensemble ou séparément, travaillent et tuent sans rémission. Cinq bourreaux qui s'appellent : la sifflante tempête glacée du sud-ouest, l'invisible courant polaire qui bat en côte, la brume plus redoutable mille fois que l'ouragan, les grands icebergs en dérive, enfin le terrible cap Horn, impitoyable et menteur, qui pousse la duplicité jusqu'à avoir, près de lui, un sosie[2],

1. Un proverbe de la vieille Marine dit : « Qui a doublé le cap Horn a le droit de cracher au vent ». On ne saurait mieux marquer le respect envers celui qui a franchi le mauvais passage; car chacun sait que, lorsqu'on crache au vent, le crachat arrose immanquablement tous ceux qui sont sous le vent du cracheur.

2. Le faux cap Horn dont la silhouette est exactement pareille à celle du vrai cap Horn, est situé à une trentaine de milles plus à l'ouest, à l'extrémité sud de l'île Hoste.

afin de mieux guider vers la mauvaise route, ceux qui osent, d'un irrespectueux compas, viser sa silhouette de pouce gigantesque, pour rectifier leur point.

Contre cette escadre allemande qui descend, la mer antarctique a déchaîné la grande tempête. La déesse est en furie. Sans doute a-t-elle appris, des eaux du Pacifique oriental, plus tièdes et plus émotives, le sacrilège de Coronel, cette fin déshonorante d'un combat loyal. Elle les tient maintenant ces hommes qui n'ont pas eu un geste pour sauver des marins qui se noyaient. Elle les prend à la gorge, elle les veut, elle les aura. Sitôt hors du golfe de Penas, dont la baie Saint-Quentin n'est qu'une infime partie, l'escadre des croiseurs, cap au sud, subit l'effroyable assaut. Sous une chevauchée de nuages d'encre qui galopent dans un ciel gris de plomb, la mer antarctique se rue contre les coques. L'ouragan souffle du sud-ouest; l'océan n'est qu'une chaîne de montagnes d'eau si élevées que, des passerelles les plus hautes, on perd de vue l'horizon quand on descend dans leurs effrayantes vallées. Dans chacun des grands creux glauques, les croiseurs tombent pesamment. Terriblement alourdis par le combustible entassé sur les ponts, ils ne peuvent se relever avant le passage de la crête suivante qui charge à l'allure d'un train rapide, couronnée par une énorme volute écumante qui accourt obliquement par tribord devant, surplombe un instant, comme incertaine, les étraves et les bossoirs, puis déferle à bord de tout le poids de centaines de tonnes d'eau, de toute la force vive que donne cette masse formidable multipliée par le carré d'une vitesse qui atteint vingt mètres par seconde. Dix fois par minute, croiseurs cuirassés et croiseurs légers, couchés sur bâbord par l'effrayant coup de bélier qui pilonne leurs coques, disparaissent, mangés par la mer déchaînée, furieuse, vorace.

Tout de suite l'escadre est en perdition, tout de suite la ligne de file correcte se disloque. Sans signal chaque croiseur prend liberté de manœuvre pour sauver sa peau. Tout à l'heure, en sortant de Penas, on donnait dix nœuds, vitesse de route la plus économique; il a fallu mollir à sept nœuds, puis, toutes choses cassant à bord, à cinq. A présent on marche le plus doucement possible, tout juste assez vite pour pouvoir gouverner à la cape, pour

pouvoir épauler respectueusement les vagues qui montent à l'assaut.

Fuir devant le temps? Impossible; il faudrait passer par l'allure du travers. Surchargés dans les hauts comme ils le sont, les navires chavireraient en un clin d'œil. Nul n'en reviendrait pour raconter la perte des autres. Blêmes, transis de froid par ce vent qui vient du pôle, les hommes se sont réfugiés en bas. Mais partout la mort rôde, la mort par écrasement. Les tangages et les roulis sont tels, en effet, que, dans les batteries, le charbon a fait sauter les barrages de fortune qui le tenaient arrimé. Et les gros blocs se précipitent d'un bord à l'autre, broyant tout sur leur chemin. La poussière noire, qui sature l'atmosphère, l'obscurcit au point que la lueur des lampes électriques ne peut percer les ténèbres. C'est l'enfer noir, parmi les secousses épouvantables, le bruit terrifiant des masses d'eau ruées à l'attaque. Au grand jour c'est pire encore. Les lames qui s'abattent sur les ponts roulent les blocs noirs, comme galets sur une plage, les broient, les réduisent en un magma épais, en un ciment dont une masse se colle contre les bastingages, à tribord comme à bâbord, et bouche les dalots de mer, et obture les grands sabords d'évacuation de l'eau. Les ponts deviennent de gigantesques cuvettes où la mer s'accumule par centaines de tonnes, puis par milliers.

Et ce poids effrayant, soumis aux soubresauts des navires, se précipite du côté où le roulis l'entraîne, accentuant la bande à chaque coup, rendant, à chaque secousse, chaque navire plus lourd et, chose terrifiante, plus lent à se relever pour étaler le choc nouveau qui va suivre. A présent, les croiseurs, au lieu de réagir contre la mer, en subissent, comme passifs, la volonté; au lieu de s'incliner pour se relever ensuite, ils vacillent et titubent. Le moment est proche où, sur chacun d'eux tout à tour, un coup de roulis sera le dernier. Doucement d'abord, puis plus vite, puis avec toute la soudaineté de la catastrophe, l'inclinaison sur bâbord, au lieu de s'arrêter de par la belle réaction de la stabilité des formes, continuera, une fois amorcée, par brusques angles successifs, jusqu'à l'instant où les mâts toucheront l'eau, jusqu'à l'instant où la quille émergera, jusqu'à l'instant où, du navire qui était

là, il ne restera qu'une tache d'écume, un peu plus large, un peu plus rageuse... et quelques vagues débris flottants que les lames déchaînées achèveront d'émietter. Le moment est venu de songer à sa vie. Un par un les croiseurs s'arrêtent. On va jeter le charbon à la mer...

Jeter le charbon à la mer, ce charbon qu'on ne remplacera pas, ce charbon qui est trésor plus précieux que les obus, que les poudres, que les torpilles. Mais c'est question de vie ou de mort; de mort immédiate...

Sauf les chauffeurs maintenus devant les feux, les équipages entiers, officiers en tête, s'y mettent. Amarrés avec des filins, sous peine d'être enlevés par la mer, les hommes, par centaines, armés de pelles de chauffe s'attaquent, sur les ponts, à la bouillie noire, puis continuent dans les batteries. Toute la journée du 26 novembre et toute la nuit se passent à s'alléger ainsi. A mesure que tombent à l'eau les gros tas de l'aliment noir, les croiseurs émergent, retrouvent peu à peu leurs lignes d'eau normales, peuvent enfin se remettre en route. Très lentement, très humblement, ils s'avancent... semblant comprendre que la maîtrise de la mer n'est qu'un mot de la stratégie des hommes, mais qu'en fin de compte c'est la mer toute seule qui reste le vrai maître lorsque fantaisie lui prend. Aucun dessein, aucune volonté, aucun beau plan ne tient devant la grande force verte et bleue. Le comte Spee voulait passer à 100 milles au large du cap Horn pour éviter tout témoin indiscret, mais la mer Antarctique en a décidé autrement et, toute fierté abolie, l'escadre des croiseurs serre la côte. Elle a hâte de fuir la grande colère des eaux. Le 2 décembre, à midi, elle défile devant le Horn menaçant, érigé vers le ciel.

Il lui a fallu six jours pleins pour couvrir une distance dont les navires viennent aisément à bout en quarante-huit heures quand la mer daigne les ignorer.

Le *Dresden*, croiseur à turbines, a presque vidé ses soutes dans le grand coup de tabac; il signale : « Je n'ai plus assez de charbon pour aller jusqu'à Santa-Elena. » Von Spee répond : « L'escadre mouillera bientôt; vous en profiterez pour faire votre plein. » D'ailleurs le temps beausit. La mer se fait plus maniable. C'est qu'elle vient d'apercevoir un pauvre

voilier sous les huniers aux bas-ris, qui louvoie péniblement contre la brise du sud-ouest, essayant de gagner au vent pour doubler le Horn.

Les Allemands l'ont aperçu aussi. En deux bonds le *Leipzig* est sur lui, l'arraisonne : « Voilier *Drummuir*, anglais, se rend à San Francisco chargé de 3 000 tonnes de charbon de Cardiff et d'anthracite. »

Bravo! La prise est bonne. La mer rend aux Allemands ce qu'elle vient de leur prendre. On va vider la barque et la couler. En route pour l'île Picton[1]! on y trouvera mouillage bien abrité. Malheureusement il y a une station de T. S. F. à quarante milles plus loin, à Ushuaia. Tant pis, on n'a pas le choix puisqu'il a fallu noyer le charbon.

Le *Leipzig* prend l'anglais en remorque. A l'aube du 3 décembre les croiseurs arrivent en vue des îles sauvages qui prolongent dans le sud la morne Terre de Feu. Cook a nommé l'une de ces îles, l'une des moins âpres : Terre de la Désolation. Ce ne sont qu'un amas de roches fissurées par le gel, lavées par la pluie, usées par le vent. La seule vie qui les anime est celle des phoques, des pingouins, des damiers, des pétrels, des albatros. Sur leurs versants nord, abrités des tempêtes polaires, on trouve bien quelques forêts, mais ce sont des forêts d'arbres morts.

Mouillés sous l'île Picton le 3 décembre, les croiseurs allemands charbonnent en toute hâte. Le 6 à midi, ils appareillent. Ce sera leur dernière traversée. Les trois journées qu'elle vient de perdre condamnent l'escadre allemande à périr. La grande mer antarctique finit toujours par avoir raison...

V. — CONSEIL DE GUERRE

Or, donc le 6 décembre, trois heures avant le moment fixé pour l'appareillage, l'amiral von Spee appelle, à bord du *Scharnhorst*, les commandants des croiseurs. Tour à tour accostent, à la coupée du bâtiment-amiral, les canots à vapeur,

1. L'île Picton est à une soixantaine de milles dans le nord du cap Horn, à l'entrée du chenal Beagle qui sépare la côte sud de la Terre de Feu du groupe d'îles qui constituent l'archipel le plus méridional de l'Amérique du Sud.

dont les coques bosselées et sales attestent le rude travail des dernières semaines. La grande salle à manger de l'amiral, où s'assemble le conseil, a perdu sa coquette sévérité du temps de paix. Toute matière inflammable, lambris en précieux bois sculptés, moquettes de laine épaisse, linoleum, a disparu. La belle peinture blanche laquée qui, flambe si bien au souffle brûlant des obus, a été enlevée partout. Partout la tôle se montre, grattée à nu. Lors de la grande tempête, des rivets se sont disjoints, laissant couler des larmes de rouille à l'aspect de sang séché tandis que, par endroits, des traces de minium échappé au grattage mettent sur l'acier des reflets rouges de sang frais. Et ces marques sanglantes sont bien le cadre qui convient au portrait du Kaiser, désormais seul ornement de la grand'chambre du *Scharnhorst*.

Autour de la longue table, prennent place l'amiral, son état-major et tous les commandants. Chacun se demande si le grand chef va, enfin, dévoiler ses projets. A la baie Saint-Quentin, lors d'une pareille réunion, Spee a parlé du ravitaillement et des chances de rentrer en Allemagne. Mais rien de précis. Visiblement il hésitait encore. A présent il est fixé. Et voici ses ordres :

« Sitôt perdue de vue l'île Picton, l'escadre va mettre le cap sur les Falkland. Dans la nuit du 7 au 8 décembre, le *Gneisenau* et le *Nürnberg* prendront les devants, se présenteront devant l'entrée de Port-Stanley à 8 heures du matin, et débarqueront un détachement qui fera sauter la station de T. S. F., incendiera le dépôt de charbon et fera prisonnier le gouveneur des Falkland. »

Stupeur générale ! Silence lourd.

Seuls osent prendre la parole ceux qui approuvent le plan : le chef d'état-major et le commandant du *Nürnberg*. Les regards des autres en disent long. L'amiral comprend qu'un commentaire s'impose.

— Messieurs, nous aurons aux Falkland, quoique vous puissiez en penser, un travail facile. La rade est vide. Un télégramme, reçu de Valparaiso et provenant de Punta-Arenas, affirme, sur la foi d'un vapeur anglais venu des Falkland, qu'il n'y a plus personne à Port-Stanley; l'escadre ennemie est partie pour l'Afrique du sud. On craint mon arrivée là-bas. Et vous savez que toute la colonie du Cap, tout le pays

boër, est en pleine révolte contre les Anglais. Nous réussirons sans coup férir.

De nouveau le silence plane, de plus en plus troublant. Un silence qui est une leçon. Plus jeune, plus ardent que les vieux capitaines des grands croiseurs, le commandant du *Leipzig* fait de visibles efforts pour se contenir. Puis soudain :

— Amiral, permettez-moi de vous donner respectueusement mon avis. Le télégramme est faux. C'est un bluff des Anglais pour nous faire tomber dans quelque piège. La ruse est grossière...

— Admettons l'existence d'un piège, — interrompt von Spee. — Que risquons-nous alors de trouver là-bas? Le *Canopus* peut-être? Au maximum l'escadre Stoddart?... je veux dire le *Defence*, seul adversaire sérieux, accompagné du *Carnarvon* et du *Cornwall* qui sont deux *Monmouth*... et des croiseurs légers : le *Glasgow*, fuyard de Coronel? le *Bristol*? Je pense, Messieurs, qu'une telle force ne saurait arrêter longtemps les vainqueurs du 1er novembre.

Les dits vainqueurs ne paraissent pas très convaincus et le comte Spee prend l'avis du commandant du *Gneisenau* qui va mener l'attaque contre Port-Stanley.

— Puis-je vous demander, amiral, — dit ce capitaine de vaisseau, — puis-je vous demander si vous avez toujours l'intention de vous ravitailler dans le sud de la Plata pour percer ensuite vers l'Allemagne? Si ce programme est toujours le vôtre, je me contenterai, au sujet de l'attaque des Falkland, de poser respectueusement la question : pourquoi faire?

— Mais, — répond von Spee, — simplement pour supprimer à l'ennemi une base de ravitaillement et un poste de T. S. F., enfin et surtout pour venger l'affront qu'a fait au mois d'août l'escadre australienne à l'Empereur en s'emparant de son représentant, le Gouverneur des Samoa. Nous avons ébranlé le prestige anglais à Coronel, je veux, d'ici quarante-huit heures, lui porter un nouveau coup dont les conséquences morales seront infinies.

— Amiral, — répond le commandant du *Gneisenau*, — ce coup, même s'il réussit, frappera surtout votre escadre. La T. S. F. des Falkland aura sûrement le temps de pousser un cri d'alarme. Comment pourrons-nous charbonner sur la côte

de l'Argentine si notre présence est signalée? Nous allons perdre le bénéfice du secret de nos mouvements, perdre une occasion, peut-être unique, de faire le plein de nos soutes. Dès lors comment percer vers la patrie?

— Quelqu'un de vous, messieurs, — dit le chef de l'escadre, — a-t-il des observations à présenter?

— Je partage entièrement l'avis du commandant du *Gneisenau*, — proclame le commandant du *Dresden*.

Et le capitaine de frégate Haun, du *Leipzig*, d'insister.

— Amiral, si j'avais l'honneur de commander l'escadre, je passerais à cent bons milles au large des Falkland. Ni vus, ni connus. Charbonnage facile ensuite à l'endroit prévu, puis en route vers le nord en ramassant au passage tout le trafic de la Plata. Si nous donnons à Port-Stanley l'occasion de prévenir toute la planète, les Anglais feront d'abord le vide devant nous, puis nous enverront une escadre qui ne sera plus celle de Cradock... Ceci sans nous laisser le temps d'embarquer une seule briquette, un seul sac de fayots!

Le comte Spee réfléchit. Vingt fois déjà, il s'est fait à lui-même des objections pareilles. Et vingt fois, dans le secret de son âme, il a répondu. Va-t-il enfin ouvrir son cœur devant ses compagnons d'armes? Il se décide. Les yeux fixés sur la grande carte de l'Atlantique, sans que son visage tressaille, d'une voix plus sourde que tout à l'heure, en phrases hachées, dites comme à regret, il révèle enfin le tréfonds de sa pensée.

— Messieurs, les Anglais sont lents à se décider. Même prévenus, ils tardent. A ma nouvelle attaque ils chercheront à riposter, trop tard. Nous aurons le temps de charbonner. Faire le vide devant la Plata? Qu'importe? Je ne ferai pas la guerre de course. Mon escadre est faite pour se battre. Elle l'a prouvé. Nous ferons tout le mal possible aux forces de l'ennemi. Des croiseurs anglais présents aux Falkland? Peut-être. Tant mieux! On les aura. Le secret de nos mouvements perdu? Sans doute. Mais pourrons-nous jamais garder ce secret jusqu'en vue des côtes allemandes? Non, n'est-ce pas? Alors, tôt ou tard, la bataille! Je préfère que ce soit très tôt, le plus tôt qu'il se pourra...

Ici l'amiral relève la tête, sa voix devient plus forte, il sait que pas un n'osera répondre.

— Messieurs, qui parle ici de la guerre de course? Qui peut prétendre qu'elle soit possible sans ravitaillement organisé? Tant que j'aurai l'honneur de commander cette escadre, je n'exposerai pas un seul des croiseurs que m'a confiés Sa Majesté à la honte de brûler sa dernière tonne de charbon à la poursuite de quelque navire marchand, pour finir misérablement ensuite, interné dans quelque port neutre. Messieurs, j'ai dit. Après-demain, à 8 heures, nous attaquerons Port-Stanley.

Ainsi le comte Spee, qui sait bien livrer combat, ne sait pas faire la guerre. Tout chaud encore de sa victoire de Coronel, il pense que, comme à Coronel, la Grande-Bretagne lui opposera trop tard une escadre trop faible. Pourtant, il n'ignore sûrement pas que, depuis un mois, la massue britannique est maniée par un titan.

VI. — LORD FISHER OF KILVERSTONE, PREMIER LORD NAVAL [1]

Depuis le 30 octobre 1914, sir John Fisher est premier lord naval de l'Amirauté britannique. Ainsi, vingt-quatre heures, exactement, avant le combat de Coronel, il semble que l'Angleterre, inspirée par son principal patron, le génie des mers, ait tressailli, ait fait appel, d'instinct, au seul sauveur possible.

On hésite à tracer le portrait de cet homme. Non qu'il soit trop grand. Ruyter, Suffren, Nelson le dépassent. Mais Fisher diffère des hommes de mer de son temps au point de défier toute biographie. Seul, jusqu'à ce jour, il a osé se décrire

1. Vers 1908, l'un des auteurs de cette étude avait l'honneur d'être reçu, à Gibraltar, à bord du H. M. S. *Exmouth*, par le V. A. lord Curzonhowe. Causant avec ce très noble marin, il se permit de l'interroger :

— « Amiral... sir John Fisher appartient bien à sa grâce le Duc de Connaught ? »

La réponse vint comme un éclair :

— Non, cher camarade! sir John Fisher appartient seulement à sir John Fisher.

... C'est tout dire...

dans deux livres qui sont deux documents d'admirable orgueil[1]. Essayons quand même! Cet homme va gagner une bataille; une bataille qui sauvera le monde; une bataille dont les conséquences seront telles qu'elle est, sans contestation possible, la plus grande bataille navale de la plus grande guerre [2].

Regardons d'abord cette silhouette d'Apocalypse.

Sur des épaules qui ont, à elles seules, porté le poids des dreadnoughts, se dresse la tête d'un beau mastiff de combat. La bouche aux lèvres épaisses, au rictus méprisant, est prête à mordre, à mordre la peau de l'adversaire, quel qu'il soit. On sent que celui qui se laissera crocher, n'importe sa force, aura les reins cassés, et, chose étrange parmi les étranges choses de Fisher, cette figure, de coupe si classiquement anglaise, est éclairée, sous des sourcils dessinés à la chinoise, par des yeux d'Extrême-Asie, des yeux mongols, des yeux bridés qui laissent passer un regard dédaigneux, dur, insoutenable. Cet homme, en grand uniforme doré, a tout l'inflexible aspect d'une idole d'Extrême-Orient. Une idole qui pourtant consent à adorer deux divinités : Nelson, Édouard VII. Pour Fisher, hors ces deux noms-là, rien n'existe qui vaille la peine d'être nommé, — sinon, bien entendu, Fisher. Une idole tyrannique, dont aucun mortel ne saurait prévoir, n'oserait discuter les ordres. Sir John Fisher ne consulte que Sir John Fisher. C'est vite fait. Sitôt le problème posé, de son imagination bouillonnante, démesurée, la solution jaillit sous une forme tantôt vaticinante, tantôt paradoxale, tantôt pleine d'un humour qui emporte chaque fois le morceau. Et ce n'est qu'après, — quand le succès a suivi, — que l'on comprend la solidité granitique des conceptions de cet homme. Car, persuadé de son propre génie, certain de son infaillibilité, jamais, au grand jamais, Fisher ne daigne révéler les motifs d'un ordre, écouter l'expression d'une objection. Il prophétise souvent, mais n'explique jamais. Il faut obéir ou disparaître. C'est à cet amiral que l'Angleterre doit sa puissance navale

1. *Records* et *Memories* (Londres, Hodder and Shoughton 1919) sont les deux ouvrages autobiographiques de Lord Fisher.

2. Le Jutland fut une lutte beaucoup plus énorme, quant aux effectifs déployés; mais inutile et sans résultat aucun. — Falkland vaut et rappelle Marengo.

de 1914. Dix années plus tôt, la première fois qu'en maître absolu, en dictateur impitoyable, il régna sur l'Amirauté, d'un seul geste il mit à la ferraille cent cinquante croiseurs trop faibles pour se battre et trop lents pour fuir; d'un seul trait de plume il raya de la liste navale seize amiraux à la fois. De cette marine qui, à ses yeux, déraillait, il fit surgir en quatre ans la flotte des dreadnoughts, la flotte des croiseurs de bataille[1], navires à canons énormes, navires à turbines, navires à mazout; et, posant en principe que du seul favoritisme naît l'efficacité, il sut choisir des chefs comme Jellicoë, comme Beatty, comme Wemyss, et j'en passe. Bref, tout seul et contre tous il créa cette flotte qu'on appela la Grande Flotte et qui sut justifier ce nom.

Tel fut sir John Fisher, un des hommes les plus populaires de son pays, petit baronnet sans fortune, plus grand que les ducs et pairs d'Angleterre. Regardons-le travailler.

VII. — LES ORDRES

Nous voici à Londres au premier étage du palais de l'Amirauté, lequel palais se trouve à l'extrémité nord de Whitehall, à main gauche lorsque vous suivez cette rue de Parliament Street à Charing Cross.

Le cabinet de travail de lord Fisher. Ce n'est plus, comme autrefois, la salle du Conseil de l'Amirauté. Rompant avec cette tradition-là comme avec tant d'autres, Fisher s'est réfugié à l'extrémité du bloc ouest du palais, loin du bruit de la rue, loin du va-et-vient des bureaux, endroit silencieux propice à la méditation. Trois grandes fenêtres donnant sur

1. Un dreadnought, c'est un irrésistible cuirassé, seule machine de combat qui puisse vaincre sur mer. — Un croiseur de bataille, c'est un dreadnought plus rapide et plus coûteux et moins fort, parce que moins protégé. Le dreadnought est l'épine dorsale de toute flotte. Et, de même qu'une armée normale exige artillerie lourde et légère, infanterie, avions, etc., de même il faut, dans une flotte harmonieuse, dreadnoughts, croiseurs légers, torpilleurs et sous-marins, Qui prétend le contraire, déraille... — Et la France attend toujours un Fisher, ou, au pis-aller, un Tirpitz.

la cour intérieure éclairent la pièce rectangulaire, meublée selon le confortable solide de l'époque victorienne [1].

Sur le bureau du grand chef un téléphone multiple, une photographie d'Édouard VII avec dédicace, enfin la *Vie de Nelson*. Pas de paperasse. Entre deux bibliothèques grillagées de bronze, un portrait de Nelson.

Mercredi 4 novembre, sept heures du matin. — La double porte capitonnée du bureau livre passage à l'amiral Oliver, chef d'État-Major général. En tous temps triste et taciturne, aujourd'hui lugubre, plus que jamais silencieux, l'amiral Oliver présente un papier au premier Lord naval. Un télégramme, du consul anglais de Valparaiso, annonçant le désastre de Coronel.

Silence, lecture.

Sans mot dire — pourquoi dire des mots inutiles? — Sir John Fisher, suivi du chef d'état major, s'engage dans le long couloir qui mène aux pièces de la façade. Sur leur passage les officiers se plaquent contre les murs, respectueux. Fisher ne voit personne. Son pas lourd et puissant se ralentit une seconde en passant devant le bureau du premier Lord civil. Va-t-il entrer? Non. Fisher passe, et, quelques pas plus loin, pénètre dans la chambre spéciale où, sur d'immenses tables, sont étalés les routiers de toutes les mers du globe. Sur ces cartes, piqués chaque jour aux places voulues, de petits cartons multicolores marquent les positions des navires alliés et ennemis. Du Pacifique, Fisher détache deux cartons : *Good Hope* et *Monmouth*, les laisse tomber...

Cinq minutes de méditation. Fisher, penché sur un planisphère, mesure deux distances : Falkland-Valparaiso et Falkland-Angleterre. Puis, d'un ton très calme :

— Celui qui a laissé enfoncer la porte devra maintenant barrer l'entrée.

— Mais, — répond Oliver, — Cradock est mort...

— Il ne s'agit pas de Cradock, — interrompt Fisher, — appelez l'amiral Sturdee.

Sturdee était chef d'état-major général sous le précédent

1. *Victorian*, — du temps de *the little Queen*, de la Petite Reine, — (Victoria 1819-1901).

premier Lord, prince de Battenberg. L'amiral Oliver, pensant que son collègue va être croché par la terrible mâchoire, veut sortir. Fisher l'arrête.

— Vous n'êtes pas de trop.

Voici l'amiral Sturdee. Lord Fisher prend la parole :

— Sturdee, l'escadre Cradock vient d'être détruite par von Spee devant Coronel, *Good Hope* et *Monmouth* ont disparu. Cradock est mort.

Sturdee change de couleur. Le premier Lord qui, fixement le regarde, répète :

— Cradock est mort

et ajoute : « Asseyez-vous. »

Il était temps... Fisher reprend.

— Vous avez, dans une heure environ, un train pour Devonport. Je vous donne pleins pouvoirs pour faire hâter par l'amiral superintendant de l'arsenal l'exécution de mes ordres, par tous les moyens. Ces ordres, les voici :

J'envoie à Devonport les croiseurs de bataille *Invincible*, sur lequel vous hisserez votre pavillon, et *Inflexible*. Avec eux vous partirez pour l'Atlantique sud mercredi prochain 11 novembre avant la nuit. Vous arriverez aux Falkland avant l'escadre allemande. Vous rentrerez en Angleterre après avoir anéanti cette escadre. Je compte vous revoir dans six semaines, intact. — Votre destination est absolument secrète. Vous êtes et devez rester seul à la connaître. Vous consignerez à bord tout le monde, commandants, officiers et équipages. — Plus aucune communication. — Vous recevrez le 9 novembre vos instructions écrites et votre commission de commandant en chef dans l'Atlantique et dans le Pacifique. Tout ce qui flotte dans ces régions vous obéira. Votre limite nord sera le parallèle de Liberia; mais, si l'ennemi vous oblige à remonter plus haut, tout amiral dans la zone duquel vous entrerez se rangera immédiatement sous vos ordres. Deux escales à l'aller : douze heures à Saint-Vincent des îles du Cap Vert, pour charbonner; et autant à Abrolhos, sur la côte du Brésil. Vous y trouverez l'escadre Stoddart et ferez route avec elle sur les Falkland. Liberté de manœuvre ensuite pour vous battre. — J'enverrai autant de croiseurs qu'il faudra pour rester en communication directe avec vous par T. S. F. »

Sturdee s'incline profondément et sort. Fisher dicte un télégramme : Pour l'amiral Jellicoë commandant en chef de la Grande Flotte : « Donnez l'ordre à *Invincible* et *Inflexible* de faire immédiatement leur plein de charbon et de se rendre en toute hâte à Devonport. On a un besoin urgent de ces bâtiments pour service lointain. »

— A présent, — ajoute sir John Fisher, — Spee... *humbug!*... il est battu... Stop! Oliver... restez : je vais vous donner la nouvelle répartition des escadres lointaines. Vous rédigerez les télégrammes et je les signerai.

Et le premier Lord se dirige à nouveau vers les cartes. Mais un nouvel arrivant l'interrompt. C'est Winston Churchill, premier Lord civil de l'Amirauté, quelque chose comme notre Ministre de la Marine. Il tient en main une copie du sinistre télégramme, il est très maître de lui. Pourtant, il était premier Lord quand on a refusé les renforts que réclamait Cradock. Premier Lord il est resté... et Cradock est mort... et tout ce qu'a prédit Cradock avant de mourir s'est réalisé.

— Deux croiseurs coulés, — dit Churchill d'une voix blanche.

— Le *Good Hope* en particulier, — répond Fisher, — Demersit Spee spem, emerget Piscator [1].

— Si Spee marche à fond, ça va devenir très grave, n'est-ce pas? — continue Churchill. — Qu'en pensez-vous?

— Je puis vous dire seulement ce que je ferais à sa place. Je ramasserais tout ce qu'il y a de réservistes allemands au Chili, je me ferais donner des canons de côte. Avec ça je ferais des Falkland un autre Heligoland qui mettrait dans ma poche la clef du Pacifique et de l'Atlantique sud. Arrêt des blés et des viandes à la Plata, plus rien à manger, la famine; arrêt des nitrates au Chili, plus de munitions, la défaite. Ensuite je traverserais tranquillement l'Atlantique et j'irais massacrer Botha et sa flotte de transports à la baie Walfish [2]. L'Afrique du sud devenant allemande, vous voyez ça d'ici. Pour finir

1. Spee a coulé l'espérance (*Good Hope* signifie bonne espérance), Fisher la fera émerger (Fisher signifie pêcheur).

2. La baie Walfish est une enclave anglaise sur la côte du Sud-ouest africain allemand. Après que les Anglais eurent mâté la rébellion dans leur colonie du Cap, ils envoyèrent, fin novembre, une expédition commandée par le général Botha, pour attaquer le Sud-ouest africain allemand. La baie Walfish était le point de débarquement choisi.

j'éparpillerais mon escadre en cinq corsaires et j'exterminerais le trafic allié.

— Spee n'est pas Fisher, — objecte Churchill.

— Fisher seul est Fisher, — répond le Premier Lord Naval. — Il est notre principal atout mais, grâçe à Dieu, nous en avons deux autres.

— Qui sont?

— Qui sont le manque d'imagination de Spee, donc son manque d'audace. Audace et imagination sont inséparables. Elles couchent dans le même lit. Depuis le 4 août, cet Allemand n'a rien fait. Et il y avait à faire.

— Vous oubliez Coronel.

— Spee n'a pas gagné Coronel! C'est nous qui avons perdu Coronel, — et qui avons apporté à Spee sa victoire, toute cuite, toute mâchée. Il n'a eu qu'à avaler.

— Pouvait-on faire mieux? — se hérisse W. Churchill, — tous nos croiseurs étaient au travail.

— On pouvait faire ce que je vais faire, — répond sir John Fisher.

— Et qu'allez-vous faire?

— Surprendre l'escadre allemande et la détruire.

— Avec?

— Avec de l'audace et de l'imagination.

— Je veux dire : avec quels bâtiments?

— L'*Invincible*, l'*Inflexible* et, s'il est nécessaire, le *Princess Royal*.

— Grave décision, — objecte le Ministre. — Le risque est énorme. Prendre trois croiseurs de bataille à la Grande Flotte qui n'en a que six, ce n'est pas prudent. Que va dire Jellicoë?

— Jellicoë n'a rien à dire. D'ailleurs je le connais, il ne dira rien [1]. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de faire la guerre sans risques. Quant à la prudence, quand on se bat je l'appelle de l'imbécillité.

1. Et, en effet, Jellicoë ne dit rien au sujet du départ de l'*Invincible* et de l'*Inflexible*, mais lorsque, six jours plus tard, le 10 novembre, Fisher lui prit le *Princess Royal* pour l'expédier aux Antilles, pour le cas où Spee franchirait Panama, Jellicoë protesta de toutes ses forces : son escadre de croiseurs de bataille devenait plus faible que celle des Allemands. Fisher lui répondit qu'il avait raison, qu'à sa place lui, Fisher, protesterait bien plus violemment. Mais l'ordre donné fut bel et bien maintenu et le *Princess Royal* appareilla à la date fixée.

— Soit! — consent Churchill. — Il est quand même convenable de consulter Jellicoë.

— Inutile, — dit Fisher, — les ordres sont donnés.

Ces ordres, — le Lord naval les expose au Ministre. Il explique aussi ce qu'il va faire pour qu'en toutes les régions du globe, un étau soit ouvert, prêt à se fermer sur l'ennemi. La répartition des flottes est, en une demi-heure, bouleversée. Trente navires anglais, français, japonais vont être découplés, en une quête haletante. Sur les grandes cartes, en larges traits hardis, Fisher dessine toutes les routes que vont suivre les cuirassés et les croiseurs pour, finalement se concentrer aux Antilles, aux Canaries, au Cap, devant Panama, en Australie. Tous parages où Spee rencontrera des forces plus puissantes que son escadre s'il parvient à échapper aux deux croiseurs de bataille que Sturdee va emmener vers le sud, secrètement, à toute vitesse. Telle est l'œuvre qu'enfantent, en quelques minutes, l'audace et l'imagination de Lord Fisher of Kilverstone lequel ne fait, d'ailleurs, que mettre en œuvre ces deux principes absolus, — napoléoniens, — destinés à régir toutes les guerres du futur :

A — en stratégie :

au point choisi, tomber sur l'adversaire, par surprise, avec des forces supérieures; écrasantes s'il se peut...

B — et, en tactique :

l'anéantir.

VIII. — VERS LE SUD

Ils sont partis, non sans peine.

Quand un bateau entre dans un arsenal, cent mille besoins surgissent, tous urgents. Canons, torpilles, manœuvres, machines, chaudières, dynamos, pompes, circuits électriques, tuyautages demandent une revision, une mise au point. Et, au bassin de radoub, la coque, mise à sec, est grattée, nettoyée, repeinte.

Au bas mot, en temps de guerre, trois semaines de travail; ou, en temps de paix, trois mois.

L'*Invincible et* l'*Inflexible*, partis de Cromarty le 6, arrivent le 8 à Devonport. Trois jours pour tout finir. C'est l'ordre; — l'ordre de sir John Fisher. Les équipes, décuplées, travaillant jour et nuit, ont tout de même demandé cinq jours. Impossible de gagner une heure là-dessus. Et le superintendant télégraphie : « Les croiseurs de bataille seront prêts à partir le 13 novembre à minuit. »

C'est, d'ailleurs, réellement un tour de force : le superintendant attend des félicitations!...

Lord Fisher, lui, a sursauté : un vendredi 13?... décidément, on perd la tête à Devonport! — Et voici la réponse :

« *Invincible* et *Inflexible* partiront le mercredi 11. Ceci est un ordre. Si vos ouvriers n'ont pas fini, ils partiront avec les croiseurs et reviendront quand et comme ils pourront. Je vous tiens pour responsable de la date de départ et du parfait état des bâtiments. Accusez réception. »

Le mercredi 11 novembre, comme lord Fisher a voulu, à quatre heures quarante-cinq de l'après-midi, toutes réparations achevées, les deux croiseurs de bataille quittent Devonport. 20 nœuds, cap au sud; puis au sud-ouest. Seul l'amiral sait où l'on va, il signale lui-même les changements de route. Le 18, arrêt à Saint-Vincent des Iles au Cap Vert. Tout le monde au charbonnage. Sous un ciel de plomb fondu les officiers, demi-nus, travaillent avec leurs hommes comme si la vie de chacun dépendait d'une minute gagnée. En douze heures tout est fini. En route vers le sud-ouest. Le 22 on passe la ligne. Calme plat. Chaleur de four dans ces coques d'acier que le soleil rôtit. Nulle détente pendant la nuit; aucune lumière ne doit filtrer à l'extérieur; donc tous les hublots sont obturés par des tapes de fer. Les ventilateurs, à une allure folle, ne brassent que de l'air brûlant. Sans arrêt les tuyautages d'incendie déversent sur les tentes, sur les ponts, sur la carène des torrents d'eau qui s'évapore dès qu'elle touche la tôle surchauffée. Les postes de veille sont doublés, les canonniers couchent près de leurs pièces. Les gens non de quart dorment sur le pont, cherchant un peu d'air, jusqu'au moment où un lourd grain équatorial les refoule dans la fournaise des batteries.

Bientôt la ligne de file s'allonge. On est quatre à présent.

Sitôt l'équateur franchi Sturdee a rencontré le croiseur léger *Bristol* et le paquebot armé *Macedonia*, tous deux à la recherche du *Karlsruhe* qui en est à son seizième cargo anglais coulé[1]. L'arrivée des deux combattants colosses, que personne n'attend par là, a quelque chose d'affolant pour les deux commandants anglais qui ne sont pas encore revenus de leur stupeur lorsqu'ils reçoivent le signal de cesser leur chasse et de suivre la ligne...

Alors?... le corsaire allemand aura les mains libres?

Mais oui! L'heure est passée de disperser les efforts et d'être, partout, le plus faible. A présent, pour tous, un seul objectif : l'escadre ennemie, à couler bas.

IX. — PARMI LES FLEURS

Le 26 novembre, les croiseurs de Sturdee commencent à approcher de la terre brésilienne. Le dernier point calculé les place par le travers de la rivière des Caravelles. Mais la côte est encore loin.

Tout à coup de l'horizon clair émerge une forêt de mâtures immobiles. Toute une flotte est mouillée là en pleine mer. Dans l'air calme, de légers panaches de fumée montent, verticaux.

Abrolhos!

« *Abre los olhos* », disent les Brésiliens. Ouvre les yeux. « Ouvre l'œil au bossoir », c'est le cri rituel des marins français lorsqu'un danger approche, visible ou non, îlots émergeant, roche à fleur d'eau, ou écueil submergé.

Ici forêt sous-marine, forêt de coraux surplombée par la forêt des mâtures.

Les grands croiseurs de bataille[2], les croiseurs anglais

1. *Bristol* et *Macedonia* pourraient chercher longtemps. Depuis le 4 novembre le *Karlsruhe* est par le fond. Il a sauté en pleine mer, dans les parages de la Barbade. Les survivants, recueillis par un des charbonniers qui accompagnaient le corsaire, sont rentrés en Allemagne, à travers toute la ligne de blocus. Nouvelle preuve du fait qu'un navire isolé peut percer. Et ces survivants savent se taire, car, jusqu'à la fin de mars 1915, des croiseurs alliés recherchent ardemment le *Karlsruhe*. Pendant ces cinq mois le corsaire mort fait planer sur les mers la même menace que lorsqu'il vivait.

2. N'oublions jamais qu'un *croiseur cuirassé* n'est qu'un croiseur, — un éclai-

ont réduit leur vitesse, c'est à peine s'ils avancent maintenant. Tout fond de corail est fond dangereux. Les madrépores grandissent vite, se hâtent ardemment vers la surface et souvent la carte, faite il y a vingt ans, indique trente mètres d'eau à tel endroit où les navires aujourd'hui se crèvent. Mais il fait calme, le soleil est haut et les eaux toutes limpides révèlent la végétation merveilleuse. A vingt mètres de profondeur on distingue les moindres détails. De vrais arbres avec des feuilles et des fruits. Surgis du fond invisible, les uns semblent de grands pins-parasols dont la dentelle projette une ombre noire dans le vert des eaux; plus loin un groupe de catalpas aux feuilles gigantesques porte d'énormes campanules paradoxalement tournées vers le haut; parfois ce sont des cactus épineux ou des vignes lourdes de grappes dont chaque grain semble un citron et jette un reflet d'or furtif dans la lumière glauque. Par instants on aperçoit des futaies entières d'arbres, tous inclinés d'un angle pareil, comme si, poussé sans arrêt par les grands courants océaniques ils s'étaient couchés comme se couchent les futaies bretonnes sous le grand souffle des vents d'ouest. Et le soleil, à travers l'eau translucide, joue dans cette végétation marine, étrange, immobile, immortelle, lui donnant toutes les gammes des blancs, des jaunes, des roses et des rouges. Le remous des grandes hélices qui tournent tout doucement cueille et amène au jour quelque fleur pareille à un énorme chrysanthème violacé porté par une tige frêle comme un fétu de paille ou quelque branche qu'on dirait arrachée à un amandier fleuri; tout cela flotte un instant dans l'écume du sillage, puis disparaît. Parfois une grande ombre lente, longue, noire et souple surgit d'un buisson. Sans hâte elle vient vers la surface, s'arrête un instant près du faîte d'un des arbres comme pour humer le parfum de quelque fleur, puis replonge et s'évanouit dans le dédale des rameaux inextricables. C'est un requin qui chasse, et dont les mouvements donnent un aspect plus vivant à ce paysage de rêve. Plus loin une escadrille de garupas,

reur; — tandis qu'un *croiseur de bataille* est un combattant, — une force. — Trente éclaireurs fuiraient devant un combattant. — C'est ce qu'en France on n'a jamais voulu comprendre.

grands saumons du Brésil, affolée par l'approche des navires, prend la fuite à travers les halliers pétrifiés.

Les équipages, penchés sur les eaux, s'émerveillent de cette inexprimable beauté. Chacun voudrait s'arrêter là, plonger dans l'eau tiède et transparente, aller cueillir une gerbe de ces fleurs. Mais il faut s'évader de ce rêve, il est d'autres requins... Et voici qu'au-dessous de la forêt de mâtures immobiles des carènes apparaissent. On distingue aussi cinq petits îlots, cinq pâtés de corail que l'éternel et patient travail des madrépores a construits pour servir de digue aux navigateurs.

Ancien rendez-vous de baleiniers — au temps où les baleines moins pourchassées quittaient encore les mers polaires — ces îlots sont un abri bien précaire contre la houle. Les Anglais en ont fait une base secrète du temps de guerre; c'est correct, car on s'y trouve en dehors des eaux territoriales du Brésil. Mouillage d'alerte perpétuelle pour les charbonniers qui vivent là depuis le début de la guerre. Alerte contre les éléments : à chaque saute de vent il faut déraper pour aller jeter l'ancre à l'abri. Alerte contre les corsaires qui entreraient là comme chez eux; aussi, nuit et jour, un croiseur est de garde, prêt au combat. Huit charbonniers sont là. Mais, aujourd'hui, toute une escadre les protège : l'escadre de l'amiral Stoddart; quatre croiseurs cuirassés *Defence, Carnarvon, Cornwall, Kent,* un paquebot armé *Orama* et notre vieille connaissance le *Glasgow,* échappé de Coronel...

Imaginez la joie de cette escadre que Fisher a envoyée là, sans lui dire pourquoi — Fisher n'explique jamais — et qui voit arriver les deux formidables unités grâce à quoi on est certain, quoiqu'il advienne, d'être les plus forts partout. L'intense jubilation de ceux du *Glasgow* touche au délire. Un seul navire grince des dents : le *Defence,* car Sturdee, sitôt mouillé, lui signale d'appareiller sur-le-champ pour Sainte-Hélène et le Cap. — Ordre de Fisher. — Les ordres de Fisher ne se discutent pas.

On prend contact : le dernier renseignement reçu par Stoddart vient d'arriver de Valparaiso : Von Spee était encore à Mas-a-Fuera le 15 et à la baie Saint-Quentin le 23. Et dire que l'amiral allemand aurait pu, aurait dû arriver à la Plata

vers le 15! Décidément Fisher a raison : ce chef ennemi manque d'audace et de rapidité. S'il continue de ce train, il faudra, ma foi, aller le chercher dans le Pacifique... Fâcheuse histoire. Ce n'est pas facile de dénicher quelqu'un dans les canaux latéraux. Toutes les escadres du monde pourraient y jouer à cache-cache pendant des mois... D'autant moins facile que les croiseurs de bataille doivent à tout prix éviter le détroit de Magellan d'où ils seraient, sitôt entrés, signalés partout. Bah! on ira où il faudra...

X. — LA DERNIÈRE ÉTAPE

Lord Fisher a dit qu'on trouverait l'ennemi aux Falkland. Donc, pas d'hésitation. D'abord Sturdee y expédie les huit charbonniers d'Abrolhos. Trois, qui marchent bien, naviguent tout seuls par trois voies différentes. Les cinq autres, les escargots, font route directe, groupés, escortés par l'*Orama*.

Entre ce convoi et la côte, les huit croiseurs de Sturdee, descendent vers le sud, déployés en rateau de recherche, couvrant cinquante milles (cent kilomètres) de vue. Silence absolu. Jusqu'en vue de l'ennemi, la T. S. F. a l'ordre de se taire. Mais elle écoute et dès le départ, elle entend : « L'escadre allemande est à quatre cents milles de Buenos-Aires. »

Voyons! Qui trompe-t-on? Elle était le 23 à la baie Saint-Quentin. Et, à moins d'avoir des ailes... Par acquit de conscience l'escadre anglaise met le cap sur la Plata et détache le *Bristol* à Rio-de-Janeiro, aux nouvelles. Le *Bristol* revient le 1er décembre. Le tuyau était faux; à Rio, où l'on est toujours bien renseigné, on a dit : « Rien de nouveau. »

Du reste, Fisher a parlé des Falkland, et non de Buenos-Aires. Alors... Alors arrive un autre renseignement. Celui-là vient d'Iquique (Pérou) : « Spee remonte vers Panama par l'ouest de l'Amérique du Sud ».

Vous avouerez qu'à la mer, prendre une décision n'est pas facile. Le canal de Panama est ouvert aux belligérants. La nouvelle n'a donc rien d'invraisemblable. Et, si elle est vraie, gare aux Antilles!

Sturdee va-t-il faire demi-tour? Non; Fisher a dit, nette-

ment : les Falkland. Mais la route que suit l'escadre, vers les Falkland, passe bien loin de la côte d'Amérique. Après tout Spee pourrait se glisser le long de la terre, fuir vers le nord, inaperçu... L'amiral envoie l'*Orama*, devant la Plata, en surveillance. Encore un télégramme. Décidément ils sont trop. Et le service des renseignements paraît faire exprès de signaler l'ennemi, sinon partout à la fois, du moins chaque fois à deux ou trois mille milles de la position précédente. Ce coup-ci il s'agit du *Prinz Eitel Friedrich*. Pas de doute possible. On l'a vu, le 4 décembre au matin, devant Valparaiso. Toute la ville a pu le contempler. Et nous sommes le 4 au soir et le *Prinz Eitel Friedrich* est un des bateaux de l'escadre Spee. N'importe!... Fisher a dit : les Falkland. Et on ne désobéit pas à Fisher. Et une idée de Fisher vaut mieux que tous les témoignages chiliens. Beaucoup mieux. Énormément mieux...

Machines en avant! Le cap sur les Falkland...

CLAUDE FARRÈRE ET PAUL CHACK

(A suivre.)

LE DÉSERT DE L'AMOUR

Le docteur traversa le bois de Berge où la lune tachait les clairières sans que sa blancheur pût percer les feuilles, mais elle régnait sur la route et s'y épandait comme dans un lit creusé pour sa clarté. Ce pain et ce chocolat avaient le goût de ses goûters de pensionnaire, — le goût de son bonheur, à l'aube, quand il partait pour la chasse, que ses pieds étaient baignés de rosée et qu'il avait dix-sept ans. Étourdi par le choc, il commençait à peine de sentir la douleur : « Si Maria Cross allait mourir... pour qui avait-elle voulu mourir? Mais l'avait-elle voulu? Elle ne se rappelle rien. Ah! qu'ils sont assomants, « ces choqués » qui ne se rappellent jamais rien et recouvrent de ténèbres le moment essentiel de leur destinée! Mais il ne faudra pas l'interroger : d'abord que son cerveau travaille le moins possible. ... Tu n'es qu'un médecin à son chevet, rappelle-toi. Non, ce n'est pas un suicide : quand on veut mourir, on ne choisit pas une fenêtre de l'entresol. Elle ne se drogue pas, que je sache... C'est vrai que sa chambre sentait l'éther, un soir... mais c'était un soir de migraine... »

Au delà de son angoisse étouffante, aux confins de sa conscience, un autre orage grondait, — il éclaterait à son heure : « Cette pauvre Lucie, jalouse! quelle misère! Il sera temps d'y songer plus tard. Me voici arrivé... On dirait un jardin de théâtre sous la lune... C'est bête comme un décor de *Werther*... Je n'entends pas crier. » La porte principale était entre-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1924.

bâillée. Le docteur se dirigea par habitude vers le salon désert, revint sur ses pas, monta un étage. La servante ouvrit la porte de la chambre. Il s'approcha du lit où Maria Cross gémissante écartait de la main une compresse qui couvrait son front. Il ne vit pas ce corps où était collé le drap et que si souvent il avait, en pensée, dévêtu. Il ne vit ni les cheveux défaits, ni le bras découvert jusqu'à l'aisselle, mais cela seul l'intéressait qu'elle l'eût reconnu, que le délire ne fût qu'intermittent. Elle répétait : « Qu'est-il arrivé, docteur? Qu'est-ce qu'il y a eu? » Il enregistra : amnésie. Et maintenant, penché sur cette poitrine nue dont naguère la douce vie voilée le faisait frémir, il écoute le cœur, puis, touchant d'un doigt léger le front blessé, il trace les frontières de la blessure : « Ça vous fait mal là? et là?... et là? » Elle souffrait aussi de la hanche; il rabattit le drap avec précaution, ne dénuda que l'étroit espace contusionné, puis le recouvrit. L'œil sur sa montre, il compte les pulsations. Ce corps lui était livré pour qu'il le guérît, et non pour qu'il le possédât. Ses yeux savent qu'il ne s'agit pas pour eux de s'enchanter, mais d'observer; il regarde ce corps ardemment, de toute son intelligence; son esprit lucide barre la route au triste amour.

Elle gémissait : « Je souffre... Que je souffre... », écartait la compresse, en réclamait une nouvelle que Justine trempait dans la bouilloire. Le chauffeur rentra avec un seau où était la glace, mais, quand le docteur voulut l'appliquer sur le front de Maria, elle repoussa la calotte de caoutchouc, réclama une compresse chaude d'un ton impérieux; elle criait au docteur : « Dépêchez-vous donc un peu, il vous faut une heure pour exécuter mes ordres! »

Le docteur s'intéressait fort à ces symptômes qu'il avait observés chez d'autres « choqués ». Ce corps qui était là, cette source charnelle de ses songes, de ses rêveries désolées, de ses délectations, ne suscitait plus en lui qu'une curiosité intense, qu'une attention décuplée. La malade parlait maintenant sans délirer, mais avec abondance, et le docteur admirait que Maria, dont l'élocution était d'ordinaire si défectueuse, qui avait coutume de chercher ses mots et de ne les pas trouver toujours, fût soudain presque éloquente, tombât sans effort sur l'expression la plus juste, sur le terme savant.

Quel mystère, songea-t-il, que ce cerveau dont un seul choc décuple la puissance!

— Non, docteur, non : je n'aie pas voulu mourir. Je vous défends de croire que j'en ai eu le désir. Je ne me rappelle rien, mais ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas voulu mourir, mais dormir. Je n'ai jamais aspiré qu'au repos. Si quelqu'un s'est vanté de m'avoir réduite à mourir, je vous défends de le croire, vous me comprenez? Je vous l'in-ter-dis.

— Oui, mon amie... Je vous jure que personne ne s'est vanté... Soulevez-vous un peu, avalez cela : c'est du bromure qui vous calmera.

— Je n'ai pas besoin d'être calmée. Je souffre, mais je suis calme. Éloignez donc la lumière. Tant pis, j'ai taché les draps. Je renverserai encore votre drogue, si cela me plaît...

Comme le docteur lui demandait si elle souffrait moins, elle répondit qu'elle souffrait au delà de tout, mais que ce n'était pas seulement de sa blessure et, verbeuse, elle éleva de nouveau la voix, ce qui inspira à la servante cette réflexion : « Madame parle comme un livre. » Le docteur dit à Justine d'aller se reposer, qu'il veillerait seul jusqu'au matin.

—Quelle autre issue que le sommeil, docteur, je vous le demande? Tout me paraît si clair maintenant! Je comprends ce que je ne comprenais pas : ces êtres que nous croyons aimer... ces amours misérablement finies... je connais la vérité maintenant... (Elle repoussa de la main la compresse refroidie et ses cheveux mouillés restèrent collés à son front, comme suants.) Non pas des amours, mais un seul amour en nous; — et nous ramassons, au hasard des rencontres, au hasard des yeux et des bouches, ce qui pourrait y correspondre peut-être. Quelle folie d'espérer atteindre cet objet... Songez qu'il n'est aucune autre route entre nous et les êtres que toucher, qu'étreindre... la volupté enfin! Nous savons bien pourtant où mène ce chemin, et pourquoi il fut tracé : pour continuer l'espèce, comme vous dites, docteur, et pour cela seulement. Oui, comprenez-vous, nous empruntons la seule route possible, mais qui n'a pas été frayée vers ce que nous cherchons...

Le docteur n'avait prêté d'abord qu'une attention distraite à ce discours qu'il n'essayait pas de comprendre, curieux

seulement de cette confuse éloquence, comme si l'ébranlement physique eût suffi pour désengourdir à demi, en elle, des idées endormies.

— Docteur, il faudrait aimer le plaisir. Gaby disait : « Mais non, ma petite Maria, c'est la seule chose au monde qui ne m'ait jamais déçue, figurez-vous. » Hélas! le plaisir n'est pas à la portée de tous... Je ne suis pas à la mesure du plaisir... Lui seul pourtant nous fait oublier l'objet que nous cherchons et il devient cet objet même. « Abêtissez-vous », c'est facile à dire.

Le docteur songe qu'il est curieux qu'elle applique à la volupté le précepte de Pascal touchant la Foi. L'essentiel est de la calmer coûte que coûte et qu'elle repose. Il lui présente une cuiller de sirop, mais, l'ayant repoussée, elle en salit encore ses draps.

— Non, non, pas de bromure : je suis bien libre de le jeter sur mon lit. Ça n'est pas vous qui m'en empêcherez!

Et, sans transition, elle prononça :

— Toujours, entre ceux que j'ai voulu posséder et moi, s'étendait ce pays fétide, ce marécage, cette boue... Ils ne comprenaient pas... Ils croyaient que c'était pour que nous nous enlisions ensemble que je les avais appelés...

Ses lèvres remuaient : et le docteur imagina qu'elle murmurait des noms, des prénoms; et il se pencha sur elle avidement, mais n'entendit pas celui qui l'aurait bouleversé. Quelques secondes, il oublia sa malade, ne vit plus qu'une femme menteuse, gronda :

— Comme les autres, allons donc! Comme les autres, vous ne cherchez vous aussi que ça : le plaisir... Mais tous, tous, nous ne cherchons que ça...

Elle releva ses beaux bras, cacha sa figure, gémit longuement. Le docteur murmura : « Mais qu'est-ce que j'ai? Je suis fou! » Il renouvela la compresse, remplit encore une cuiller de sirop, soutint un peu la tête douloureuse. Maria consentit enfin à boire, et après un silence :

— Oui, moi aussi, moi aussi. Mais vous savez, docteur, quand on voit l'éclair et qu'on entend la foudre dans la même seconde? Eh bien, en moi, le plaisir et le dégoût se confondent, comme l'éclair et la foudre, — ils me frappent ensemble. Il n'est pas d'intervalle entre le plaisir et le dégoût.

Elle devint plus calme, ne parla plus. Le docteur s'assit dans un fauteuil, et il veillait, plein de pensées confuses. Il croyait Maria endormie, mais soudain sa voix rêveuse, pacifiée, s'éleva :

— Un être que nous pourrions atteindre, posséder — mais non dans la chair... par qui nous serions possédés.

Elle écarta d'une main incertaine le linge mouillé de son front; puis ce fut le silence d'une nuit qui décline, l'heure du sommeil le plus profond; les astres ont changé de place, et nous ne les reconnaissons pas.

Son pouls est calme; elle dort comme un enfant dont le souffle est si léger que tu te lèves pour t'assurer qu'il est vivant. Le sang monte à ses joues et les éclaire. Ce n'est plus un corps qui souffre; sa douleur ne le défend plus contre ton désir. Faudra-t-il que ta chair tourmentée veille longtemps encore auprès de cette chair assoupie? « Bonheur de la chair, songe le docteur. Paradis ouvert aux simples... Qui a dit que l'amour était un plaisir de pauvre? J'aurais pu être l'homme qui s'étend chaque soir, sa journée finie, auprès de cette femme; mais ce ne serait plus cette femme... Elle eût été mère plusieurs fois... Son corps porterait les traces de ce qui a servi et de ce qui s'use tous les jours à des besognes basses... Plus de désir : des habitudes sales... Le petit jour, déjà! Que cette servante tarde à venir! »

Le docteur craint de ne pouvoir marcher jusqu'à sa maison, se persuade que c'est la faim qui l'épuise, — redoute pourtant son cœur dont il compte les battements. L'angoisse physique le délivre de sa tristesse amoureuse; mais déjà, sans que rien ne l'en avertisse, la destinée de Maria Cross imperceptiblement se détache de la sienne : les amarres sont rompues, les ancres levées, le vaisseau bouge et l'on ne sait pas encore qu'il bouge; mais, dans une heure, ce ne sera plus qu'une tache sur la mer. Le docteur avait souvent noté que la vie ignore les préparations : depuis l'adolescence, les objets de sa tendresse avaient presque tous disparu d'un coup, emportés par une autre passion; ou, plus humblement, ils avaient déménagé, quitté la ville, n'avaient plus écrit. Ce n'est pas la mort qui nous prend ceux que nous aimons; elle nous les garde au contraire et les fixe dans leur jeunesse adorable : la mort est le sel de

notre amour; c'est la vie qui dissout l'amour. Demain, le docteur sera étendu, malade, et sa femme assise à son chevet. Robinson surveillera la convalescence de Maria Cross et l'enverra aux eaux de Luchon parce que son meilleur ami y est installé et qu'il faut l'aider à se faire une clientèle. A l'automne, M. Larousselle, que ses affaires appellent souvent à Paris, décidera de louer près du Bois un appartement et proposera à Maria Cross d'y vivre, puisqu'elle aimerait mieux mourir, dira-t-elle, que de rentrer dans la maison de Talence aux tapis déchirés, aux rideaux pleins de trous, et que de souffrir encore les insultes des Bordelais.

A l'entrée de la servante dans la chambre, même si le docteur ne s'était senti faible au point que rien ne pouvait plus occuper son esprit, sinon cette faiblesse, même s'il avait été plein de force et de vie, aucune voix intérieure ne l'eût averti de regarder longuement Maria Cross endormie. Il ne devait jamais revenir dans cette maison, et il dit pourtant à la servante : « Je reviendrai, ce soir... Donnez-lui encore une cuiller de bromure, si elle s'agite. » Et comme il titubait, devait se tenir aux meubles, ce fut la seule fois qu'en quittant Maria Cross, il ne se retourna pas.

Il espérait que l'air frais de six heures lui fouetterait le sang, mais dut s'arrêter au bas du perron; ses dents claquaient. Ce jardin si souvent traversé en quelques secondes, lorsqu'il volait vers son amour, maintenant il en regarde le portail, là-bas, et se dit qu'il n'aura pas la force de l'atteindre. Il se traîne dans la brume, songe à revenir sur ses pas; jamais il ne pourra marcher jusqu'à l'église où il trouverait du secours peut-être. Voici le portail enfin; derrière la grille, une voiture : la sienne; et il reconnaît à travers la vitre levée, la face immobile et comme morte de Lucie Courrèges. Il ouvre la portière, s'abat près de sa femme, appuie la tête contre elle, perd conscience.

***

— Ne t'agite pas. Robinson s'occupe de tout au laboratoire, il suit tes malades... Il est en ce moment à Talence, tu sais où... Ne parle pas.

Le docteur, du fond d'un abîme de fatigue, observe l'an-

goisse de ces dames, perçoit derrière la porte des chuchotements. Il ne doute pas d'être très malade et n'ajoute aucune foi à leurs observations : « Une simple grippe... mais tu n'avais pas besoin de ça dans l'état d'anémie où tu te trouves... » Il demande à voir Raymond et Raymond est toujours sorti : « Il est venu pendant ton sommeil, et n'a pas voulu te réveiller. » Au vrai, depuis trois jours, le lieutenant Basque cherchait vainement Raymond dans Bordeaux; on n'avait mis qu'un policier amateur dans le secret : « Surtout que ça ne se sache pas... »

Après six jours, Raymond entra un soir dans la salle à manger, pendant qu'on était à table, — maigri, la face boucanée, avec la marque d'un coup de poing sous l'œil droit. Il mangeait voracement et les petites filles elles-mêmes n'osaient pas l'interroger. Il demanda à sa grand'mère où était son père :

— Il est grippé... ce n'est rien, mais nous étions un peu ennuyés à cause de son cœur. Robinson dit qu'il ne faut pas le quitter. Nous le veillons, ta mère et moi.

Raymond déclara que c'était son tour, cette nuit. Et comme Basque risquait : « Tu ferais mieux d'aller dormir, si tu voyais ta tête... », il protesta qu'il n'éprouvait aucune fatigue, qu'il avait très bien dormi tous ces jours-ci :

— A Bordeaux, les lits ne manquent pas, vous savez.

Cela fut jeté sur un tel ton que Basque baissa le nez. Plus tard, quand le docteur ouvrit les yeux, il vit Raymond debout, et, l'ayant attiré à lui, murmura : « Tu sens le musc... Je n'ai besoin de rien; va te coucher. » Mais vers minuit, il fut tiré encore de son assoupissement par les allées et venues de son fils dans la chambre. Raymond avait ouvert en grand la fenêtre, y penchait son corps, grondait : « La nuit est étouffante... » Des papillons entrèrent. Il enleva sa veste, son gilet, son col, et revint s'asseoir dans le fauteuil; le docteur entendit, quelques secondes après, une respiration calme. Au petit jour, le malade s'éveilla avant celui qui le veillait et, stupéfait, il regardait son enfant, la tête pendante et sans souffle, comme tué par le sommeil. La manche de sa chemise était déchirée sur le bras musculeux, couleur de cigare, où apparaissait un tatouage obscène, de ceux que savent dessiner les marins.

C'était la trace d'un coup de poing que cette ecchymose sous l'œil, mais au cou, à l'épaule, à la poitrine, d'autres meurtrissures avaient encore la forme d'une bouche. . . . . .

. . . . . .

***

La porte tournante du petit bar ne cessait de tourner; autour des couples se resserrait le cercle des tables et, sous leurs pas, comme la peau de chagrin, se contractait le tapis de cuir : en de si étroites limites, les danses n'étaient plus que verticales. Sur les banquettes, les femmes riaient de voir, à leurs bras écrasés les uns contre les autres, la trace écarlate d'une caresse involontaire. Celle qui s'appelait Gladys et son compagnon s'enveloppaient de fourrures :

— Alors, vous ne venez pas?

Larousselle leur affirma qu'ils partaient « au moment où ça commençait d'être amusant ». Les deux mains enfoncées dans les poches, les épuales balancées, le ventre provocant, il s'alla jucher sur un haut tabouret, fit rire le barman et des jeunes hommes auprès desquels il se flattait de détenir le secret d'un cocktail aphrodisiaque. Maria, seule à sa table, but encore une gorgée de champagne, posa son verre. Elle souriait dans le vague, indifférente à la présence de Raymond, — tout occupée d'il ne savait quelles passions, — défendue contre lui, séparée de lui par ce qu'accumulent dix-sept années dans une existence. Plongeur étourdi et aveugle, Raymond surgissait du fond des années mortes, remontait à la surface. Pourtant, ce qui, du passé confus, lui appartenait en propre, n'était qu'une mince route vite parcourue entre d'épaisses ténèbres; le museau à terre, il avait suivi sa piste, indifférent à tant d'autres qui croisaient la sienne... Mais ce n'est plus le temps de rêver : à travers la fumée et les couples, Maria Cross lui a jeté un regard vite détourné. Pourquoi ne lui a-t-il même pas souri? Raymond s'effare de ce qu'après tant d'années se recompose, sous l'œil de cette femme, l'adolescent qu'il fut : timide, empêtré d'un désir sournois. Ce Courrèges, fameux pour ses audaces, frémit, ce soir, parce que d'une seconde à l'antre Maria Cross peut se lever, disparaître; n'essaiera-t-il

d'aucune manœuvre? Il subit cette fatalité qui nous condamne au choix exclusif, immuable, qu'une femme fait en nous de certains éléments; et elle ignorera éternellement tous les autres. Rien à faire contre les lois de cette chimie : chaque être à qui nous nous heurtons dégage en nous cette part toujours la même et que le plus souvent nous eussions voulu dissimuler. C'est notre douleur de voir l'être aimé composer sous nos yeux l'image qu'il se fait de nous, abolir nos plus précieuses vertus, mettre en pleine lumière cette faiblesse, ce ridicule, ce vice... Et il nous impose sa vision, il nous oblige de nous conformer, tant qu'il nous regarde, à son étroite idée. Et il ne saura jamais qu'aux yeux de tel autre, dont l'affection ne nous est d'aucun prix, notre vertu éclate, notre talent resplendit, notre force paraît surnaturelle, notre visage celui d'un dieu.

Redevenu, sous le regard de Maria Cross, un adolescent honteux, Courrèges ne souhaitait plus de se venger : son humble désir était que cette femme connût sa carrière amoureuse et toutes ses victoires depuis qu'à peine chassé de Talence, il fut à la lettre enlevé, nourri, par une Américaine qui le garda six mois au Ritz (la famille croyait qu'il était à Paris pour préparer Centrale). Mais, justement, c'est cela qui n'est pas possible, lui semble-t-il : se révéler à Maria Cross différent de ce qu'il fut dans le salon « luxe et misère » étouffé d'étoffes, le jour qu'elle répétait, la face détournée : « J'ai besoin d'être seule, Raymond; comprenez-moi : il faut que je sois seule. »

C'était l'heure où déjà le flot se retire; mais les habitués du petit bar demeuraient qui, en même temps que de leur vestiaire, s'étaient débarrassés de leur douleur quotidienne. Cette jeune femme en rouge tournoyait de joie, les bras étendus comme des ailes, et l'homme la tenait par les hanches : qu'ils étaient heureux, ces deux éphémères unis en plein vol! Sur ses épaules énormes, un Américain avait une tête rase de petit garçon : attentif aux directions d'un dieu intérieur, il improvisait seul des pas, obscènes peut-être; et comme on applaudissait, il salua gauchement avec un sourire d'enfant heureux.

Victor Larousselle s'était rassis en face de Maria, et parfois il

se retournait, dévisageait Raymond. Sa large face d'un rouge vineux (sauf, sous les yeux, ces poches bistrées) paraissait quémander un salut. En vain Maria le suppliait de regarder ailleurs : ce que Larousselle ne pouvait souffrir à Paris, c'était le nombre infini des têtes qu'il n'y connaissait pas. Dans sa ville, il n'était guère de figure qui ne lui rappelât un nom, des alliances, et qu'il ne pût situer d'un coup d'œil, soit à sa droite parmi les gens auxquels on montre de la courtoisie; soit à sa gauche avec les réprouvés qu'on connaît, mais qu'on ne salue pas. Rien de plus commun que cette mémoire des visages dont les historiens attribuent le privilège aux grands hommes : Larousselle se souvenait de Raymond pour l'avoir vu dans le coupé de son père, autrefois, et pour lui avoir, à l'occasion, tapoté la joue. A Bordeaux, sur le trottoir de l'Intendance, il ne l'aurait manifesté par aucun signe; — mais ici, outre qu'il ne s'accoutumait pas à l'humiliation de n'être reconnu par personne, son secret désir était que Maria ne demeurât point seule, tandis qu'il faisait le fou avec ces deux petites Russes nues sous leurs robes. Attentif aux gestes de Maria, Raymond suppose qu'elle détourne Larousselle de lui adresser la parole; il se persuade qu'après dix-sept ans, elle voit toujours en lui une brute maladroite et honteuse. Le jeune homme entendit le Bordelais gronder : « Et puis je le veux, hé! ça doit te suffire. » Un sourire masqua la face mauvaise de cet homme qui vint vers Raymond, avec l'assurance des gens persuadés que leur poignée de main est une grâce : « Il ne se trompait pas? c'était le fils de ce bon docteur Courrèges? Mais sa femme se souvenait très bien d'avoir connu Raymond quand il était petit, du temps que le docteur la soignait... » Il prit d'autorité le verre du jeune homme, l'obligea de se placer auprès de Maria qui retirait vite sa main à peine tendue; Larousselle une minute s'assit, puis se leva et, sans vergogne :

— Vous permettez, hé?... un instant...

Déjà il avait rejoint au comptoir les deux petites Russes. Bien qu'il pût revenir d'une seconde à l'autre, et que rien ne fût plus urgent pour Raymond que de mettre à profit cette minute, le garçon demeurait silencieux. Maria détournait la tête; il sentait l'odeur des cheveux courts et vit, avec une

émotion profonde, que quelques-uns étaient blancs; quelques-uns? des milliers peut-être... La bouche un peu forte, épaisse, — fruit par miracle intact encore, — fixait la sensualité de ce corps; et il ne restait qu'une lumière toute pure dans les yeux, sur le front découvert. Ah! qu'importait que la vague du temps eût battu, lentement rongé, amolli son cou, sa gorge! Elle dit, sans regarder le jeune homme :

— Mon mari est vraiment d'une indiscrétion...

Raymond, aussi sot qu'il pouvait l'être à dix-huit ans, marqua sa stupeur qu'elle fût mariée.

— Vous ne le saviez pas? Tout Bordeaux le sait, voyons!

Elle avait résolu d'opposer à Raymond un silence glacial, mais parut confondue qu'il existât un homme au monde — surtout un Bordelais — qui ne sût pas qu'elle s'appelait maintenant madame Victor Larousselle. Il s'excusa sur ce qu'il n'habitait plus Bordeaux depuis des années. Alors elle ne put se défendre de violer son vœu de silence : M. Larousselle s'était décidé, l'année de l'armistice... Il hésitait depuis longtemps déjà à cause de son fils...

— Et c'est Bertrand qui, à peine démobilisé, nous a suppliés de conclure ce mariage. Moi, je n'y tenais guère; j'ai cédé à des considérations très hautes...

Elle ajouta qu'elle aurait habité Bordeaux :

— ... mais Bertrand est à Polytechnique; monsieur Larousselle passe ici quinze jours par mois : cela fait un foyer pour le petit.

Et soudain elle eut honte d'avoir parlé, de s'être livrée; de nouveau distante, elle demanda :

— Et ce cher docteur? La vie nous sépare de nos meilleurs amis...

Quelle joie ce lui serait de le revoir! Mais comme Raymond, la prenant au mot, lui disait : « Mon père est à Paris justement, au Grand Hôtel; il serait ravi... » elle tourna court, eut l'air de n'avoir pas entendu. Impatient de l'irriter, de déchaîner sa colère, il fit le brave enfin et osa toucher au sujet brûlant :

— Vous ne m'en voulez plus de ma maladresse? Je n'étais qu'un enfant grossier, et si naïf au fond! Dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

— Vous en vouloir?

Elle feignit de ne pas le comprendre, puis :

— Ah! vous faites allusion à cette scène absurde... mais je n'ai rien à vous pardonner; je crois bien que j'étais folle à cette époque. Prendre au sérieux le gosse que vous étiez! Cela me paraît si dénué d'intérêt aujourd'hui! Vous ne sauriez croire comme c'est loin de moi.

Il l'avait irritée, certes, — non de la manière qu'il avait cru. Tout ce qui lui rappelait l'ancienne Maria Cross, elle en avait horreur, mais ne jugeait que ridicule son aventure avec Raymond. Méfiante, elle se demandait s'il avait su qu'elle avait peut-être voulu mourir... Non, il eût été plus fier, il n'aurait pas eu l'air si humble. Elle se rassura, sourit, ses épaules se soulevèrent un peu. Raymond avait tout prévu, sauf le pire — sauf cette indifférence.

— Je vivais repliée sur moi-même, en ce temps-là. Je mettais l'infini dans des billevesées. Il me semble que vous me parlez d'une autre femme.

Raymond savait que la colère, que la haine, sont des prolongements de l'amour; que s'il avait pu les réveiller dans Maria Cross, sa cause n'eût pas été sans espoir; mais il n'excite rien que l'agacement de cette femme, la honte de s'être livrée autrefois à de si pauvres jeux, en si piètre compagnie. Et comme elle ajoutait sur un ton de persiflage :

— Alors vous avez cru que ces bêtises pouvaient compter dans ma vie?

Il gronda qu'elles avaient compté dans la sienne, — aveu qu'il ne s'était jamais fait à lui-même et qui lui échappait, enfin. Cette pauvre histoire de son adolescence, il ne doutait pas que tout son destin s'en fût ressenti; il souffrait, il entendait la voix calme de Maria Cross :

— Bertrand a bien raison de dire que nous ne commençons à vivre de notre vraie vie qu'après vingt-cinq ou trente ans.

Il sentait confusément que ce n'était pas vrai, et qu'à la fin de l'adolescence, tout ce qui doit s'accomplir a pris corps en nous. Au seuil de notre jeunesse, les jeux sont faits, rien ne va plus; peut-être sont-ils faits depuis l'enfance : telle inclination, enfouie dans notre chair avant qu'elle fût née, a grandi comme nous, s'est combinée avec la pureté de notre ado-

lescence, et, lorsque nous avons atteint l'âge d'homme, a fleuri brusquement sa monstrueuse fleur.

Raymond, désemparé, tout contre cette femme inaccessible, se souvint alors de ce qu'il avait si ardemment souhaité d'apprendre à Maria ; et bien qu'il acquît la certitude, à mesure qu'il parlait, que ses paroles étaient les moins opportunes, déclara que « bien sûr, cette histoire ne l'avait pas empêché de connaître l'amour... et comment! Sans doute avait-il eu plus de femmes qu'aucun garçon de son âge — de femmes qui comptent : il ne parlait pas des grues... Maria Cross lui avait plutôt porté bonheur. » Elle rejeta la tête et, les yeux mi-clos, l'interrogea d'un air de dégoût : de quoi se plaignait-il?...

— ... Puisque pour vous, sans doute, il n'y a que cette saleté qui compte.

Elle alluma une cigarette, appuya contre le mur sa nuque rasée, suivit à travers la fumée le tournoiement de trois couples. Comme le jazz s'arrêtait de faire du bruit, les hommes se détachèrent des femmes et ils battaient des mains, puis les tendaient vers les nègres, avec le geste des suppliants — comme si leur vie eût dépendu de ce vacarme ; les noirs miséricordieux se déchaînèrent alors, et les éphémères, soulevés par le rythme, volèrent derechef, accolés.

Cependant Raymond haineusement considérait cette femme aux cheveux coupés et qui fumait, cette Maria Cross ; il chercha et trouva enfin le mot qu'il fallait pour la mettre hors des gonds :

— Tout de même, vous êtes ici.

Elle comprit qu'il voulait dire : on revient toujours à ses premières amours. Il eut le plaisir de voir s'empourprer ce visage et se rapprocher durement les sourcils :

— J'ai toujours eu en horreur ces sortes d'endroits : il faut que vous me connaissiez bien mal! Votre père, lui, doit se souvenir de mon martyre lorsque monsieur Larousselle me traînait au *Lion Rouge*. Il ne servirait de rien que je vous dise que je suis ici par devoir — oui, par devoir... Mais un homme de votre espèce, que peut-il comprendre à des scrupules? C'est Bertrand lui-même qui me conseille de céder, dans une mesure raisonnable, aux goûts de mon mari. Si je veux garder quelque influence, il ne faut pas trop tirer sur la

corde, n'est-ce pas? Bertrand est très large, vous savez : il m'a suppliée de ne pas résister à son père qui voulait que je retranche mes cheveux...

Ce nom de Bertrand, il suffit que Maria le prononce pour être détendue, apaisée, attendrie. Raymond revoit en esprit une allée déserte du Parc Bordelais à quatre heures, un enfant essoufflé qui le poursuit; il entend sa voix pleine de larmes : « Rendez-moi mon cahier... » Ce garçon fluet, quel homme est-il devenu? Raymond cherche à blesser :

— Vous voilà avec un grand fils maintenant...

Non, elle n'est pas blessée; elle sourit, heureuse :

— C'est vrai que vous l'avez connu au collège...

Raymond existe à ses yeux soudain : il est un ancien condisciple de Bertrand.

— Certes, un grand fils; mais un fils qui serait à la fois un ami, un maître. Vous ne pouvez savoir ce que je lui dois...

— Oui, vous m'avez dit : votre mariage.

— Mon mariage, en effet, — mais ce ne serait rien. Il m'a révélé... mais non, vous ne pouvez comprendre. Tout de même, je songeais à l'instant que vous aviez été son camarade. J'aimerais savoir quel enfant il était; j'ai souvent interrogé mon mari; c'est incroyable qu'un père ne trouve rien à dire sur ce que fut son fils : « Un gentil enfant comme tous les autres », me répète-t-il. Au vrai, il n'y a guère apparence que vous ayez su mieux l'observer. D'abord, vous êtes tellement plus âgé!

Raymond gronde : « Quatre ans, cela n'est rien » et il ajoute :

— Je me rappelle un gosse à tête de fille.

Elle ne se fâcha pas, mais répondit avec un dédain paisible qu'elle imaginait assez qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre. Raymond comprit qu'aux yeux de Maria, son beau-fils planait au-dessus de lui à une distance incommensurable. Elle pensait à Bertrand, elle avait bu du champagne et souriait aux anges; elle frappa des mains, elle aussi, comme les éphémères désunis, pour que la musique aidât encore à son enchantement. Dans la mémoire de Raymond, que restait-il des femmes qu'il avait possédées? Certaines, à peine les eût-il reconnues. Mais il n'a guère vécu de jours, durant ces dix-sept années, sans éveiller en lui, sans insulter, sans caresser cette figure dont il voit de tout près, ce soir, le profil. Elle sem-

blait être si loin de lui, à cette minute, que ce lui fut insupportable et que, pour se rapprocher d'elle à tout prix, il prononça encore le nom de Bertrand :

— Il va bientôt quitter l'École?

Elle répondit complaisamment que c'était sa dernière année; il avait perdu quatre ans à cause de la guerre; elle espérait bien qu'il sortirait dans les premiers. Et comme Raymond ajoutait que sans aucun doute Bertrand succéderait à son père, Maria protesta qu'on lui laisserait le temps de réfléchir. Elle était d'ailleurs assurée qu'il s'imposerait n'importe où. Raymond ne pouvait comprendre ce que valait cette âme :

— A l'École, son rayonnement est extraordinaire... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis ces choses...

Elle eut l'air de descendre du ciel pour demander : « Et vous? que faites-vous? »

— Des affaires... je bricole...

Et soudain sa vie lui apparut misérable. A peine avait-elle écouté : elle ne le méprisait même pas; il n'existait pas à ses yeux. A demi levée, Maria faisait des signes à Larousselle toujours pérorant sur son tabouret; il cria : « Encore une petite minute! » Elle dit à mi-voix : « Qu'il est rouge! il boit trop... » Les nègres enveloppaient leurs instruments comme des enfants endormis. Seul le piano semblait ne pouvoir s'arrêter : un couple tournoyait encore; d'autres, sans se désunir, s'étaient abattus. Voici l'heure que Raymond Courrèges a souvent savourée : l'heure des griffes rentrées, des yeux pleins de douceur, de la voix sourde et des mains insidieuses... En ce temps-là, il souriait, songeait à ce qui viendrait après : lorsque à sa sortie de la chambre, dans le petit jour, l'homme s'éloigne, sifflotant, et laisse derrière soi, en travers du lit, un corps recru, comme assassiné... Ah! certes, il n'eût pas ainsi abandonné le corps de Maria Cross! Il n'aurait pas eu trop de toute une vie pour s'en repaître. Elle est tellement indifférente qu'elle ne s'aperçoit pas qu'il a rapproché son genou du sien : elle ne sent même pas le contact; il est sans pouvoir sur elle; et cependant il l'a eue à portée de sa main, dans ces années finies; elle a cru l'aimer. Il ne savait pas, il n'était qu'un enfant, elle aurait dû l'avertir de ce qu'elle exigeait de lui, aucun caprice ne l'eût rebuté; il eût avancé aussi lentement

qu'elle l'aurait voulu : il savait adoucir, au besoin, le passage du plaisir... Elle en eût savouré la joie... Trop tard maintenant : faudra-t-il attendre des siècles pour que se renouvelle la conjonction de leurs destins, dans le tramway de six heures? Il leva les yeux, regarda dans les miroirs sa jeunesse décomposée, vit poindre les signes de la décrépitude : le temps d'être aimé n'est plus; voici le temps d'aimer si tu en es digne. Il posa sa main sur la main de Maria Cross :

— Vous vous souvenez du tramway?

Elle haussa les épaules et, sans se retourner, eut le front de demander : « Quel tramway? » Puis, pour ne pas lui laisser le loisir de répondre :

— Vous seriez bien gentil d'aller chercher M. Larousselle et de réclamer le vestiaire... sinon nous ne partirons jamais.

Il semblait ne pas entendre. Elle avait fait exprès de dire : « Quel tramway? » Il aurait voulu protester que rien ne comptait dans sa vie, hors ces minutes où ils furent assis face à face, au milieu des pauvres dont le sommeil renversait les faces charbonnées : un journal glissait des mains lourdes, cette femme en cheveux levait vers les lampes le feuilleton et sa bouche remuait comme si elle eût prié. Des gouttes d'orage creusaient la poussière de cette petite route derrière l'église de Talence; un ouvrier à bicyclette le dépassait, couché sur le guidon, et il portait en bandoulière un sac de toile d'où sortait une bouteille. Des feuillages poudreux ressemblaient à travers les grilles à des mains qui cherchent l'eau.

— Je vous en prie, soyez gentil, ramenez-moi mon mari; il n'est pas habitué à tant boire, j'aurais dû le retenir; il ne supporte pas les alcools.

Raymond, qui s'était rassis, se leva, et de nouveau eut horreur de son reflet dans les glaces. A quoi sert-il d'être *encore* jeune? On peut être *encore* aimé certes, mais on ne choisit plus. Tout est possible à qui détient la splendeur éphémère du printemps de la chair... Cinq ans de moins, et Raymond songe qu'il n'aurait pas désespéré de sa chance : mieux que personne il savait ce que la première jeunesse d'un homme peut vaincre, chez une femme usée, d'antipathies, de préférences, de pudeurs, de remords — ce qu'elle éveille de curiosités, d'appétits. Maintenant, il se croyait désarmé, et regardait son corps

comme, à la veille du combat, il eût fait d'une épée rompue.

— Si vous ne vous décidez pas, j'irai moi-même. On le fait boire... Comment vais-je le ramener? Mais quelle honte!

— Que dirait votre Bertrand s'il vous voyait ici, à côté de moi, et son père là-bas...

— Il comprendrait tout : il comprend tout.

***

Ce fut alors que retentit du côté du bar le bruit d'un corps massif qui s'écroule. Raymond se précipita et, avec l'aide du barman, voulut relever Victor Larousselle dont les jambes demeuraient prises dans le tabouret renversé; et sa main convulsive, pleine de sang, ne lâchait pas une bouteille cassée. Maria tremblante jeta sur les épaules du père de Bertrand une pelisse, en releva le col pour cacher sa face violette. Le barman disait à Raymond qui réglait l'addition « qu'on ne savait jamais s'il ne s'agissait pas d'une attaque »; et il porta presque le gros homme jusqu'au taxi, tant il avait peur de le voir « claquer » avant qu'il eût passé la porte.

Maria et Raymond, assis sur les strapontins, maintenaient l'ivrogne couché; une tache de sang s'élargissait sur le mouchoir autour de la main malade. Maria gémissait : « Cela ne lui arrive jamais... j'aurais dû me souvenir qu'il ne supporte que le vin... Vous me jurez de garder le silence? » Raymond exultait, saluait avec une immense joie ce retour de fortune. Non, il n'aurait pu être séparé de Maria Cross, ce soir. Quelle folie d'avoir douté de son étoile! Bien que ce fût la fin de l'hiver, la nuit était froide; une couche de grésil blanchissait la place de la Concorde sous la lune. Raymond retenait au fond de la voiture cette masse d'où sortaient des paroles confuses, des éructations. Maria avait ouvert un flacon de sels dont le jeune homme adora l'odeur vinaigrée; il se chauffait au feu du corps bien-aimé contre lui, profitait des brèves flammes de chaque réverbère pour s'emplir les yeux de ce beau visage humilié. Un moment, elle prit dans ses mains la lourde tête affreuse à voir du vieil homme, et elle ressemblait à Judith.

Elle désirait par-dessus tout que le concierge ne s'aperçût de rien et fut trop heureuse d'agréer les services de Raymond

pour traîner, jusqu'à l'ascenseur, le malade. A peine l'avaient-ils étendu sur un lit, qu'ils virent que la main saignait abondamment et que les prunelles étaient révulsées. Maria s'affolait, maladroite, incapable de rendre aucun des soins familiers aux autres femmes... Fallait-il aller réveiller les domestiques au septième? Mais quel scandale! Elle décida de téléphoner à son médecin qui avait dû mettre l'interrupteur, car elle n'obtint aucune réponse. Elle éclata en sanglots. Raymond se souvint alors que son père était à Paris, eut la pensée de l'appeler, et en fit la proposition à Maria. Sans lui dire merci, déjà elle cherche dans l'annuaire le numéro du Grand-Hôtel.

— Le temps de s'habiller et de trouver un taxi, mon père arrive.

Maria, cette fois, lui prit la main; elle ouvrit une porte, donna de la lumière :

— Voulez-vous l'attendre là? C'est la chambre de Bertrand.

Elle dit que le malade avait vomi, qu'il se trouvait mieux; mais la blessure l'inquiétait encore. Raymond, quand elle se fut retirée, s'assit, boutonna sa pelisse : le radiateur chauffait mal. Il écoute encore en lui la voix ensommeillée de son père : qu'elle paraissait venir de loin! Depuis trois ans, ils ne s'étaient pas revus : depuis la mort de la grand'mère Courrèges. A cette époque, Raymond se trouvait dans de grands embarras d'argent; peut-être avait-il réclamé sa dot avec des paroles trop brutales; mais cela surtout avait piqué au vif le jeune homme, et précipité la rupture : les remontrances de son père touchant des moyens d'existence qui faisaient horreur à cet homme timoré; les mœurs de courtier, d'intermédiaire, lui paraissaient indignes d'un Courrèges; il avait prétendu exiger de Raymond qu'il s'adonnât à une occupation régulière... Il sera là dans quelques instants; faudra-t-il l'embrasser, ou seulement lui tendre la main?

Raymond s'interroge, mais un objet l'attire, le retient : le lit de Bertrand Larousselle, — un lit de fer si étroit, si sage sous sa cotonnade à fleurs, que Raymond éclate de rire : lit de vieille fille ou de séminariste. Des murs nus, sauf un seul tapissé de livres; la table de travail est ordonnée comme une bonne conscience. « Si Maria venait chez moi, songe

Raymond, ça la changerait... » Elle y verrait un divan si bas qu'il se confond avec les tapis; toute créature aventurée dans cette demi-ténèbre y goûte un dangereux dépaysement, la tentation de céder à des gestes qui ne l'engageront pas plus que ceux qu'elle oserait dans une autre planète, — que ceux qu'innocente le sommeil... Mais dans la chambre où Raymond, ce soir, attendait, nul rideau ne cachait les vitres glacées par la nuit d'hiver : celui qui l'habite voulait sans doute que le petit jour, avant la première cloche, l'éveillât. Raymond ne discerne pas les signes d'une vie pure; cette chambre faite pour l'oraison, lui inspire la pensée que le refus en amour, que le déni sont des retardements habiles dont le plaisir bénéficie. Il déchiffra quelques titres de livres, gronda : « Non! mais quel idiot! » Rien qui lui fût plus étranger que ces histoires d'un autre monde, ni qui lui donnât plus de dégoût. Que son père tardait à venir! Il aurait voulu n'être plus seul, se sentait moqué par cette chambre. Il ouvrit la fenêtre et regarda les toits sous la lune tardive.

— Votre père est là.

Il ferma la fenêtre, suivit Maria dans la chambre de Victor Larousselle, aperçut une ombre penchée vers le lit, reconnut sur une chaise l'énorme chapeau melon de son père, cette canne à bec d'ivoire (son cheval, autrefois, quand il jouait au cheval); mais, le docteur s'étant relevé, il ne le reconnut pas. Ce vieillard qui lui souriait, qui l'attirait contre soi, il savait pourtant que c'était son père.

— Pas de tabac, pas d'alcool, pas de café; des viandes blanches à midi, pas de viande le soir, et vous vivrez un siècle... Voilà!

Le docteur répéta : Voilà — de cette voix traînante, quand l'esprit est ailleurs. Ses yeux ne quittaient pas Maria qui, le voyant immobile, prit les devants, ouvrit la porte et dit :

— Je crois que maintenant nous avons tous besoin de sommeil.

Le docteur la suivit dans le vestibule; il répétait d'une voix timide : « C'est tout de même une chance de nous être retrouvés... » Lorsque hâtivement il s'habillait, tout à l'heure, et dans le taxi, il avait décidé que cette courte phrase serait

interrompue par Maria Cross et qu'elle s'écrierait : « A présent que je vous tiens, docteur, je ne vous lâche plus. » Mais ce n'était pas cela qu'elle avait répondu, lorsque, dès le seuil, il s'était pressé de dire : « C'est une chance tout de même... » Voici qu'il répétait pour la quatrième fois la phrase préparée, comme si, à force d'insistance, dût surgir la réponse attendue. Mais non, Maria lui tendait son manteau, ne s'énervait pas, bien qu'il ne trouvât pas la manche; elle disait doucement :

— C'est vrai que le monde est petit : ne nous sommes-nous pas rejoints ce soir? nous pouvons nous rencontrer encore.

Comme elle feignait de n'entendre pas cette remarque du docteur : « Peut-être faudrait-il aider la chance... » il éleva la voix :

— Ne croyez-vous pas, madame, qu'il nous serait possible d'aider un peu la chance?

Que les morts seraient embarrassants s'ils revenaient! Ils reviennent quelquefois, ayant gardé de nous une image que nous souhaiterions ardemment détruire, pleins de souvenirs que c'est notre passion d'oublier. Chaque vivant est encombré de ces noyés que le flux ramène.

— Je ne suis plus la paresseuse que vous avez connue, docteur; je vais aller m'étendre parce que je dois être levée dès sept heures.

Elle fut froissée qu'il ne se récriât pas. Elle était assommée de se sentir couvée d'un œil tenace par ce vieillard qui répétait : « Alors vous ne croyez pas que nous puissions aider le hasard? Non ? » Elle répondit, avec une bonne grâce un peu courte, qu'il connaissait son adresse :

— Moi, je ne vais guère à Bordeaux... Mais vous, peut-être...

C'était tellement aimable de s'être dérangé!

— Si la lumière de l'escalier s'éteint, le bouton est là.

Il ne bougeait pas, s'obstinait : ne se ressentait-elle pas de sa chute? Raymond sortit de l'ombre et demanda : « Quelle chute? » Elle secoua la tête d'un air excédé, dit dans un grand effort :

— Savez-vous ce qui serait gentil, docteur? Nous pourrions nous écrire... Je ne suis plus une épistolière enragée; mais enfin, pour vous...

Il répondit :

— S'écrire n'est rien. A quoi sert d'écrire quand on ne se voit pas?

— Mais c'est justement parce qu'on ne se voit pas.

— Non, non : ceux qui sont sûrs de ne se revoir jamais, croyez-vous qu'ils souhaitent que la vie artificielle d'une correspondance prolonge leur amitié? Surtout quand l'un s'aperçoit que c'est pour l'autre une corvée... On devient lâche, en vieillissant, Maria; on a eu sa part; on redoute un surcroît de chagrin.

Il ne lui en avait jamais tant dit; comprenait-elle enfin? Elle était distraite à ce moment, parce que Larousselle l'appelait, qu'il était cinq heures, qu'elle avait hâte d'être débarrassée des Courrèges :

— Eh bien, c'est moi qui vous écrirai, docteur; et vous aurez la corvée de me répondre.

Mais plus tard, comme, la porte fermée et verrouillée, elle rentrait dans la chambre, son mari l'entendit rire et lui demanda pourquoi elle riait.

— Tu ne sais pas ce que j'imagine? Tu ne te moqueras pas? Le docteur aurait été un peu amoureux de moi, à Bordeaux... cela ne m'étonnerait pas du tout.

Victor Larousselle répondit, d'une bouche pâteuse, qu'il n'était pas jaloux; et une de ses plus vieilles plaisanteries lui revint : « Encore un qui est mûr pour la froide pierre. » Il ajouta que le pauvre homme avait eu sans doute une petite attaque; beaucoup de ses clients, qui n'osaient pas le lâcher, consultaient en secret d'autres médecins.

— Tu n'as plus mal au cœur? Tu ne sens plus ta main?

Non, il ne souffrait plus.

— Pourvu que ça ne se sache pas à Bordeaux, mon histoire de ce soir... Par le petit Courrèges peut-être?

— Il n'y va jamais. Dors... j'éteins.

Elle s'assit dans l'ombre, ne bougea plus jusqu'à ce que se fût élevé un ronflement paisible. Alors elle sortit pour gagner sa chambre, hésita devant la porte entre-bâillée de Bertrand, ne put se défendre de la pousser et, le seuil à peine franchi, renifla, furieuse, une odeur de tabac, une odeur humaine : « Il fallait que j'eusse perdu la tête pour introduire ici ce... »

Elle ouvrit au vent de l'aube, s'agenouilla un instant, au pied du lit; ses lèvres remuèrent; elle appuya ses yeux à l'oreiller.

***

Comme autrefois, dans le coupé aux vitres ruisselantes sur une route de banlieue, un taxi emportait le docteur et Raymond, sans que d'abord ils échangeassent plus de paroles que dans ces matins oubliés. Mais ce n'était pas le même silence : Raymond tenait la main du vieillard un peu affaissé contre lui, il dit :

— Je ne savais pas qu'elle fût mariée.

— Ils n'ont averti personne; du moins je le crois, je l'espère... En tout cas, moi, je n'ai pas été averti.

On disait que le jeune Bertrand avait tenu à cette régularisation. Le docteur cita ce mot de Victor Larousselle : « Je fais un mariage morganatique. » Raymond murmura : « C'est énorme! » Il observait à la dérobée, dans le petit jour, ce visage de supplicié, vit remuer les lèvres blanches. Cette face figée, ce masque de pierre lui fit peur, et il chercha les premières paroles venues :

— Comment va la famille?

Tout le monde allait bien. Madeleine surtout était admirable, disait le docteur; elle ne vivait que pour ses filles, les menait dans le monde, cachait ses larmes, se montrait digne enfin du héros qu'elle avait perdu. (Le docteur ne manquait jamais d'exalter son gendre tué à Guise, ni de lui faire amende honorable, s'accusait de l'avoir méconnu : tant d'hommes ont eu pendant la guerre une mort qui ne leur ressemblait pas!) Catherine, l'aînée de Madeleine, était fiancée au fils Michon, le troisième; on attendait qu'il eût vingt-deux ans pour déclarer les fiançailles :

— Surtout, ne le dis pas.

Il fit cette recommandation avec la voix de sa femme, et Raymond se retint de répondre : « Qui veux-tu que ça intéresse ici? » Le docteur s'interrompit, comme si l'eût assailli une douleur aiguë. Le jeune homme se livrait à des calculs : « Il a soixante-neuf ou soixante-dix ans... Peut-on souffrir

encore à cet âge, et après tant d'années écoulées? » Il sentit alors sa propre blessure, fut pris de peur : non, non, cela passerait vite; il se souvint de ce que répétait une de ses maîtresses : « En amour, quand je souffre, je me mets en boule, j'attends, je suis sûre que l'homme pour qui je souhaite de mourir, demain peut-être ne me sera plus rien; l'objet de tant de souffrances ne vaudra plus un de mes regards : c'est terrible d'aimer et c'est honteux de ne plus aimer... » Pourtant ce vieillard, voilà dix-sept ans qu'il saigne : dans ces vies rangées, dans ces vies de devoir, la passion se conserve, se concentre; rien ne l'use, aucun souffle ne l'évapore; elle s'accumule, croupit, se corrompt, empoisonne, corrode le vase vivant qui l'enferme. Ils contournent l'Arc de Triomphe; entre les arbres chétifs des Champs-Élysées, la chaussée noire coule comme l'Érèbe.

— Je crois que j'ai fini de bricoler; on m'offre une place dans une usine : une fabrique de chicorée. Au bout d'un an, on me laisserait la direction.

Le docteur répondit d'une voix distraite : « Je suis bien content, mon petit... » et soudain :

— Comment l'as-tu connue?

— Qui donc?

— Tu sais bien de qui je veux parler.

— Le camarade qui m'offre cette place?

— Mais non : Maria.

— Ça date de loin. Quand j'étais en philosophie, nous échangions quelques mots dans le tramway, je crois.

— Tu ne me l'avais pas dit. Une seule fois, je m'en souviens, tu as raconté qu'un ami te l'avait montrée dans la rue.

— C'est possible... Après dix-sept ans, je ne me rappelle plus bien... Ah! oui; c'est au lendemain de cette rencontre qu'elle m'a adressé la parole — pour me demander de tes nouvelles, justement; elle me connaissait de vue. Depuis, je ne l'ai jamais plus rencontrée. Je crois que ce soir, d'ailleurs, sans son mari qui est venu à moi, elle m'eût fait le coup du mépris.

Le docteur parut rassuré, se rencogna. Il murmura : « Et puis, qu'est-ce que cela peut me faire? Qu'est-ce que cela peut faire? » Il fit le geste de déblayer, à deux mains pétrit

sa figure, se redressa et, tourné un peu vers Raymond, faisant un effort pour échapper à soi, pour n'avoir plus souci que de son enfant :

— Une fois ta position assurée, marie-toi, mon petit.

Et comme Raymond riait, protestait, le vieillard fit retour sur lui-même, retomba sur lui-même :

— Tu ne saurais croire comme il fait bon vivre au plus épais d'une famille... mais oui! On porte sur soi les mille soucis des autres; ces mille piqûres attirent le sang à la peau, tu comprends? Elles nous détournent de notre plaie secrète, de notre profonde plaie intérieure; elles nous deviennent indispensables... Tu vois : je voulais attendre la fin du Congrès, mais c'est plus fort que moi; je vais prendre le train de huit heures, ce matin... L'important, dans la vie, c'est de se créer un refuge. A la fin, comme au commencement, il faut qu'une femme nous porte.

Raymond marmonna : « Merci! plutôt crever... » et il regardait ce vieil homme réduit, mangé aux vers.

— Tu ne peux imaginer quelle protection j'ai trouvée au milieu de vous. Une femme, des enfants, cela nous entoure, nous presse, nous défend contre la foule des choses désirables. Toi qui ne me parlais guère — ce n'est pas un reproche, mon chéri — tu ne sauras jamais combien de fois, au moment de céder à une sollicitation délicieuse, peut-être criminelle, j'ai senti ta main sur mon épaule, et tu me ramenais doucecement.

Raymond gronda : quelle folie c'était de croire qu'il existât des plaisirs défendus!

— Ah! nous ne sommes pas de la même espèce! moi, j'aurais eu vite fait de bousculer ma nichée...

— Crois-tu que je n'aie pas fait souffrir ta mère, moi aussi? Nous ne sommes pas si différents; ma nichée, que de fois l'ai-je bousculée, en esprit! tu ne sais pas... Ne proteste pas : quelques infidélités eussent peut-être mieux valu pour son bonheur que cette trahison de désir dont je me suis rendu coupable pendant trente ans. Il faut que tu le saches, Raymond : tu aurais de la peine à être un plus mauvais mari que je ne fus... Oui! Oui! Tu es bien mon fils. Seulement j'ai rêvé mes débauches, moi... cela vaut-il mieux que de les

vivre? Et vois comme ta mère se venge aujourd'hui : par un excès de soins; rien ne m'est plus nécessaire que son importunité; elle se donne un mal...; nuit et jour elle me couve : ah! ma mort sera douce! On n'est plus servi, tu sais : les domestiques d'aujourd'hui, comme elle dit, ne ressemblent pas à ceux d'autrefois; nous n'avons pas remplacé Julie : tu te souviens de Julie? Elle s'est retirée dans son pays. Eh bien, ta mère supplée à tout; je dois souvent la gronder : elle n'hésite pas à balayer; elle frotte les parquets...

Il s'interrompit, serra le bras de son fils, et, soudain, suppliant :

— Ne reste pas seul.

Raymond n'eut pas le loisir de répondre : le taxi s'arrêtait devant le Grand-Hôtel; il fallut descendre, chercher la monnaie. Le docteur n'avait que le temps de préparer son bagage.

Cette heure des balayeurs et des maraîchers était familière à Raymond Courrèges; il respira profondément, accueillit, reconnut les sensations accordées à ses retours dans l'aube : joie de l'animal éreinté, repu, qui ne souhaite que la tanière, le sommeil, qui va s'enfoncer en eux. Bonheur que son père ait voulu se séparer de lui sous le porche du Grand-Hôtel. Qu'il avait vieilli! Quelle diminution! Jamais trop de kilomètres entre la famille et nous, se dit-il, jamais nos proches ne seront assez lointains. Il avait conscience de ne pas penser à Maria, se souvint d'avoir beaucoup à faire ce jour-là, prit un carnet, chercha la page, fut stupéfait de ce que sa journée semblait s'être élargie, — ou fallait-il croire que ce dont il avait prétendu la remplir s'était réduit? Le matin? un désert; l'après-midi? ces deux rendez-vous? il n'irait pas. Il se penchait sur cette journée comme un enfant sur un puits : rien à y jeter que quelques cailloux; comment combler ce trou? Cela seul eût été à la mesure de ce vide : sonner à la porte de Maria, être annoncé, être reçu, s'asseoir dans la pièce où elle serait assise, lui adresser n'importe quels propos; — moins que cela même eût suffi à occuper ces heures vacantes et beaucoup d'autres encore : avoir pris rendez-vous avec Maria — fût-ce pour une date éloignée : avec quelle patience

de chasseur à l'affût aurait-il abattu les jours qui l'auraient séparé de ce jour! Même, eût-elle remis le rendez-vous, Raymond s'en serait consolé pourvu qu'elle en eût proposé un autre, et ce nouvel espoir eût été à la mesure du vide infini de sa vie. Sa vie n'est plus qu'une absence qu'il faut balancer par une attente. « Raisonnons, se dit-il; commençons par le possible : renouer avec Bertrand Larousselle, entrer dans la vie de Bertrand? Pas un goût commun, pas une relation commune; où le rencontrer, dans quelle sacristie, ce sacristain? Raymond brûle alors en esprit toutes les étapes entre lui et Maria : l'abîme franchi, il tient cette tête mystérieuse dans son bras droit replié, il sent sur son biceps la nuque rasée pareille à une joue de garçon; et cette figure vient à sa rencontre, se rapproche, grossit, aussi vaine, hélas, que sur l'écran du cinéma... Raymond s'étonne de ce que les premiers passants ne se retournent pas, ne s'aperçoivent pas de sa folie. Que nos vêtements nous cachent bien! Il s'abat sur un banc, face à la Madeleine. Le malheur est de l'avoir revue; il n'aurait pas fallu la revoir : toutes ses passions, depuis dix-sept ans, avaient été à son insu allumées contre Maria — comme les paysans des Landes allument le contre-feu... Mais il l'avait revue, et le feu demeurait le plus fort, se fortifiait des flammes par quoi on avait prétendu le combattre. Ses manies sensuelles, ses habitudes secrètes, cette science dans la débauche, patiemment acquise et cultivée, devenait complice de l'incendie qui maintenant ronflait, s'avançait sur un front immense, en crépitant.

« Mets-toi en boule, se répète-t-il, ça ne durera pas; en attendant que ce soit fini, drogue-toi; fais la planche. » Son père, lui, aura souffert pourtant jusqu'à la mort; mais aussi, quelle vie! Le tout est de savoir si la débauche l'eût délivré de sa passion; tout sert la passion : le jeûne l'exaspère, l'assouvissement la fortifie; notre vertu la tient éveillée, l'irrite, elle nous terrifie, nous fascine; mais si nous cédons, notre lâcheté ne sera jamais à la mesure de son exigence... Ah! forcené! Il aurait fallu demander à son père comment il avait vécu avec ce cancer. Qu'y a-t-il au fond d'une vie vertueuse? Quelles échappatoires? Que peut Dieu?

A sa gauche, Raymond s'efforçait de surprendre le mouve-

ment de la grande aiguille sur le cadran de l'horloge pneumatique; il songea que son père avait dû déjà quitter l'hôtel. Le désir lui vint d'embrasser une fois encore le vieillard : simple désir de fils; mais entre eux se noue un autre lien du sang, plus secret : ils sont parents par Maria Cross. Raymond descendit en hâte vers la Seine, bien qu'il y eût du temps encore avant le départ du train; peut-être cédait-il à cette folie qui oblige de courir ceux dont les vêtements sont en feu. Intolérable certitude qu'il ne posséderait jamais Maria Cross et mourrait sans l'avoir possédée. Ce garçon, qui avait pris, tenu, rejeté tant de femmes, éprouvait cette même fureur dont sont la proie certains hommes vierges et condamnés à la viginité, lorsqu'ils envisagent l'horreur de mourir avant d'avoir connu la joie charnelle. Ce qu'il avait eu ne comptait pas; rien n'avait de prix que ce qu'il n'aurait jamais.

Cette Maria! Il fut stupéfait de ce qu'un être, sans le vouloir, puisse peser d'un tel poids dans le destin d'un autre être. Il n'avait jamais songé à ces vertus qui sortent de nous, travaillent, souvent à notre insu et à de grandes distances, d'autres cœurs. Au long de ce trottoir, entre les Tuileries et la Seine, la douleur pour la première fois l'obligeait d'arrêter sa pensée sur ces choses à quoi il n'avait jamais réfléchi. Sans doute, parce qu'au seuil de ce jour il se sent démuni d'ambitions, de projets, de jeux, rien ne le détourne de sa vie révolue; n'ayant plus d'avenir, soudain tout son passé fourmille : que de créatures à qui son approche fut fatale! Encore ne sait-il pas combien d'existences il a orientées, il a désorientées; il ignore qu'à cause de lui telle femme a tué un germe dans son sein, qu'une jeune fille est morte, que ce camarade est entré au séminaire, qu'indéfiniment chacun de ces drames en a suscité d'autres. Au bord de ce vide atroce qu'est ce jour sans Maria, et que suivront tant d'autres jours sans elle, il découvre à la fois cette dépendance et cette solitude : la plus étroite communion lui est imposée avec une femme qu'il est pourtant assuré de ne jamais atteindre; il suffisait qu'elle vît la lumière, pour que Raymond demeurât dans lesténèbres : jusques à quand? Et s'il en veut sortir coûte que coûte, s'il veut échapper à cette gravitation, quels autres défilés s'ouvrent à lui que ceux de la stupeur et du sommeil... A moins que, dans

son ciel, cet astre soudain s'éteigne, comme tout amour s'éteint; mais Raymond porte en lui une passion forcenée, héritée de son père — passion toute-puissante, capable d'enfanter jusqu'à la mort d'autres mondes vivants, d'autres Maria Cross dont il deviendra tour à tour le satellite misérable... Il faudrait qu'avant la mort du père et du fils, se révélât à eux. Celui qui, à leur insu, appelle, attire, du plus profond de leur être, cette marée brûlante.

Il passa la Seine déserte, regarda l'horloge de la gare. Son père devait être dans le train, déjà. Raymond descendit sur le quai de départ, longea le convoi, n'eut pas à chercher longtemps : derrière une vitre, se détachait cette figure morte; les paupières étaient closes, les mains jointes sur un journal déplié, la tête un peu renversée, la bouche entr'ouverte. Raymond toqua du doigt; le cadavre ouvrit les yeux, reconnut celui qui avait frappé, sourit et, trébuchant, s'avança à sa rencontre dans le couloir. Mais tout son bonheur fut empoisonné par la crainte puérile que le train partît sans que Raymond ait eu le temps de descendre. Il répétait :

— Maintenant que je t'ai vu, que je sais que tu as voulu me revoir, va-t'en, mon chéri : on ferme les portières.

En vain le jeune homme lui assurait que cinq minutes restaient encore et qu'en tout cas le train s'arrêtait à la gare d'Austerlitz : le vieillard ne redevint tranquille que lorsque son fils fut de nouveau sur le quai; alors, ayant baissé la glace, il l'enveloppa d'un regard plein d'amour.

Raymond s'informait si rien ne manquait au voyageur : voulait-il un autre journal, un livre? Avait-il retenu sa place au wagon-restaurant? Le docteur répondait : « Oui... oui... » dévorait des yeux cet homme si différent de lui, si pareil à lui — cette part de son être qui lui survivrait un peu de temps et qu'il ne devait jamais revoir.

FRANÇOIS MAURIAC

STRASBOURG

Après les jours de neige et de tempête, et les soirs d'ombre où les rues sont désertes, si les cigognes viennent, c'est que vient le printemps. L'air s'allège autour de leur vol. Le ciel se nuance, et se varie, comme un plumage. Les oiseaux changent de plumes; le ciel change de tons, et il va s'emplir de cris après un long silence.

***

Chaque ville a sa couleur. Chaque ville a sa musique. Chaque ville a ses armes parlantes. Il semble qu'au printemps Strasbourg soit la cité des cigognes, des eaux et des glycines. Ce sont là les trois thèmes autour desquels s'enroulent et se déroulent les rythmes de la ville. Ce sont là les trois images autour desquelles s'organise le décor des maisons, des places et des rues. Le jour d'une prise d'armes, un vol nu de cigognes sur la place Kléber, où bat tout le cœur de la ville, suffit à donner un sens aux mouvements de la foule et des troupes qu'une marche militaire conduit, et les promenades matinales dans les larges allées qui vont vers l'Orangerie, entre les grilles et les balcons où montent et d'où retombent de lourdes grappes de glycines, découvrent l'éveil joyeux et jeune d'une vie longtemps taciturne. Mais, de la place Kléber à l'Orangerie, les eaux coulent, jaillissent, s'éparpillent en abondance, les eaux des rivières et des canaux, les eaux enfin que les arroseurs projettent

par mille jets, comme des parfums lumineux. Et dans la grande lumière d'un matin triomphant, la musique de l'eau qui fuse, le rythme d'un vol d'oiseaux, le murmure du vent dans les glycines, c'est Strasbourg.

***

Joie des jeunes filles. Leur visage est celui du bonheur. Le bonheur dans la sérénité, et qui n'a plus d'inquiétude. Le bonheur conscient de soi-même et qui ne doute plus de son éternité. De leurs membres un peu forts, de leur taille un peu lourde, une grâce s'élance, la grâce de la joie libre dans un jeune corps qui ne sent plus l'étreinte du corset dur, et qui, s'il se plie, ne le fait que pour s'offrir à une étreinte plus douce et volontaire. Joie, charme d'un sourire qui n'a pas de sous-entendu. Pureté d'un regard qui ne dissimule rien, et qui s'ouvre très grand pour saisir plus de choses. Mouvements du corps fait pour la danse et pour le jeu, pourtant capables de rudes besognes. Des muscles, plus que des nerfs; du rythme, plus que de la légèreté, mais qui émeut comme la libre course d'un adolescent, dans les champs. Joie qui n'a pas de coquetterie. Joie qui est pleine d'ardeur. Joie qui est une sorte de gloire.

***

Devant l'Alsace épanouie, après cinquante ans de servage, je songe à ces vers du *Bocage Royal*

> Le Gaulois semble au saule verdissant :
> Plus on le coupe, et plus il est naissant
> Et rejetonne en branches davantage,
> Prenant vigueur de son propre dommage.

***

Ce qui frappe d'abord dans Strasbourg, c'est sa propreté, une propreté lavée que n'ont jamais connue nos cités françaises. Elle fait sa toilette tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Aussitôt qu'il a plu, on arrose à grands jets qui inondent trottoirs et chaussées, et qui font disparaître la boue. Les eaux s'écoulent rapidement dans les

rues bien pavées; et dès le matin, la ville est nette. Elle l'est le soir encore.

***

Travailler dans le bleu. Image de poète qui, ici, fut réelle. Dès le début d'octobre 1918, on sut à Strasbourg que la fin de la guerre approchait, que les jours de liberté venaient. On s'apprêta à fêter cette liberté et à pavoiser en son honneur. On avait les drapeaux de la ville, du rouge et du blanc. Ce n'était pas assez.. Toutes les étoffes dont on pouvait disposer, on les envoya chez le teinturier, robes, serviettes, draps, pour les faire teindre en bleu. Les teinturiers étaient surchargés de travail; et devant les Allemands, qui ne comprenaient pas, l'Alsacien disait à l'ouvrier, qui se plaignait du chômage : Tu n'as qu'à travailler dans le bleu.

***

Joie toujours neuve de marcher sur un sol français, le long du Rhin. Kehl, avec ses usines et son port, et ses ponts métalliques, Offenbourg, avec ses toits rouges, forment des taches sur la rive droite. La Forêt-Noire emplit le fond de l'horizon. Mais ici, sur la rive française, la forêt est blonde et claire. Des prairies s'étalent, où poussent des osiers, des saules au tendre feuillage. Parfois, au milieu des arbres, une nappe ronde luit, qui vit dans le silence. Une barque plate glisse sur l'eau immobile. Un homme debout la conduit à la gaffe. A la recherche de quel trésor?

Et quand on revient le soir par les chemins qui sont entre les arbres et les prairies comme des allées de parcs, dans la nuit les sonneries claires et graves de la cathédrale française servent de guide sur le chemin.

***

La cathédrale française. Il faut ainsi l'entendre de loin d'abord pour s'habituer à l'émotion profonde dont sa vue doit nous saisir. Le choc est trop grand à se trouver soudain devant elle. C'est un écrasement. C'est un accablement sous quoi l'on plie, dès le seuil de la rue qui conduit au parvis.

On ne voit que la masse, sans distinguer la flèche. On ne voit que la somme sans discerner le détail. On s'arrête. La crainte a retenu les pas et les pensées. L'encadrement de la rue au milieu de laquelle elle apparaît, et qu'elle borne, la rend plus puissante encore, et comme menaçante. On a fermé les yeux, et lorsqu'on les rouvre, quand le regard s'élève pour s'échapper, soudain la flèche s'élance. On veut la suivre, mais l'élan est si vif, si rapide, si profond dans le ciel qu'un vertige nouveau nous accable.

Après l'accablement de la première rencontre, le sentiment se précise, et il se dégage du désordre des pensées, comme la flèche se dégage de la cathédrale même. Échappé à la masse, on prend du recul, on saisit l'ensemble et les proportions, et l'élan même de la flèche est soudain ce qui donne une forme à cet ensemble, ce qui lui donne un sens. Tout n'est plus qu'élan, ne sera plus jamais qu'élan.

***

Ce soir, dans le couchant, elle apparaissait comme une flamme qui monte sur la mer.

***

Dans l'air plein de bonheur Strasbourg, au mois de mai, s'élance, comme une jeune fille avide de soleil et de fleurs, de branches et de feuilles. Ce n'est pas la triste délaissée, dont parle le poète allemand : « En voile de deuil, chantait-il, te voilà triste et délaissée. Un ancien amant approche pour te conquérir. Il t'obtiendra sûrement grâce à la vaillance de son bras, dussent se teindre de sang ton voile et tes vêtements. Il approche pour te témoigner son amour à coups d'estoc et de taille; il te conquerra une seconde fois au nouvel empire allemand. Et, dans ta beauté nouvelle, tu retrouveras ton éclat de jadis, tu seras la plus belle fleur des cités allemandes, le long du Rhin. »

Ce n'est plus la triste délaissée, c'est une jeune fiancée qui a retrouvé son fiancé perdu. Vers lui qui s'approchait, elle s'est élancée. Ses bras se sont ouverts les premiers. Sa

bouche a crié la première. Si vaillant que fût son courage, il n'a pas eu besoin de cette vaillance. Ce n'est pas pour lutter qu'il est apparu, mais pour étreindre, et pour pleurer de joie. Amant heureux, autant qu'il l'espérait et davantage encore, il n'eût pas songé à témoigner son amour à coups d'estoc et de taille; ce n'est pas une conquête qu'il poursuit; c'est à un libre choix qu'il accourt; et le sang qu'il voit, c'est le sang de la joie monté soudain au visage de la bien-aimée. Il ne savait que faire de ses armes. Les armes gênent pour embrasser. Et la beauté ancienne reparue l'émerveillait, comme si, après beaucoup d'années, retrouvant, dans un vieux livre de famille, une fleur séchée, oubliée là depuis longtemps, il la voyait soudain refleurir et s'épanouir, dans tout l'éclat de sa jeunesse avec tous ses parfums.

« J'ai laissé, dit-elle, ma retraite, celle où je m'étais volontairement enfermée. Longtemps j'ai vécu dans l'ombre des petites rues qui tournent, se croisent, se coudoient, se perdent, se retrouvent entre Saint-Pierre-le-Vieux et Saint-Étienne. Aujourd'hui, j'ai passé les ponts; j'ai franchi la rivière. Ce printemps, on dirait que c'est tous les jours dimanche. Je ne peux pas toujours voyager vers le ciel. C'est vers lui que je m'échappais, quand j'étais lasse de ma retraite, et la flèche de la cathédrale était le chemin que je suivais, quand je m'interdisais de franchir la rivière. De sa pointe, je voyais dans la campagne les branches et les feuilles, les fleurs et les fruits qui m'étaient défendus, et les chemins où je ne pouvais marcher. Mais de sa pointe aussi, j'ai pu suivre la fuite de l'ennemi, et la venue du fiancé vainqueur. Toutes les cloches sonnaient, comme pour un chant nuptial. Il est libre, le beau jardin d'Alsace, et librement j'y puis courir toute ma course. Les parfums n'ont jamais été si doux. La lumière n'a jamais été si fine, ni si belle. Les champs, ni les coteaux ne furent jamais plus lourds de promesses de moissons ni de vendanges. Mon expansion a besoin de s'ébattre par la campagne, où l'air libre n'a plus de limites, de se baigner dans la lumière, de se renverser dans les parfums. J'ai franchi la rivière, et quand je reviendrai, à la nuit, je rapporterai aux plis de mes cheveux et aux plis de ma robe, ces odeurs vives et naturelles, que je ne connaissais

plus; et qui sont les odeurs, de nouveau vivantes, de ces fleurs qui séchaient dans les armoires entre les linges. »

***

La ville, sur les eaux, a la forme d'un violon couché, dont l'âme invisible vibre encore.

***

Strasbourg, lourdes et sourdes syllabes, qui ont le rythme d'une marche, où il y a de la gravité et de la sainteté, nom qui semble fait pour les combats et les liturgies. Nom grave, comme un mot d'ordre, passé dans l'ombre, à la relève des avant-postes, nom qui évoque l'atmosphère des veilles d'assaut et des veilles religieuses. Strasbourg, lampe qui veille dans l'ombre du sanctuaire. Strasbourg, à la fois mystique et militaire, carrefour des routes, clairière dans la forêt, qui porte dans son nom le roulement des batailles, et le roulement des jours de gloire. Strasbourg, lourd de songes longtemps tus et toujours affirmés, qui donne le son des vies secrètes, et le son des mêlées guerrières. Strasbourg, qui, par sa flèche, montre son front superbe et qui à ceux qui l'aiment ouvre son cœur fermé. C'est vers elle, comme au sûr asile, que va la vallée du Rhin, cette vallée qu'on appelait jadis l'avenue des Prêtres, Pfaffengasse; et c'est elle qu'enveloppe l'Ill, ceinture d'honneur et de défense, l'Ill, la rivière d'Alsace qui, avant d'arriver à Strasbourg, arrose Mulhouse et Colmar, qui reçoit toutes les rivières, tous les torrents, tous les ruisseaux de la montagne, et qui donne son nom peut-être au pays même. J'aime mieux les philologues qui voient dans l'El-Sass le pays de l'Ill que ceux qui veulent y voir le pays des hommes établis sur la terre étrangère.

Le pays des hommes établis sur la terre étrangère, il y a une tristesse dans cette image, mais si elle est réelle, elle ne fut jamais que passagère. Depuis les temps préhistoriques, l'Alsace fut le pays des Ligures et des Italiotes, des Germains et des Slaves, des Bohêmes et des Magyars, mais elle est

toujours restée le pays de l'Ill et Strasbourg est toujours Strasbourg. Les moissons ont été détruites, elles ont repoussé plus belles; et du haut de la flèche fameuse, on a pu mesurer leur beauté à la liberté de leur élan. Strasbourg, lourdes syllabes d'une marche funèbre, la marche des étrangers en fuite. Strasbourg, Strasbourg, Strasbourg, cri de guerre et de gloire, aujourd'hui cri de joie.

***

Par la fenêtre ouverte luit un coin de ciel bleu. Dans la cour les oiseaux font un vacarme vif. Heure de réveil. Heure de vivacité du cœur dans la paresse du corps. Heure de joie.

***

J'ai marché dans la montagne, et la vallée, à mes pieds, était comme un lit d'herbes et de feuillages.

***

Chaque heure qui s'écoule contient plus que ce qui apparaît dans cette heure. Chaque heure qui s'écoule, qu'elle soit de fête ou de travail ou de loisir, est chargée d'un lourd trésor de passé, d'avenir.

En nul lieu, plus qu'ici, on n'a le sentiment de ce trésor.

***

Jeune fille sans joie, si elle chantait en travaillant, c'était seulement parce que la chanson était vieille, et qu'il s'y trouvait des mots d'autrefois. Plus que la musique même, elle recherchait le sentiment de cette musique. Tout le jour, courbée sur son ouvrage, où elle voulait voir une tâche, elle ne prenait de loisir que les volets clos et les rideaux baissés, quand elle rangeait dans les armoires des jupes vertes ou rouges, des bas blancs, de grands nœuds que sa mère et que ses grand'mères avaient portés, et qu'elle ne portait pas. Elle se réjouissait parfois; mais ce n'était pas une joie d'amour, car, de l'amour, elle ne savait que les tristesses de l'absence. C'était une joie de haine, quand l'ennemi était par trop maladroit, par trop ridicule. Alors, elle riait, et l'étranger qui campait chez elle, et qui entendait

ce rire, s'inquiétait. Et si elle ne faisait que sourire, il s'inquiétait davantage, car le sourire lui était moins intelligible encore que le rire.

***

Sommeils emplis de songes des maisons peintes aux toits pointus, où les grands nœuds dans les armoires frémissent encore au mouvement des fêtes, près des bas blancs, des jupes rouges et vertes, où bouge encore le vent des danses. Costumes saints d'avoir été reliques, d'avoir dans leurs plis, pendant des ans et des ans, caché des couleurs bleues, blanches et rouges, qui du grenier sont passées au balcon. En cette nuit de fête, maintenant que la fête est finie, dans les rues où je marche, il y a autour de moi, sur les trottoirs déserts, malgré les volets clos, et la lune qui rêve au bord d'un toit, comme une exaltation invisible où le pas sonne vif, où s'allège le cœur, comme un secret passionné qui soudain se dévoile. Et déjà ce n'est plus le premier rendez-vous, celui auquel on se rend avec hésitation, avec anxiété, et déjà c'est le second rendez-vous, celui qu'on se hâte d'atteindre, le cœur sûr, le cœur confiant, plein de désir et de reconnaissance.

***

Les enfants. En Alsace, ils ont une importance à part. Ce sont eux qui devaient retrouver la liberté que leurs parents ne devaient peut-être pas revoir. Ils portent la charge d'un héritage sacré, et ce trésor que l'on a mis en eux met autour de leur front quelque chose de grave et de saint. Ils sont bien les mêmes que ces enfants qui, en juin 1790, demandaient à participer aux fêtes de la fédération du Rhin, à Strasbourg, et qui disaient :

« Lorsque nos pères posent des bornes dans leurs champs, ils appellent leurs enfants pour être témoins de cette auguste cérémonie. Aujourd'hui, nous avons l'avantage de prendre part sous la conduite de respectables vieillards à une fête de bien plus grande importance. »

Cette année encore, ils ont assisté à des fêtes de bien plus grande importance, et ils ont conscience du rôle qu'ils

y ont joué. Ils ont une liberté d'esprit, une indépendance de cœur, une volonté et une bonne volonté aussi qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Il faut les avoir vus campés au bord des routes, à l'entrée des villages, la tête enfoncée dans leurs bonnets de fourrure, jugeant impartialement tout ce qui passe sur les chemins. Il faut les avoir vus, dans les écoles, le front serré par l'effort de l'attention, pour comprendre la leçon de français et la retenir, et, le doigt levé aussitôt, quand il s'agit de répondre. Il faut se souvenir des répliques qu'ils renvoyaient aux maîtres allemands. Il faut se souvenir de leur humour, et de leur fermeté, quand l'humour n'était plus suffisant. Nous saisirons pourquoi, dans presque tous les villages, il y a une *Kindergasse*, une rue des enfants, et à Strasbourg même, une rue du Jeu des Enfants. Ils sont avec nous, ces enfants, et du coup c'est l'avenir qui se donne à nous.

***

C'est le pays de la couleur et des images. Visages au teint vif les maisons sont coloriées comme des jouets d'enfants, les maisons aux toits pointus, aux greniers à plusieurs étages, témoignage d'abondance. Il n'est point jusqu'aux enseignes et aux noms de rues, qui ne soient pleins d'éclat ou de songe. Dans les villages traversés, j'ai vu l'auberge à la Rose dorée, et le restaurant de l'Agneau, j'ai vu l'auberge du Chasseur vert et le restaurant à la Fleur. Voici enfin, dans Strasbourg même, la rue de l'Arc-en-Ciel, et la rue du Bain-aux-Roses, voici la rue de la Mésange et la rue de la Nuée-bleue. Et lorsque, comme dans un conte de jadis, la cathédrale sonne à 10 heures le couvre-feu, dans les rues silencieuses, aux noms charmants, des veilleurs se promènent; des veilleurs enveloppés de grands manteaux, ayant sur la poitrine de petites lampes électriques, dont la lumière tremblante met des étoiles qui bougent sur la terre.

***

La ville était comme ramassée, comme concentrée sur elle-même, et les eaux l'enserraient d'une ceinture étroite.

Dans ces dernières années, elle s'est dégagée, clarifiée, éparpillée même au delà des eaux qui l'enfermaient. A son charme secret, et qui était du cœur, on a ajouté l'espace, la liberté, et comme des voluptés naturelles. Sa ceinture s'est dénouée, mais ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle jouit de cette volupté.

***

La cathédrale.

Après le jour en demi-teintes, en demi-tons, au-dessus de la ville immobile dans l'éclatant couchant qui empourpre le ciel, c'est l'allégro qui s'élance, c'est la montée passionnée, dont l'épanouissement invisible est pourtant sensible à l'esprit et au cœur.

***

Ils ont plus de force que de douceur, plus de puissance que de grâce. Ils ont été si longtemps obligés de dissimuler leur ardeur que leur passion même est disciplinée. Devant un spectacle qui les émeut, ils se tairont, comme s'il y avait encore danger à montrer son émotion, et à l'instant où leur passion l'emporte, elle suit un ordre, une sorte de rythme bien éloignés du désordre populaire. Dans l'enthousiasme même ils ont conscience de cet enthousiasme, et on dirait qu'ils lui imposent une règle. Certains sont taciturnes. Ce sont des Normands tristes, me disait-on. Mais beaucoup ont une expansion méridionale, dont d'ailleurs ils ne sont pas dupes. Un mélange de blague et de réalisme. De l'humour, qui serait britannique s'il n'était parfois un peu gras. De l'enthousiasme et de l'esprit pratique. Un sens critique d'une acuité singulière, et qui ne s'épargne pas soi-même. Une chaleur de cœur qui ne cède qu'à la conscience des intérêts; mais, à ces intérêts particuliers, un attachement tenace.

Quarante-huit ans de domination allemande ne sont pas sans avoir laissé des traces dans la formation des esprits, comme dans l'aménagement des villes. Mais si les rues ont été élargies, si des places et des boulevards ont été créés, si des perspectives ont été ouvertes et des arbres plantés, les esprits se sont resserrés et les cœurs se sont fermés.

Les esprits se sont resserrés pour se défendre avec plus de force contre l'influence germanique, les cœurs se sont fermés pour ne pas accueillir des amitiés ennemies. Les cœurs s'ouvrent aujourd'hui, mais des graines mauvaises y sont entrées, et l'on ne peut pas ne pas s'émouvoir devant la délation qui court de village en village, de ville en ville. C'est bien là le défaut allemand, le vice allemand par excellence. Chacun a quelqu'un à dénoncer, à faire partir de l'autre côté, comme ils disent pour désigner la rive droite du Rhin, et ces dénonciations ne s'appuient trop souvent que sur des intérêts privés.

Et certes, pour s'en étonner et pour s'en indigner, il faudrait ne pas se souvenir, il faudrait oublier dans quelles conditions, un peuple a vécu pendant près d'un demi-siècle, et qu'il aurait fallu qu'il meure, s'il n'avait jamais consenti à composer dans les menus épisodes de la vie journalière avec le vainqueur. C'est par cette faiblesse inévitable et nécessaire qu'il a pu maintenir son existence et sa force, et c'est à elle que nous devons de l'avoir retrouvé debout pour nous accueillir et nous tendre les bras.

Tels qu'ils sont, nous n'avons pas de peine à les aimer; mais nous avons de la peine à ne pas montrer notre amour. Il ne faut point toujours parler sentiment ici; il faut aussi parler raison. Ce fut parfois une cause de malaise, que ce désaccord qu'il y avait entre ceux qui venaient, et ceux qui étaient déjà là. Il y a temps pour tout. L'abondance du cœur ne retire rien à la fermeté du cerveau, et la magnificence des fêtes prolongées tard dans la nuit ne doit pas diminuer la lucidité dans le travail dès le matin.

Il faut manifester sinon sa force, du moins son autorité. Les Alsaciens eux-mêmes le désirent et le demandent.

Pendant quarante-huit ans, l'Alsace a été comme un pur sang sellé et bridé, maintenu par un cavalier vigoureux. Nous sommes venus, nous lui avons retiré la bride; nous l'avons dessellé, nous lui avons ouvert grandes les barrières. Il a pu galoper, en pleine liberté, dans le grand vent du large. Il s'est grisé. Ce n'est que peu à peu qu'on aurait dû lui rendre la main. Il s'agit de le reprendre aujourd'hui, de l'habituer de nouveau aux rênes. Et la tâche n'est pas aisée.

***

« Grès compact et très fin, a écrit Mérimée du grès des Vosges, de couleur rose, lorsqu'il vient d'être taillé, mais qui prend avec le temps une teinte foncée comme celle du fer exposé à l'air, d'ailleurs cette pierre se prête admirablement à toute la délicatesse de l'ornementation gothique, et sa dureté qui augmente avec les années permet de l'employer pour les moulures les plus fines, pour tous les détails précieux dans l'exécution desquels excellaient les artistes du moyen âge. »

N'est-ce point là l'image même du caractère alsacien, cette dureté qui augmente avec les années, cette couleur rose d'abord qui prend bientôt la teinte foncée du fer?

***

Ils chantent plus volontiers qu'ils crient ou qu'ils applaudissent. Le chant naît naturellement en eux, jaillit spontanément dans leur cœur, pour exprimer le sentiment qui soudain les étouffe. De là, la gravité que prend leur chant, une gravité où il y a une sorte de tristesse, comme dans les choses saintes qui dépassent les hommes. Ils font de *la Marseillaise* une marche religieuse que l'on ne peut écouter sans trouble.

***

Il faut voir un jour de fête défiler dans Strasbourg toutes les sociétés militaires, musicales, sportives, les harmonies et les unions chorales, les éclaireurs et les fanfares, les jardiniers et les gymnastes, les vétérans de 70 et les combattants de la Grande Guerre. Il faut voir les bannières qui les précèdent, chargées d'or, de couleurs et de médailles. Il faut voir ces femmes, ces hommes, ces enfants, les robes rouges que portent les catholiques, les robes vertes que portent les protestantes. Il faut voir leur élan, leur gravité, et les mouchoirs qui s'envolent, et la marche du cortège qui est au pas, dans une mesure et dans un rythme qui ne se rompent point.

Il faut voir, les jours de fête, les rues étroites pavoisées, si étroites et si lourdes de pavois que les drapeaux, d'une fenêtre à l'autre, se rejoignent et forment comme une grande draperie frémissante et multicolore entre le ciel et les pavés. Il faut voir les rondes d'enfants autour des musiques abondantes dont les sons emplissent l'air. Il faut voir les farandoles des jeunes gens qui, autour de la statue de Kléber, se nouent et se dénouent, se rompent et se retrouvent, comme une suite d'accords qui ne sonnent jamais faux. Il faut voir surtout aux balcons du palais de l'Empereur, tandis que défilent des soldats français, des jeunes filles en guirlande, aux nœuds rouges ou noirs, se pencher et crier, et battre des mains.

Le fleuve, les forêts, la cathédrale, ce sont là de grandes impressions qui touchent l'esprit à l'égal du cœur, qui sont de raison comme de sentiment. Il s'y ajoute ensuite l'émotion née des villages, villages aux couleurs vives, aux toits pointus, aux fenêtres basses pareilles à celles qui regardent le large aux ponts des grands navires. Mais c'est là pittoresque surtout comme celui des nœuds, des tabliers, et des corsages. Détails émouvants sans doute, mais détails. Ornements qui développent le thème, qui le varient, qui le rapprochent de nous et le rendent plus humain. Mais tout l'essentiel n'est-il pas dit par la magnificence du fleuve, la profondeur des forêts, l'élan de la cathédrale?

***

Silence des quais le soir, sous les lanternes blanches et rouges. Des lumières brillent encore dans les lavoirs et laissent traîner des reflets sur l'eau. Au clair de lune les maisons qui plongent dans l'Ill font songer à ces demeures orientales où abordent, des soirs d'ombre, des barques silencieuses qui guident les amants ou guettent leur départ. Parmi tant d'autres choses, une fenêtre est ouverte. On voit la lampe sur la table, les faïences coloriées aux murs, le grand poêle blanc, l'armoire brune, large et ventrue. Une jeune fille près de la table, sous la lampe, est penchée sur on ne sait quel travail. Elle est blonde, et sa nuque claire, hors d'une

robe noire, fait une tache d'or, pareille aux reflets qui glissent sur l'eau. La nuit est douce. Silence des quais le soir.

***

Il est des soirs d'été où la ville est sur les eaux mouvantes comme une barque flottante, une barque pleine de musiques et de chansons, qui a pour dais un ciel merveilleux de soie, brodée d'étoiles. La ville, ces soirs-là, vogue vers l'Orangerie, où, sous les arbres magnifiques, devant des eaux lumineuses, les danses se nouent et se dénouent. Danse devant le miroir des eaux. Dans ces branches, des lampions jaunes, comme des soleils morts, se balancent. Des couples, dans les sentiers retirés, au bras l'un de l'autre s'enchantent des rythmes qui leur parviennent à travers les feuilles. Ainsi des joies anciennes revivent. Dans les fêtes de nuit, toujours des images passées reparaissent. Des images lointaines qui viennent d'au delà votre naissance, comme si nous les avions vécues dans des existences antérieures. La Fête chez Thérèse, savons-nous quand nous y assistâmes?

***

La vallée. Elle s'allonge entre la Forêt-Noire et les Vosges, avec son fleuve éternel, ses rivières vives, ses ruisseaux lents et sinueux, ses chemins pareils à des allées ombragées de beaux arbres, ses prairies et ses champs où s'arrondissent les cerisiers, où les houblons se dressent et se courbent, ses coteaux qui sont plantés de vignes, jusqu'aux montagnes, qui sont plantées de sapins, de hêtres et de frênes. La vallée verdoyante, que l'on a dite un beau jardin, et que l'on pourrait dire un beau verger, et qui enveloppe des villages par centaines. Des villages, ceints de joncs et de feuillages, aux toits rouges, aux églises de grès dont les cloches ont sonné de joie, aux maisons pointues de toutes les couleurs, aux fenêtres à petits carreaux où vit longtemps le soleil après sa mort, aux jardins pleins de rosiers devant les maisons basses. Chaque village a sa pelouse de jeux; et chaque village a son café avec son piano mécanique, autour duquel on danse, quand c'est dimanche et jour de fête. Et les routes sont pleines d'enfants. Il en sort de partout, garçons et filles, de toutes

les rues et de toutes les maisons, clairs, hardis et chanteurs, qui s'éparpillent comme des poules, lorsque passe une auto.

Comme une prairie, en mai, est pleine de fleurs et de couleurs, la vallée d'Alsace est pleine de villages et d'enfants. Et, sur les pointes des Vosges, rêvent ou meurent des ruines, tandis que, de toutes parts, la Vie abonde, afflue, déferle.

Il y a quelque chose de surprenant et d'émouvant dans ce triomphe éclatant de la vie, au sortir des combats, en un pays si riche en sources claires ou souterraines.

Ainsi, pendant la guerre, quand on revenait à l'arrière pour une période de repos, après de longs mois passés au milieu de terres incultes et défoncées, on éprouvait comme une surprise, comme une joie, comme un émerveillement même devant le moindre paysage, le plus banal, mais où l'herbe poussait et où verdissaient les arbres.

Mais ici, il n'y a pas de paysage banal. Et dans chaque village il y a une auberge à l'Agneau, Agneau pascal, symbole de la résurrection éternelle. Des bois de jeunes bouleaux rêvent dans les prairies; et montant à l'assaut des cimes, on voit cette montée des chênes, dont parle Taine.

Prairies, vignes, forêts, montagnes, tout est en abondance en Alsace. Que dire du sous-sol? Et il y a le Rhin. Si par quelque cataclysme, l'Alsace était séparée de la planète, elle se suffirait à elle-même.

***

Le vent est tombé. Ce soir, la ville est tiède et lasse, comme un corps détendu après la nuit d'amour.

***

Strasbourg est, elle aussi, une cité des eaux. Elle est riche en eaux vives, vertes, jaunes, blanches ou bleues selon le temps qu'il fait dans la montagne, et selon le nuage qui passe; en eaux vives, dont le cours s'alentit ou se précipite, et qui, chemins qui marchent, défilent entre des quais de pierre, ou longent des pentes gazonnées, ou baignent encore des maisons grises, brunes ou noires, dont les balcons qui les surplombent évoquent des images de guet et d'attente.

Elle est abondante en eaux, qui descendent des monts, et qui ont traversé des vallées où elles étaient comme sur une couche d'herbe et de feuillages; qui, les jours de crue, ont l'emportement des torrents, et roulent des pierres et des arbres brisés; qui, les jours d'automne, ont une nonchalance traînante, où reste le reflet des pelouses pâlissantes, des arbres affinés, des lignes amollies, des lointains atténués et fondus.

Mais elle est riche aussi en ces eaux régulières que les hommes ont amenées dans des lits stricts, et qui, pacifiquement, réfléchissent, immobiles, les peupliers des rives et les arches des ponts. Sous les feuilles tombées, les banquettes des bords semblent, ces jours-ci, couvertes de ce tissu d'or dont on fait les bandeaux pour les reines. Dans le spectacle des canaux, il y a quelque chose de rare comme la vue d'une vie bien composée, où la volonté remplace la passion, et la sagesse la nonchalance. Miroirs qui semblent encastrés parfois dans des bassins de marbre noir, et qu'on trouve, au seuil de la ville, comme un exemple et comme une leçon.

Eaux vives, eaux silencieuses, si nombreuses, tantôt si proches les unes des autres, tantôt si éloignées, qu'on ne se reconnaît plus en leur réseau complexe. Et les eaux d'une même rivière semblent les eaux de rivières diverses, et les eaux de canaux différents semblent les eaux d'un même canal.

Eaux abondantes, images de la cité, avec leur éclat et leur silence. Vie expansive et vie souterraine. Vie d'élan et vie de volonté. Vie du cœur, et vie de la raison.

***

Il est sur le quai des Pêcheurs une maison grise, aux fenêtres basses, qui n'est ni très vieille ni très jeune; et que rien ne distingue des maisons qui la touchent; mais la vue qu'on en saisit a quelque chose d'unique. Vue d'arbres, de toits et d'eaux, où du lever au couchant se reflète le soleil. Les deux bras de l'Ill se rejoignent là, et il y a ainsi trois chemins d'eau. Celui qui vient des ponts couverts, et du pont du Corbeau, celui qui vient du Théâtre et du palais de l'Empereur, celui enfin qui s'en va vers le pont de l'Université, où il se grossit de l'Aar. Des péniches stationnent au

bord des quais. De vieilles maisons plongent dans l'eau, dominées par la Cathédrale. Maisons blanches, grises ou coloriées. Puis des maisons modernes à pignons et à clochetons, style boche, et des hangars de bois. A droite, enfin, l'église de la Garnison, avec ses deux bras tendus vers le ciel, toute rose au couchant et les arbres, dans le lointain, du jardin des Contades. Vue du vieux Strasbourg, et du Strasbourg moderne. Un quai solitaire s'en va, avec une seule rangée d'arbres; là, à la réunion de ces deux bras de l'Ill, est la proue de ce vaisseau que forme la vieille cité, et de toutes parts les eaux la battent, comme pour l'entraîner vers le large.

***

Cendres de la Toussaint sur la ville. Hier soir, un brouillard blanc coulait dans les rues comme un fleuve. N'enveloppait-il pas le cortège de tous ceux qui sont partis, et qui, pour un jour, le jour des Morts, revenaient? Mais le vent s'est levé. Le brouillard s'est dissipé; et les rues sont vides et nues qui ne conduisent pas au cimetière. De lourds nuages gris tirent le ciel vers nous. Il n'y a plus de formes évoquées. Il n'y a plus d'âmes revenues sur les chemins de la terre. Les linceuls tombés, ce ne sont plus que cendres, cendres qui s'entassent, en vain chassées par le vent. Pourtant, quand vint le crépuscule, des lumières parurent aux cimetières. Des cierges, des bougies, des veilleuses s'allument sur les tombes. Taches claires dans la nuit. Minces lueurs qui tremblent à travers les feuillages, dans un grand silence émouvant, et qui brillent soudain davantage aux cœurs que la grande lueur qui monte de la ville. Mince lueur pareille à celle qui veilla pendant quarante-huit ans, et qui ne s'est pas éteinte. Cimetière ardent où la vie veille.

***

Nuit de novembre, humide et tiède, où seuls manquent les parfums qui la feraient d'été; nuit molle où le sang s'amollit, où le cerveau s'embrume de songes chauds et vagues; nuit mouillée comme un visage en pleurs, aux premiers mots d'amour; nuit qui coule comme ces eaux lentes sur lesquelles

je me penche, nuit dont les plis lunaires s'accrochent aux pignons, se drapent sur les toits, se nouent à ce rideau d'une fenêtre ouverte.

***

Dansante au bord des eaux d'argent, dans la nuit pleine de musiques, la ville est toute en reflets d'or, ce soir de fête. Je revois la forêt, le fleuve et la montagne, le chemin montant dans les sapins où les feuilles des hêtres et des trembles brodent des dessins jaunes. Quand le vent s'élève, sur la rumeur sourde qui courbe les sapins, se détache le mouvement léger de ces feuilles, pareil à un frémissement d'ailes. Si des orgues jouaient dans une église ouverte où des oiseaux firent leurs nids, ainsi se détacheraient des sons religieux un bruit de vols soudain qui s'éparpillent. Je revois les routes d'automne, pareilles, avec leurs arbres à moitié effeuillés et leurs bancs de pierre usée, à des allées de parc en désespoir d'attente. Je revois les brumes du ciel dont la masse précise les lignes des coteaux, les nuances des vallons et des champs, les arbres fruitiers dans les prairies qui sont au bord des routes, le vert tendre des aulnes qui s'attarde au milieu du jaune des hêtres et des trembles, du vert sombre des sapins. Je revois le chemin comme une digue élevée, franchissant les prairies basses, sur lesquelles la saison a jeté toutes ses feuilles. Jetons merveilleux de pourpre et d'or qui s'entassent. Toute une fortune est sur le tapis. Mais la partie est gagnée. Sur la terre sanglante du mont, avec ses sapins, ses frênes et ses trembles, la forêt repose comme un coussin noir brodé de dessins éclatants, un de ces coussins hindous, où étincellent des oiseaux magiques. La ville danse, en reflets d'or, au bord des eaux d'argent dans la nuit pleine de musiques. Je revois la forêt, le fleuve et la montagne, toute l'Alsace, toute sa joie, toute sa beauté, tout son élan, toute son attente.

***

Il y eut des soirs d'ombre et de silence, où, sous le lourd manteau des nuages noirs, la cité devait être pareille à une morte sur l'eau, une morte, les mains et les pieds joints,

parée de ses bijoux, et que veille l'agenouillement de la Cathédrale. Elle est ressuscitée. Ce soir, tout est musique. Le chant déborde des maisons. De grands nœuds noirs et rouges paraissent aux fenêtres ouvertes; et le mouvement des danses emplit la nuit odorante d'une rumeur de fête.

***

Ce soir, il y avait dans le ciel une étoile, dont la lumière était douce, comme celle d'une lampe voilée. Peut-être allait-elle mourir? Peut-être était-elle morte déjà?

Et j'ai songé, amie de mon enfance, à vous que j'ai tant aimée, et dont le souvenir, longtemps perdu, a brillé soudain, mais d'un éclat si voilé qu'il semblait qu'il allait mourir, qu'il était mort déjà peut-être.

***

L'Alsace sentimentale, l'Alsace des cigognes l'Alsace des romances et des romans d'Erckmann-Chatrian, elle existe certes, mais elle n'existe pas seule. Elle est légende et ne déforme pas l'histoire. Rien n'est faux des contes et des chansons qui ont dit sa plénitude du cœur, mais auprès de cette plénitude du cœur, il y a, égale, une plénitude de raison. Ce sont là deux ordres de choses, et chaque ordre a sa valeur propre. L'Alsace entend que ces deux ordres reçoivent pareille satisfaction. Du temps allemand, si l'Alsace sentimentale souffrait, l'Alsace pratique trouvait — il nous faut le reconnaître — sinon une consolation, du moins un sens à son activité. Mais aujourd'hui où le cœur est comblé, elle voudrait que sa raison le fût aussi. Or il y a eu la guerre. De là, une des causes du malentendu qui se produit parfois entre Alsaciens et Français. S'il n'est pas douteux que les méthodes commerciales, industrielles, administratives des Allemands ne sont pas les mêmes que les nôtres, et si le changement d'habitudes peut troubler au premier abord ceux qui sont nouvellement soumis à notre action, il semble bien que les méthodes germaniques ne sont pas toujours, comme on l'a dit trop souvent, supérieures aux nôtres; et si celles-ci paraissent inférieures dans leur

application actuelle, c'est que l'on compare la vie française de 1919 à la vie allemande de 1913. Il y a eu la guerre. Les Alsaciens le savent, sans savoir au juste ce qu'elle fut. Pour eux, la guerre n'a été que le prolongement et, si l'on peut dire, l'épanouissement d'un régime supporté pendant plus de quarante ans. Ils ont souffert davantage d'une tyrannie qu'ils connaissaient déjà. Ils n'ont pas vu le désastre que les régions du nord ont connue. Ils n'ont pas connu le caractère de cette guerre moderne, qu'à vrai dire personne de nous n'avait prévu, et à laquelle beaucoup ne croiraient pas, s'ils ne l'avaient vécue. Ils ne parviennent pas à réaliser cette croyance. Comment s'en étonner, et comment leur en vouloir?

Les conditions ayant changé, les résultats ne peuvent être les mêmes. Les Alsaciens le reconnaissent, quand on raisonne avec eux. Mais le premier mouvement est de critique et de mauvaise humeur.

***

Une voûte qui vient de la rue du Temple-Neuf, une voûte qui vient de la rue des Orfèvres, une ruelle où l'on ne pourrait passer deux, et qui aboutit à la rue des Arcades, ce sont là les seules ouvertures de cette place étroite où se tient le marché des fruits et des légumes. Les couleurs s'avivent et les odeurs se mêlent, avec tant de vivacité que l'on en a soudain le goût à la bouche. Voici les choux verts ou violets, et voici les carottes qui, lavées ou encore à moitié couvertes de terre, sont roses, grises ou rouges. Voici des navets, voici des poireaux. Voici d'autres légumes encore; je ne sais pas le nom de tous. Les mandarines sont dans des cageots; les pommes débordent les paniers; et les vendeuses sont assises, et ne parlent pas. Il n'y a pas de bruit. La vente se fait dans le silence, et la fontaine même est sans murmure. Le lieu clos ainsi, dans son immobilité pleine d'odeurs, a quelque chose de lourd et de pesant. Et je me souviens d'un marché, au soleil du midi, éclatant de cris et de vie.

***

Une verve d'esprit qui ne nuit pas à la chaleur du cœur; une naïveté qui ne diminue en rien le sens aigu des choses,

un amour de la vie qui consent à mourir pour gagner la vie éternelle, une douleur qui se venge par la gaîté, une patience dans l'impatience, le goût de l'action enfin, avec une faculté inouïe de repli sur soi-même.

***

De Saint-Pierre-le-Vieux à Saint-Étienne, c'est là qu'est la ville par excellence, le cœur de la ville couché sur le coussin des eaux. Elle est là, comme un vaisseau à l'ancre, prêt à prendre le large; et la cathédrale arbore le pavois à son grand mât; mais jamais le navire ne lâche ses amarres, parce que son devoir est de rester pour surveiller l'horizon et fermer le passage. Ville émouvante, où le travail ne va pas sans joie, et qui, dans ses rues étroites et souvent courbes, dissimule le pittoresque toujours vivant de son histoire. Ville à la fois silencieuse et vive, où c'est le cœur qui met la vie dans le silence.

***

Le vent a soufflé en tempête tout l'après-midi; et le jour, commencé dans la pluie, s'achève dans la douce lumière d'un couchant rose et blanc. Les brumes qui encombraient l'horizon ont été balayées. Le sol a été séché et nettoyé. Seul, le courant de la rivière reste violent, et l'eau rapide sous le ciel calme est pareille au miroir qui garde le reflet de choses qui ne sont plus.

J'ai suivi les quais. J'ai fait le tour de la ville. La flèche de la cathédrale semblait trembler encore de la tempête passée; et comme le jour déclinait, une mince lumière brilla sur la plateforme. Pâle clarté de veille et de guet où s'évoquaient les éternelles attaques, que la ville a subies, et subira encore, l'honneur sauf.

***

J'étais indifférent au chemin que je suivais dans la forêt. Je n'avais qu'un désir, le fleuve que je devinais proche, le fleuve que je savais être au bout de ces bois. Je précipitais ma marche, dans la hâte qui me troublait et, lorsque à un détour, de la route, j'aperçus au loin une éclaircie, à travers les arbres,

j'éprouvai comme un soulagement. Je n'avais pas craint de m'égarer; pourtant à présent que j'étais sûr d'arriver, je ne me hâtais plus. Je voyais le but de ma course. Il ne pouvait m'échapper; et j'admirais le sentier où je m'avançais, qui, entre ses arbres défeuillés jusqu'à cette éclaircie, m'apparaissait comme l'allée d'un domaine royal vers une terrasse.

J'arrivais enfin sur la rive. Le jour déjà pâlissait. Il coulait, le large fleuve, à pleins bords et à plein courant, et la rapidité même de son cours n'enlevait rien à sa majesté. Je pouvais le voir dans sa nudité. Nul pont n'en venait briser la ligne. Nul navire ne pesait sur lui. Dans un village, sur l'autre rive, une lumière s'allumait. Les montagnes remplissaient l'horizon de leur masse sombre. C'était le soir, et le fleuve coulait devant mes yeux. De grands arbres, qui étaient peut-être des peupliers, s'élançaient sur ses bords. Je les ai vus, sans les regarder. Une exaltation m'entraînait. Comme les Barbares qui jadis arrivèrent à travers la forêt sur ces rives, j'avais envie de pousser des cris d'allégresse; et le désir me courbait vers la Terre, afin de m'y agenouiller pour adorer le fleuve Dieu.

***

Des corbeaux dans un ciel de pluie sur une campagne nue.

Vols sombres de désastre où l'on voit des images de guerre. On les évoquait jadis déjà, mais sans y croire, et d'après les livres : c'était littérature. On s'étonne aujourd'hui que ce ne soit plus littérature; et les jours passant, les images anciennes se confondent avec les spectacles vus. Les terres ravagées, les villages incendiés, les caissons abandonnés, les cadavres au bord des routes. On s'étonne que tout cela ait été réel. Ce sont pourtant des visions précises qui se déroulent devant ces corbeaux, qui survolent dans un ciel de pluie une campagne nue.

***

Parfois, dans un jardin où l'hiver s'est abattu, au milieu d'un bassin se dresse un groupe de pierre tout revêtu de glace. Statue qui n'est pas encore dégagée. Au bloc de marbre l'image

reste secrète. Nulle forme n'est saisissable. Mais quand le premier printemps vient réchauffer les choses, la glace fond et soudain les lignes sont sensibles, les angles s'accusent, le dessin se précise, et l'image revit, qu'on avait oubliée.

Ainsi la ville disparut tout le jour, au milieu d'un brouillard, qui dérobait ses formes et la faisait secrète; mais lorsque vint le soir un rayon a jailli qui dissipa la brume, et fit soudain apparaître le beau groupe que forme la cité, et l'anima de la lumière rose de la vie. Et le rose lui va comme à celle que j'aime.

***

Je voudrais dire les ponts de la ville, les ponts sur l'Ill, les ponts sur l'Aar, les ponts sur les canaux. Strasbourg est la ville des ponts. Il en est d'un seul jet. Il en est qui ont plusieurs arches. Il en est en pierre; il en est en fer; il en est même en bois. Je ne sais pas toujours quel est leur nom, mais je les connais tous, pour avoir admiré le dessin de leur courbe, et pour m'être accoudé sur leurs rampes, à toute heure du jour et même de la nuit, au-dessus des eaux vertes, jaunes, grises ou bleues qui parfois bougent à peine, et parfois s'emportent d'un mouvement vif. Il en est qui sont des portes ouvertes sur l'aurore; il en est qui sont des portes ouvertes sur la nuit. Il faudrait des inscriptions sur chaque porte. Il en est de simples; il en est d'ouvragés; il en est même de prétentieux; ce sont ceux que les Boches ont construits. Il y en a qui sont faits pour les couples enlacés. Il y en a qui sont faits pour des cortèges et pour des défilés de fêtes. Celui-ci est ancien; celui-là est tout neuf. Il y en a de légers comme un balcon, au printemps, et je sais une passerelle, qui, sous la neige, semble un cygne au repos, les ailes repliées. Mais il y en a de sombres, comme une marche funèbre : ainsi le pont de l'Université, avec ses candélabres à plusieurs branches; il n'est pas besoin d'imaginer le crêpe autour des lanternes, pour deviner, au delà des portes fermées de l'église de la Garnison, la chapelle ardente qu'on doit y élever, pour entendre les refrains ardents et monotones des psaumes mortels. Et à l'autre bout de la ville, ce sont les ponts de la petite France, les vieux ponts couverts avec leurs tours carrées. Et faut-il dire aussi le pont

de Kehl? le pont sur le Rhin? Mais à cet endroit, seul, c'est le fleuve qui compte.

***

Au coin de la rue que chaque jour je longe, dans un jardin triangulaire, derrière une grille qui le protège, un saule magnifique s'élance. Trois troncs jaillissent des racines, et ses ramures qui sont grêles s'inclinent au-dessus des passants. Ce matin, comme il avait neigé pendant la nuit, il était éclatant de blancheur, de la racine au faîte; et, comme le soleil s'était levé, il étincelait, pareil à ces candélabres à plusieurs branches, qui brûlent aux autels de la Vierge. La neige ne l'avait pas chargé, ne l'alourdissait pas, mais, attachée à chaque écorce du tronc, à chaque branche, à chaque branchage, à chaque fibre, elle en faisait quelque chose de miroitant et de cristallisé.

Toutes ses ramures étaient vives, et il en portait la parure comme s'il eût été immortel.

***

La Cathédrale, c'est l'agenouillement d'un corps dont le buste s'élance, étroit d'être plus droit et d'être suppliant, et qui s'appuie plus fortement au sol dont il jaillit, pour monter mieux vers le ciel qu'il désire. Il faut sortir de la ville, d'ailleurs, pour la voir se dessiner à l'horizon dans son sens plein. Il faut la voir de Tivoli ou de Schirmeck, ou de Kehl encore, ardente, joyeuse ou triste, tantôt faisant le guet sur la terre, et tantôt déjà perdue dans le ciel. Et je me souviens d'un jour de douleur, où de Bischeim, je la vis dans un horizon mouvementé de gris et plein de pluie en image funèbre, comme une torche qui s'éteint.

***

La cour du Corbeau avec ses escaliers et ses balcons de bois, avec son puits même, est pittoresque, sans doute, mais n'émeut guère. Elle fait songer à un magasin de décors romantiques; un menuisier s'est installé là, encombre tout de ses planches, cela sent le bric-à-brac.

***

Je dis ces choses à mesure que je les vois, quand je les saisis, quand je les éprouve; et si, un jour, elles tombent sous les yeux d'un Strasbourgeois, peut-être en sera-t-il ému, ou même fâché. Je ne le voudrais pas pourtant. Il y a dans la vie des heures moroses, comme il y a des heures joyeuses; et leurs reflets assombrissent tour à tour ou éclairent le miroir de l'âme qui les réfléchit. Ce sont ces reflets que j'essaie de fixer. Je ne décris pas la ville; je ne fais pas d'études de mœurs. D'autres l'ont fait et le feront mieux que moi. Il faut des connaissances que je n'ai pas; et un loisir qui m'a toujours manqué. Mais les images dont tel aspect de Strasbourg m'a enrichi soudain, les songes qui sont nés de l'eau qui passe, et des pierres qui jaunissent, les réflexions que tel mot entendu, tel acte appris ont provoquées, ce sont là les choses où je me suis plu, où je me plais encore. Choses menues, mais qui jalonnent une route, déjà dans le passé, où je marchai pendant des jours heureux. Car le souvenir de Strasbourg est un souvenir heureux. Que l'on ne s'y trompe pas, si dans la Cité des Cigognes et des eaux, j'ai vu quelques ombres, c'est que la grande lumière m'éblouissait. Elle était si forte que j'ai dû m'en détourner, afin de reposer mes yeux; et j'ai dit alors les ombres que j'avais cherchées. Les Alsaciens ont un sens critique très aigu. Habitués pendant plus de quarante ans à regarder, sans vouloir se mêler à la vie qui s'écoulait autour d'eux, ils sont devenus experts à saisir la moindre fêlure d'une œuvre. Je les ai suivis parfois sur le chemin qu'ils me montraient.

***

Quand le regard est las de couleur et de pittoresque, lorsque le cœur est las de trop d'élan de trop d'amour, il faut aller sur le quai des Bateliers, et s'arrêter devant le Palais de Rohan. C'est un repos pour les yeux, pour l'esprit et pour le cœur. On se retrouve soudain chez soi dans le cadre quotidien et familier, et au spectacle de la façade blanche et grise, qui s'éclaire dans le soleil une eau magique lave les

yeux de trop d'images, l'esprit de trop de recherches, le cœur de trop de passion. Il n'y a plus que raison, bel ordre et symétrie, et bonne correspondance. La grande galerie étroite et longue du premier étage se devine par delà les grandes fenêtres; et ce ne sont pas les tableaux que l'on y cherche, mais le spectacle d'une vie française dans un cadre français, un témoignage français.

On conte que Renoir disait un jour : « Pendant l'Exposition de 1889, mon ami Burty m'avait entraîné voir des estampes japonaises. Il y avait là des choses très belles, je n'en disconviens pas, mais en sortant de la salle, j'ai vu un simple fauteuil Louis XIV, recouvert d'une petite tapisserie; j'aurais embrassé ce fauteuil. »

Sentiment dont on saisit la plénitude à Strasbourg devant le palais de Rohan. En lui, il y a moins de couleur, sans doute, mais plus de puissance, et ce qui, dans la variété des provinces françaises, est le cœur de la France, autour duquel elles se sont groupées.

***

Promenade dans les bois de Neuhof. Le temps était voilé, humide et doux. Après les cités ouvrières les faubourgs où les maisons font songer aux isbas, c'est le désert des bois. Douceur de ce désert. Il semble qu'un des traits distinctifs de la forêt en hiver ce soit la finesse, finesse de la lumière et des nuances, finesse du dessin, finesse du silence même. La clarté a quelque chose d'éternel dans ses demi-teintes, qui ne paraissent pas devoir changer. Rien ne pèse, et rien n'alourdit, et, dans la transparence de l'air, chaque objet, chaque arbuste, chaque arbre prend une netteté qu'on ne lui connaissait pas. L'écaillement des écorces, ou le ton lisse des troncs, la moindre courbe des branches, le dessin de la moindre fibre apparaissent chacun comme s'ils étaient seuls. On en voit le libre jeu et la vivacité dans le repos même. Aucun détail parasite ne les surcharge, ne les dérobe, n'en détourne le sens. C'est un corps tout en nerfs que la chair ne dissimule pas. C'est le corps, plein de souplesse et de finesse, qui méprise les vêtements, si somptueux soient-

ils, dont le couvriront plus tard le printemps, l'été et l'automne. La fermeté de ce dessin, sa sûreté, elles ne disparaissent point si, au lieu de regarder cet arbre qui se penche au bord du chemin, je regarde, d'un carrefour, l'ensemble des bois qui m'enveloppent. Nul fouillis, nul désordre en eux. On n'a même pas le sentiment de leur masse; mais c'est un ensemble harmonieux dont chaque membre se détache, et garde sa vie propre. Il n'est pas jusqu'au silence au milieu duquel je marche, qui ne garde une qualité particulière. Pas de ces grands mouvements comme l'automne les prolonge dans les branches qui se dépouillent de leurs feuilles, aucun de ces orchestres invisibles que l'été conduit à l'aide des oiseaux, des insectes, des écorces qui éclatent de chaleur; nul enfin de ces bruits soudains que le printemps jette brusquement dans la poussée des bourgeons, mais un grand silence humide et tiède qui participe de l'éternité comme la lumière, et où l'on entend seulement battre un rythme secret, pareil au battement d'un cœur.

Ce dépouillement, dans la solitude, à la porte d'une ville abondante, a quelque chose d'émouvant, que n'ont pas les plus riches épanouissements de l'été, et d'être au pied d'une cathédrale qui les domine, sans qu'on la distingue, pour s'achever au bord d'un fleuve dont le courant rapide ne permet pas aujourd'hui le passage, ces bois prennent l'aspect de ces jardins mystiques, qui s'épanouissent dans le secret des âmes.

***

Premiers jours de décembre, et déjà les sapins qu'on arrache aux flancs des Vosges, sur tout le Breuil, verdissent. Les sapins de Noël dont les rameaux se gonflent et se tendent, afin de mieux porter les bougies, les jouets, les fleurs en papier d'or ou en papier d'argent, vers qui s'élanceront les cris, les gestes des enfants.

Sapins de haute taille, sapins élancés, sapins trapus et ronds, qui sont venus des Vosges et qui semblent, devenus jouets, plus symboliques encore de l'Alsace.

Il en est qui s'arrondissent près du sol; il en est qui s'élancent vers le ciel; il en est dont les branches se pressent; il

en est dont les branches s'espacent. Il en est de clairs, il en est de sombres.

Et parce qu'il a plu, l'odeur amère et verte s'élance des trottoirs mouillés, encombrés de rameaux, si vive qu'on dirait que l'eau projetée par les pommes d'arrosoirs est elle-même parfumée.

Sapins de Noël. Chaque maison d'Alsace a son arbre. Il y en a de tous les prix, pour les plus pauvres comme pour les plus riches; et les plus misérables, s'ils ne peuvent acheter un arbre, achètent un rameau. C'est sous cet arbre, ou sous ce rameau que l'Ange de Noël déposera ses cadeaux; car c'est un ange qui descend du Ciel en Alsace, pendant la nuit de la Nativité; et les petits enfants le voient. Il faut qu'ils le voient pour y croire, car ils sont réalistes, et ils regardent la porte s'ouvrir devant une robe blanche où palpitent des ailes.

***

Ciel bleu, nuages blancs légers. A l'horizon, la ligne de la Forêt-Noire, et, si l'on se retourne, la ligne des Vosges à l'autre bout de l'horizon. Douceur de ce janvier ensoleillé et sec où des regrets charmants vont naître. Lumière des visages où les yeux s'élargissent, où s'empourprent les joues. Accueil des villages, où s'ouvrent les fenêtres, où les enfants jouent avec des cris. Le clocher bleu d'une église rouge, au bout d'un chemin clair. Une route qui oblique, escortée de beaux arbres. Le restaurant de l'Agneau-d'Or. Une maison jaune, une maison verte, une maison brune. Un fronton. Un toit pointu. La fumée d'un train qui passe dans la vallée devant un petit bois. Une maison blanche, dans un grand jardin derrière une grille. Un saint Nicolas avec sa crosse dans une niche. Un ruisseau qui tourne autour d'un lavoir; des femmes qui chantent pour qu'il tourne toujours sans se lasser. Un escalier de bois montant à un balcon. Et si l'on se retourne, la Cathédrale au loin qui, dans le jour bleu mêlé de blancs nuages, s'élance comme une action de grâces.

JACQUES BOMPARD

1919.

LES ÉLECTIONS

ET LA

SITUATION PARLEMENTAIRE EN ALLEMAGNE

Hors d'Allemagne on n'a pas encore appris à considérer les événements de ce pays avec cette attention froide, exacte et rationnelle qui est toujours la condition préalable de toute action politique féconde, si énergique, si passionnée même qu'on la veuille ensuite. A peine connus, les résultats des élections allemandes ont provoqué les commentaires les plus contradictoires, inspiré aux gens pressés les conclusions les plus sinistres ou les plus consolantes à l'égard de la paix de l'Europe. Nous ne voulons que décrire de bonne foi ce que nous avons vu, et rappeler simplement comment les choses se sont passées.

A la fin du mois d'octobre, quand le Reichstag eut été dissous, personne ne pensait que les Nationaux pussent subir sans grave dommage la redoutable épreuve d'une nouvelle consultation électorale — excepté les Nationaux eux-mêmes. Encore percevait-on quelque inquiétude dans les déclarations de certains d'entre eux, quand on avait l'avantage d'en obtenir. Leurs rivaux et leurs adversaires leur prédisaient un échec, et ne se lassaient pas de s'étonner qu'ils s'y fussent ainsi exposés. Ils avaient eu l'audace de proposer comme collaborateurs à MM. Marx et Stresemann des hommes vraiment trop connus pour leur esprit de réaction. Leurs prétentions avaient enfin lassé les démocrates qui, dans un sursaut d'énergie, avaient mis un terme aux scandaleux marchandages

où ils s'étaient laissés engager à contre-cœur. L'aveuglement des Nationaux allait être puni. Jamais leur clientèle ne comprendrait que, sur 106 députés que comptait le groupe au Reichstag, 48 eussent voté le plan Dawes, qualifié cependant par les autorités de la droite de « second Versailles ». La division régnait au camp National. M. Hergt, rendu responsable du chaos, quittait la présidence du parti. Le professeur Hœtsch, suspect de modérantisme, devait cesser sa collaboration à la *Gazette de la Croix*. Les inflexibles, les extrémistes de la *Deutsche Zeitung*, accusaient les autres de lâche opportunisme, et se retournaient vers les ultranationalistes. L'ancien pasteur Maurenbrecher, l'homme de la ligue pangermaniste, leur donnait l'exemple.

***

Le parti immédiatement voisin de la droite nationale, le parti populiste, crut donc que la situation était devenue favorable, et que le moment était venu pour lui de regagner à peu près toutes les positions perdues en mai dernier. Le but secret des Populistes, lors des négociations d'octobre, avait été de transformer les deux tiers des Nationaux en un parti de gouvernement, en un groupe assagi de « conservateurs libres », et de repousser les autres dans le camp ultranationaliste. Il eût été bien profitable de collaborer avec ces conservateurs modérés, ayant accepté le plan Dawes, et surtout préoccupés d'en assurer l'application d'une manière qui fût conforme aux intérêts du capital allemand. Cette combinaison ingénieuse n'ayant pas réussi (il s'en était fallu de peu), la partie ne s'annonçait pas mauvaise pour ceux qui, avec un acharnement caractéristique, s'étaient employés en faveur du « bloc bourgeois ». Le désarroi des Nationaux était grand. Il devait être possible de leur enlever une partie de leur clientèle. On lui expliquerait qu'un grand nombre de députés de la Droite avaient accepté le règlement international, tout comme les Populistes; que ceux-ci avaient toujours été aussi ardemment patriotes que personne; que la politique extérieure de M. Stresemann n'avait jamais été une politique d' « exécution aveugle » comme celle de

M. Wirth, mais une politique de « libération », conciliante mais surtout vigilante et ferme, et qu'on pouvait juger à ses fruits : évacuations, emprunts extérieurs, stabilisation financière. Une campagne électorale vigoureuse, soulignant avec énergie le péril socialiste, agitant aux yeux effarés du petit bourgeois allemand le spectre de l' « internationale rouge », et le mettant en garde contre une démocratie suspecte de sympathies envers le « Marxisme », — il n'en faudrait sans doute pas davantage pour amener à l'ancien parti national-libéral, très patriote et encore nanti de quelques traditions monarchistes, un bon nombre d'éléments de droite — avec les subsides de la grande propriété industrielle et agrarienne. C'est en effet dans cette voie que M. Stresemann s'engagea, c'est conformément à ces vues qu'il ouvrit la lutte électorale, et qu'il la mena, pendant un long mois, avec une fougue, une vaillance ambulatoire et une intrépidité vocale dont il attendait de plus beaux fruits. Deux semaines avant les élections, ses partisans comptaient sur un gain d'une dizaine de mandats au moins.

***

Les Démocrates témoignaient d'une confiance égale. La dissolution leur avait valu, il est vrai, quelques mécomptes. Cinq députés, parmi lesquels l'ancien ministre Schiffer et le grand industriel Von Siemens, avaient quitté leur groupe en claquant les portes. Ces messieurs n'avaient pas hésité à accuser leurs collègues d'avoir manqué aux lois de la solidarité bourgeoise, trahi l'idéal démocratique qui est celui du « juste milieu », et fait le jeu des Socialistes. Cependant les Démocrates achevaient le « coup de lance à gauche », acceptaient bravement les conséquences de la manœuvre commencée, lançaient de vibrants appels à tous les républicains du pays. Ils convoquaient d'immenses réunions publiques où une foule docile acclamait des publicistes célèbres, des généraux pacifistes. La « Reichsbanner », toutes enseignes déployées, faisait la police des salles.

Fondée par des socialistes, cette vaste association prêtait son concours à la propagande des trois partis de gauche.

Les Démocrates surtout en profitaient. Ils pouvaient enfin faire parler partout leurs orateurs, permettre à leurs nouveaux candidats, G. Bernhard à Halle, H. Kessler en Westphalie-Nord, Hummel à Madgebourg, etc., d'exalter la République sans être assommés par les bandes de jeunes fanatiques porteurs de la croix gammée — et du pistolet automatique. Les riches Israélites berlinois, qui n'avaient pas assisté sans inquiétude à la poussée « raciste » de l'année dernière, avaient apporté leur obole à la défense républicaine. A ces appuis d'ordre physique et financier, vint s'ajouter le concours moral des intellectuels de marque. Gerhard Hauptmann écrivit au parti démocratique une belle lettre pleine d'enthousiastes encouragements. Thomas Mann leur adressa ses suffrages empressés et Heinrich Mann, l'auteur du seul grand roman de mœurs qu'ait produit l'Allemagne de ces dernières années, le *Sujet*, écrivit une série d'articles dans la *Gazette de Voss*. D'autres romanciers et poètes interviennent en faveur de la Démocratie. Le professeur Delbrück publia un appel aux sans-parti, comme lui : il les conjura de voter pour les candidats démocrates. Dans *Berliner Tageblatt* l'historien et archiviste Thimme s'attaqua à Von Tirpitz, retraça les erreurs de sa politique maritime, et l'accusa d'avoir indûment détourné des documents officiels. Le 5 décembre enfin, cent quinze intellectuels, savants, artistes, professeurs, lançaient un manifeste où le parti démocratique était recommandé aux électeurs comme le seul qui pût « assurer la continuation de la politique étrangère indispensable au pays ». Vraiment, la campagne des Démocrates fut si brillante, elle trouva dans l'élite de la nation de si éloquents avocats, qu'on comprend aisément la confiance — et les illusions — que leurs champions conservèrent jusqu'au dernier moment.

Comme, d'autre part, le succès socialiste ne faisait de doute pour personne, comme l'effondrement des ultranationalistes était certain, comme tout le monde savait que le Centre garderait et fortifierait même sa position, — à gauche l'opinion générale était que si la « coalition Wirth » (Centre, Démocrates Social-Démocrates) n'était pas possible après le 7 décembre, ces trois partis, profitant d'une petite majorité, n'en constitueraient pas moins une sorte de « bloc de réserve » qui serait

pour la politique ultérieure du Reich le plus sûr des régulateurs. On estimait les Socialistes à 125, le Centre à 67 ou 68, les Démocrates à 38 ou 40 mandats.

***

Cependant les Nationaux s'étaient mis, eux aussi, à l'ouvrage. Après un désarroi de quelques jours, ils avaient décidé d'en finir avec les irritantes discussions sur le vote du plan Dawes et de représenter en bonne place sur leurs listes les députés qui en avaient recommandé l'acceptation. Leur agitation électorale se porta sur quelques points bien voyants de la politique intérieure : la valorisation des emprunts intérieurs et des dettes privées; la guerre contre les socialistes et les « traîtres » de 1918; l'exaltation des couleurs noir, blanc, rouge, symbole de l'Allemagne bismarckienne. Entre temps survint l'affaire Nathusius. Pendant quelques jours au moins elle fut un thème admirable de déclamations patriotiques. M. l'Intendant ayant été rendu à sa famille, la presse de droite n'en continua pas moins à célébrer le martyre de ce vieillard « arrêté sur une tombe » et qu'on « humiliait » par un geste de clémence, quand il demandait « justice ». Puis ce furent des informations de Londres touchant l'évacuation improbable de la zone de Cologne, de vagues bruits sur les exigences militaires des Alliés et particulièrement de la France. Paris restait « irréconciliable » et se moquait des pacifistes allemands. Des journaux parisiens souhaitaient ouvertement la victoire du socialisme allemand « agent de décomposition nationale ». Les organes nationaux les plus en vue finirent par intituler chaque matin les partis de gauche : « les favoris de l'étranger ». Une perfide offensive de tracts fut déclenchée : l'un montrait un mâle combattant casqué qu'un bandit coiffé de rouge poignardait par derrière; l'autre reproduisait les nobles traits des députés démocrates ayant quitté leur parti, et prêtait à leurs remplaçants des masques d'un sémitisme caricatural. J'en passe... Toujours est-il que, l'immense presse réactionnaire de province ayant fait de son mieux, on pouvait observer dès le 1er décembre un optimisme croissant dans les milieux de droite. On y refusait maintenant d'envisager

l'hypothèse d'un échec, si mince fût-il. On était parfaitement sûr de son affaire. Ceux qui ont pu constater le changement survenu dans les dispositions d'esprit des Nationaux vers la fin de novembre ne se sont guère étonnés d'apprendre, dans la nuit du 7 décembre, que leur bloc électoral était demeuré intact.

***

En somme, leurs progrès sont à peu près nuls. Les 6 mandats qui se sont ajoutés aux 96 obtenus en mai dernier correspondent à l'accroissement général du chiffre des voix émises. Même observation pour le Centre. En passant de 44 à 50 et de 28 à 32 mandats, Populistes et Démocrates ont gagné relativement davantage.

Allons à l'essentiel. Nous nous retrouvons en présence d'une social-démocratie numériquement puissante, qui a reconquis d'un coup 30 sièges sur les Communistes en déroute (mais non pas écrasés). La clientèle socialiste ne se laisse entamer que dans les périodes de chaos. Aux premiers signes de « stabilisation » les infidèles rentrent au bercail syndicaliste. L'ouvrier allemand « qualifié », celui qui mange à sa faim, est un tout petit propriétaire, qui possède ses trois meubles, d'un goût qui n'est pas exempt de pompe; son arpent de terre orné d'une cabane, dans la banlieue; ses lapins, voire sa chèvre! Il est rétif à l'art expressionniste, et, quand il lit un écrivain, c'est Schiller ou Freytag. Comparé au Russe, c'est un philistin. Les questions de tarifs mises à part, c'est un élément de paix sociale. Il a confié à ses 130 représentants au Reichstag le soin de le préserver d'une application du plan Dawes qui soit trop lourde pour ses épaules. Si la charge devient accablante, et si les privations recommencent, il prêtera de nouveau l'oreille aux conseils des extrémistes.

En face du groupe compact des Socialistes va se dresser maintenant un bloc bourgeois composé de 102 Nationaux et de 50 Populistes, tous décidés à procéder à une « répartition des charges » qui favorise la « néo-formation des capitaux », la reprise du travail et des affaires. Ils déclarent sans ambages qu'elle n'est pas possible sans une réforme fiscale et sans augmentation de la journée de travail.

Voilà le vrai terrain sur lequel va se livrer la vraie bataille. République ou monarchie, Unitarisme ou Fédéralisme, noir-rouge-or ou noir-blanc-rouge : autant de questions bien intéressantes, dont nos journaux ont bien raison de s'occuper. Si elles étaient les seules, les vraies, les questions par excellence, la situation intérieure telle qu'elle résulte des élections allemandes serait vite réglée. Les trois partis considérés comme nettement républicains, qui comptaient 193 mandats dans l'ancien Reichstag, en auront 230 dans le nouveau. S'il ne s'agissait que de République ou de Société des Nations, il ne serait guère malaisé d'incorporer à cette coalition le parti entier de M. Stresemann. Mais il y a les impôts, la journée de huit heures. C'est là-dessus que les esprits se séparent. Entre le bloc capitaliste et le bloc ouvrier, Centre et Démocrates hésitent, et menaceront, au moment décisif, de se débander. Alors on verra Wirth, qui est en somme un chrétien-social, entraîner vers la Gauche ses amis des Syndicats chrétiens et de la petite bourgeoisie catholique dépossédée. Les autres éléments du Centre se souviendront de leurs traditions conservatrices. Et M. Marx aura de la peine à rétablir la concorde autour de lui. En même temps les banquiers et les négociants démocrates refuseront de suivre, vers les frontières de la Social-démocratie, leur collègue, le syndicaliste Erkelenz.

***

L'antagonisme auquel nous venons de faire allusion est si profond que le lendemain même des élections on pouvait en observer les conséquences immédiates. Pour tout homme de bon sens, s'il s'en tenait aux surfaces, la seule combinaison rationnelle était la « grande coalition ». Elle a déjà existé; en d'autres circonstances elle a été préconisée par les Populistes et les Socialistes les plus notoires. Elle a fait ses preuves en Prusse. Or, dès le 9 décembre, on la déclarait, de part et d'autre, « impossible ». Je dois ajouter que, dans le camp socialiste, l'opinion n'était ni unanime ni intransigeante. Beaucoup ne repoussaient pas *a priori* une entente momentanée et conditionnelle avec les Populistes. Ils prévoyaient certes de grandes difficultés, par exemple celle de faire accepter cette

politique d'entente à cette partie de leur clientèle qu'ils viennent de reconquérir sur le Communisme. Mais enfin ils n'étaient pas radicalement hostiles à la conversation. Les Populistes n'en voulaient rien entendre. Ils alléguaient la violence extrême des attaques dont ils avaient été l'objet au cours de la lutte, la férocité avec laquelle les avaient traités Démocrates et Socialistes. Ils ajoutaient qu'avec les Socialites il était absolument impossible de faire « une politique fiscale convenable ». Nous savons qu'il ne faut jamais se hâter de croire aux « absolues impossibilités » dans un pays où l'on se plaît à échapper aux embarras trop pressants par des arrangements dialectiques et des « compromis » verbaux. Mais les faits économiques ont une force de contrainte. Même si la « grande coalition » se fait, elle n'aura aucune chance de durée.

Les élections du 7 décembre ont-elles éclairci l'horizon politique et l'Allemagne? Elles ont anéanti l'extrême droite, affaibli considérablement les Communistes, remis les partis républicains en une situation qui est bien meilleure, numériquement, qu'en mai 1924 et même qu'en juin 1920. Mais les Nationaux n'ont pas abandonné un pouce de terrain. Et puis les problèmes ne sont plus les mêmes. L'inflation a cessé depuis près d'un an; le plan Dawes est voté. De quoi s'agit-il maintenant? D'une nouvelle organisation économique de l'Allemagne. Le capital allemand a ses vues, ses plans de campagne. C'est pour tenter de les imposer au parlement qu'il a fait un vigoureux effort électoral — auquel la Social-démocratie a répondu par une nouvelle mobilisation de ses forces organisées.

Ou nous nous trompons fort, ou il sera de plus en plus difficile de « jeter le pont » entre ces deux groupes massifs dont les besoins et les intérêts s'opposent plus que jamais, et dont chacun paraît adopter la devise : qui n'est pas avec moi est contre moi.

O. HESNARD

DOIT-ON CRÉER
DES CAISSES DE CONVERSION
POUR STABILISER LE FRANC?

Dans un article récent, après avoir passé en revue les différents degrés de maladies monétaires dont sont atteints actuellement les pays de l'Europe, une personnalité éminente du monde financier français, M. Jacques Kulp, étudie particulièrement le cas de la France. Il fait un exposé d'une grande clarté de la situation financière de notre pays et conclut à l'adoption d'une politique de stabilisation de notre monnaie, complétée par la création de caisses de conversion, permettant d'échanger à un taux déterminé les effets libellés en francs-papier contre des effets-or.

Certes, il n'y a personne actuellement en France qui ne désire vivement la stabilisation de notre monnaie au meilleur cours. Mais l'auteur de l'article en question voudrait de plus que cette stabilisation fût réalisée par la création de caisses de conversion, établissant une dualité monétaire franc-papier, franc-or, et il prend comme exemple d'un tel système le cas de l'Argentine où il existe des caisses de conversion depuis 1899.

Il n'est pas douteux que M. Jacques Kulp, lorsqui'l a parlé de l'Argentine, n'ait eu en vue, simplement, qu'un exemple qu'il a cité pour fixer les idées, sans toutefois vouloir conseiller l'adoption du système des caisses de conversion pratiqué dans ce pays. En effet, le système argentin peut être rangé parmi les plus primitifs. Il consiste à établir une relation rigide entre

la monnaie-papier et la monnaie-or. Son histoire contient d'ailleurs au moins deux mésaventures notoires : tout d'abord, à sa création même, la caisse, ne disposant pas de réserves liquides, faillit être ruinée par suite d'une forte demande d'or de l'étranger; plus tard, la guerre ayant déterminé le Gouvernement argentin à interdire l'exportation de l'or, la piastre-or qu'émit la caisse de conversion s'établit naturellement à un cours inférieur à celui de l'or. La conséquence de cet état de choses fut que la caisse échangea un papier-monnaie contre un autre rigidement lié au premier. Ce résultat, un peu paradoxal, n'était peut-être pas celui qu'avaient escompté les promoteurs de cette institution.

Il semble que M. Jacques Kulp ait été influencé par les héories actuellement en faveur dans les milieux financierst anglais et, en particulier, par les idées reflétées dans les discours des présidents des grandes banques anglaises aux assemblées annuelles du début de cette année, qui ont, sans le prononcer, préconisé l'adoption du « Gold Exchange Standard ».

Il peut être alors intéressant d'examiner de plus près le principe du « Gold Exchange Standard » et de voir quels ont été les résultats de quelques-unes des expériences qui ont été tentées de ce système.

Le premier essai semble avoir été fait par le Gouvernement des Indes à propos d'un problème né du bimétallisme international. Les Indes, comme la plupart des puissances asiatiques, ont un système monétaire fondé sur l'étalon argent. Par suite, ayant des versements importants à faire à Londres, le Gouvernement hindou se trouva vers 1890 dans une situation assez critique du fait de l'abaissement progressif du cours de l'argent. La roupie, qui en 1870 valait environ 24 pence, n'en valait plus que 15 en 1893. Une commission réunie à Londres fixa, à cette époque, le cours de la roupie à 16 pence, tout en supprimant la frappe libre de l'argent, le monopole en étant réservé au trésor hindou. Une réserve d'or fut constituée à Londres, alimentée par la vente de traites tirées par le trésor anglais sur le trésor hindou. L'émission de ces traites fut toujours réglée de façon à ce que leur cours correspondît à celui de 16 pence à la roupie fixé par la loi. La réserve d'ar-

gent du trésor hindou assurait d'autre part le paiement de ces traites aux Indes.

Cette mesure donna tout d'abord de très bons résultats, et il fut possible de maintenir le cours de la roupie pendant vingt-cinq ans environ au taux qu'avait fixé la loi. La guerre arriva cependant. Le renchérissement considérable du prix de l'argent qui en résulta fit passer la roupie de 15 pence à une valeur voisine de deux shillings. Dans ces conditions, le monopole de la frappe ne préservait plus le trésor hindou puisque l'opération, qui consistait à exporter des roupies et à les vendre au poids de l'argent, devenait très fructueuse. L'expérience hindoue de conversion, qui ne visait pas cette fois l'échange d'or contre du papier, mais celui de l'or contre de l'argent, échouait donc elle aussi. Le taux fixe de la roupie dut être abandonné.

En réalité, le véritable système du « Gold Exchange Standard » a été créé à l'aurore du vingtième siècle par l'économiste américain Connant, qui en fit l'application dès 1902 aux Philippines. Le but de Connant était de créer aux Philippines une monnaie d'argent (Pesos-Connant), d'une part, et, d'autre part, un organisme de conversion, permettant de faire l'échange des traites libellées en cette monnaie d'argent contre des traites-or. Le principe du système est relativement simple. Si l'on considère un pays dont la monnaie se déprécie, il est évident que, les prix des articles fabriqués dans ce pays étant en dessous des prix mondiaux, les étrangers ont intérêt à y augmenter leurs acquisitions pendant la période où la puissance d'achat de la monnaie avariée est, à l'intérieur du pays, supérieure à celle qui correspond au cours du change. Connant en déduit que, ces exportations rétablissant la balance des comptes, la situation monétaire du pays tend à redevenir normale. Le but de l'économiste américain est donc d'atteindre ce rétablissement et de soutenir une monnaie fiduciaire sans le secours d'une encaisse-or sur place, et cela simplement grâce à la création d'un organisme de change et de compensation, qui puisse traduire les différents mouvements de la monnaie et des marchandises par de simples jeux d'écritures, sans déplacement de métal.

L'expérience faite aux Philippines en 1902 échoua, et on

pouvait le prévoir. En effet, la balance commerciale des Philippines était et resta fortement déficitaire. Par suite, il y eut un excès de traites-or sur New-York, par rapport aux traites-argent sur Manille, et il fallut constituer à New-York un stock d'or, qui baissa rapidement. On se rendit bientôt compte que le peso-Connant ne pourrait continuer à exister qu'en dépréciant les traites de New-York sur Manille. C'était la négation même de tout le système.

Ainsi ces trois expériences de conversion qui avaient été tentées, de manière différente d'ailleurs, aboutirent toutes les trois à des échecs. Il peut être intéressant, par suite, d'essayer de déterminer les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un tel système réussisse et se traduise par des résultats stables.

D'une façon générale, une caisse de conversion établit une relation fixe entre l'or et une monnaie que nous pourrons appeler fiduciaire : monnaie d'argent, papier-monnaie, etc. Il est évident que, comme l'or et la monnaie fiduciaire obéissent chacun à des facteurs indépendants, il est indispensable, pour que cette relation se maintienne constamment, que la monnaie fiduciaire soit remboursable en or au taux fixé.

Les mouvements de l'or étant régis presque uniquement par la balance des comptes du pays intéressé, il faut donc, pour qu'il n'y ait pas de mouvement d'exportation d'or susceptible d'épuiser la caisse de conversion, que la balance des comptes, à part les variations normales des échanges, s'établisse en équilibre.

La valeur de la monnaie fiduciaire dépend de deux facteurs : un facteur quantitatif, le volume de papier en circulation ou le cours du métal auxiliaire dont est constituée la monnaie fiduciaire, et un facteur psychologique, le crédit du pays.

En France, le volume de la circulation est presque absolument lié à la dette flottante. Tant qu'il y aura pour 64 milliards de bons à court terme, dont le public a la faculté d'exiger le remboursement, il sera impossible de fixer le volume de la circulation. En d'autres termes, la première opération à effectuer pour fixer la circulation est la consolidation de la dette flottante.

Le crédit de la France dépend de sa politique financière et,

en particulier, de l'équilibre de son budget. La politique d'emprunt de la France après l'armistice a été justifiée par le fait que l'État devait faire face à d'énormes dépenses pour les réparations et que les dévastations du territoire ne permettaient pas une lourde imposition. Actuellement la prospérité de la France renaît, mais le crédit de l'État ne suivra que si sa politique financière s'inspire des trois principes fondamentaux tant de fois préconisés : une imposition suffisante, des économies, la consolidation de la dette avec création au budget général d'un fonds d'amortissement.

En d'autres termes, il faut équilibrer le budget avec des moyens ordinaires. Il faut employer le système de Turgot et cesser de recourir à celui de Necker.

Les observations précédentes montrent qu'une caisse de conversion ne peut fonctionner normalement que si la balance des comptes est équilibrée, le volume de la circulation fixé et le crédit de l'État établi. Ce sont précisément les conditions qui régissent la stabilisation d'une monnaie. La question suivante peut donc se poser : en admettant que les opérations précédentes aient été effectuées, que le franc ait été stabilisé à un certain cours, y a-t-il intérêt à introduire le « Gold Exchange Standard », c'est-à-dire à créer une caisse de conversion-or?

« M. de Stefani, écrit M. Jacques Kulp, à réussi à maintenir la lire italienne au taux presque immuable de 100 lires par livre sterling. » Que l'auteur nous permette d'ajouter qu'il ne semble pas que le ministre italien ait vu l'utilité, du moins jusqu'à présent, de créer une caisse de conversion. Si l'on analyse la politique financière du Gouvernement italien pendant les deux dernières années, on voit que cette politique a été presque tout entière inspirée par l'idée permanente d'inciter les étrangers à faire des investissements en Italie. Cette politique s'affirme, par exemple, par les mesures de protection de toute nature que le Gouvernement italien a prises à l'égard des capitaux étrangers investis dans ce pays et, en particulier, par les conditions fiscales spéciales qui leur sont faites (exonération de certains impôts, etc.). Il semble donc que M. de Stefani serait allé à l'encontre de toute sa politique s'il avait créé des caisses de conversion-or : c'était avouer que la lire était stabilisée au cours de sa valeur or

légale, sans aucune chance de revenir au pair; c'était retirer au capital étranger tout espoir, toute tentation spéculative pour l'avenir.

Si nous revenons au cas de la France, nous voyons que la baisse de notre devise a eu deux causes principales : d'une part, les achats à l'étranger effectués par le Gouvernement français pour la guerre, qui, dès le lendemain de l'armistice, se sont traduits par des débits étrangers importants, par suite de la disparition de l'assistance mutuelle des trésoreries alliées, principe dont l'état de guerre avait exigé l'adoption; d'autre part, les importations considérables de marchandises et de matériel qu'ont dû faire nos compatriotes au lendemain de la guerre pour reconstituer leur pays dévasté et, en particulier, les stocks épuisés. Théoriquement cette situation terriblement déficitaire aurait dû se solder par la fuite complète de tout l'or qui existe en France ou, étant donné l'interdiction d'exporter de l'or, par la destruction presque complète du crédit de notre pays. Pratiquement les étrangers ont eu confiance en nous, et la majeure partie de cette dette s'est trouvée compensée par des investissements en France, les étrangers espérant que les placements qu'ils faisaient à bon compte, étant donné la dépréciation de notre monnaie, se traduiraient dans l'avenir par des bénéfices fructueux, par suite du retour du franc au pair.

Stabiliser le franc, c'est, à n'en pas douter, faire œuvre salutaire pour notre commerce et notre industrie. Créer des caisses de conversion, c'est sanctionner le fait que notre franc ne reviendra pas au pair, reconnaître que nous ne ferons plus aucun effort pour atteindre ce but, et, bien plus, déclarer au monde entier que nous renonçons à faire profiter notre monnaie de toute amélioration de notre situation économique. Avons-nous intérêt à ce que les étrangers, qui ont eu confiance en nous, perdent tout espoir pour l'avenir? Il ne faut pas oublier que fixer notre monnaie à une valeur inférieure au pair revient à sanctionner une faillite du crédit français. Une faillite intérieure, c'est-à-dire ne touchant que les Français, n'est en somme qu'un impôt. Au contraire, lorsqu'elle atteint les étrangers, c'est une véritable banqueroute. Il serait à craindre que, si l'on établissait une relation

fixe entre le franc-or et le franc-papier, si, en d'autres termes, on créait les caisses de conversion, préconisées par M. Jacques Kulp, les étrangers, découragés, ne retirassent une partie de leurs capitaux de France, créant brusquement un nouveau déficit de la balance des comptes que l'on aurait pris tant de peine à équilibrer et frappant sérieusement le crédit de notre pays. Enfin, par contre-coup, une exportation d'or s'ensuivrait et, à l'exemple de l'Argentine, la caisse de conversion serait forcée presque immédiatement de cesser tout paiement en espèces : le standard-or a peine créé serait remplacé par un standard-papier, résultat quelque peu différent de celui que M. Jacques Kulp semble vouloir atteindre.

C'est pourquoi je me suis permis de soumettre à M. Jacques Kulp et à ses lecteurs les quelques observations précédentes, dans lesquelles j'ai tâché de mettre en évidence les inconvénients qui pourraient résulter de l'adoption par la France du système des caisses de conversion.

PIERRE MARTIGNAN

New-York, novembre.

TABLEAUX DE PARIS

Relache. — Un soir de la « dernière heure », un soir de demain, où l'on trouve groupés des éléments disparates dont le rassemblement compose à Paris sa physionomie de la dernière minute.

Des gens superstitieux n'eussent pas osé s'arrêter au titre de ce ballet : *Relâche*... Il devint d'ailleurs réel, lorsque, voici huit jours, les spectateurs trouvèrent le théâtre fermé : le danseur-étoile était frappé de la grippe. Il est guéri, ce soir. Et la salle est bondée, bondée comme elle ne le serait certainement pas pour un spectacle moins d'avant-garde, moins mêlé de cinématographe et de danse. Le côté tellement sensationnel de l'aventure saute aux yeux, dès que l'on sait que le livret est de M. Picabia et la musique de M. Érik Satie, et qu'une troupe de danseurs suédois en assure la représentation. Ces noms, ou, tout au moins, leurs origines étrangères, ne peuvent que susciter un événement éminemment parisien. Ainsi, d'ailleurs, que pour toutes manifestations des jeunes des arts et des lettres, qui semblent former la liste de recensement des constructeurs des tours de Babel.

Si, de temps en temps, nous reprenions haleine, si nous avions le loisir d'assimiler, puis de filtrer, d'éliminer les déchets de tant d'influences, nous pourrions encore résister. Mais il est certain que nous succombons sous le nombre et le poids de nos charmants envahisseurs, auxquels est indispensable l'atmosphère de Paris, qui assurent ne pouvoir respirer que sur les bords de la Seine, entre le Sacré-Cœur et la porte d'Or-

léans. Cet hommage qu'ils nous rendent, combien cher ils nous le font payer! S'ils venaient s'inspirer en France, s'ils n'étaient que pèlerins, visiteurs, disciples,... comme nous l'avons été en Italie, en Angleterre, et jusqu'en Chine même... Mais ils importent chez nous autant qu'ils reçoivent. Ils ont établi des quartiers généraux qui ressemblent à des forteresses et l'on se demande, tandis que passent par-dessus nos têtes les obus que ces émigrés viennent tirer sur notre sol, on se demande s'il n'eût pas été profitable pour nous qu'ils eussent préféré, pour jouer à la guerre, aux collines de Montparnasse et aux rives de la Marne et de la Bièvre, les bords du Tibre ou de la Sprée...

La salle du Théâtre des Champs-Élysées est donc bondée, brillamment archi-remplie, de ce « brillant » actuel, qui n'a de rapport avec les éclats anciens que superficiellement. J'arrive pendant le premier entr'acte, avant *Relâche*; les spectateurs que distinguent mes yeux dans la cohue sont étrangement bariolés. Un jeune homme en habit noir, gilet blanc, fleur à la boutonnière : peu de différences avec l'élégance-type établie depuis un demi-siècle. Auprès de lui, quelque chasseur de martres, culotte courte flottante d'étoffe brune, veste de même étoffe, compliquée de poches démesurées; il est coiffé d'un feutre à demi rabattu sur le front, et fume une grosse pipe de bruyère... A ses côtés, une dame deminue, décolletée dans le dos jusqu'à la naissance de la colonne vertébrale et moins devant, car la poitrine est d'une platitude rigoureuse, exagérée,... mais imposée par la mode, comme le cheveu court. La robe s'arrête aux genoux. Cette robe est une sorte de petite chemise... une chemise qu'une fille eût jugé jadis indécente pour sa mère. Aujourd'hui, c'est une robe. C'est même une robe de soirée, une robe *habillée*. Elle est brodée de paillettes, chargée de coruscations, tissée de fils d'or et d'argent, criblée de petits strass comme un ciel d'été sans lune est semé d'étoiles. La dame porte, du poignet au coude, deux fois douze cercles de pierreries, les uns verts,les autres rouges ou bleus, d'autres en diamants. Elle a l'air de s'être enroulé au bras tous les disques de toutes les grandes voies humaines tracées par l'homme sur la planète, fanaux des transatlantiques et lueurs fuyantes des express : symboles de son existence mouvante,

comme les trois longues chaînes de perles qui lui glissent des épaules, autant entre les omoplates que sur la poitrine, perles évidemment fausses, — les vraies reposent peut-être dans un coffre-fort de banque, — témoignant du prestige qu'exerce sur nos contemporains, tout ce qui est faux, criardement faux.

Ainsi ferais-je alterner les groupes les plus disparates, si je devais passer en revue les figurants de cet immense spectacle d'un soir, qui a l'air véritablement du « grand soir ».

Ma toute jeunesse, — dix-sept, dix-huit ans, — était hantée par les représentations, auxquelles je n'avais pas assisté, des premiers spectacles de *l'Œuvre*, que l'on citait, plusieurs années après, comme ayant marqué un mouvement si important, une évolution si caractérisée dans l'orientation de l'art dramatique et des idées. Je suppose que, pour les jeunes gens d'aujourd'hui, ces représentations de ballets étrangers, ces soirs de *dadas*, où l'on casse les ampoules des rampes et des herses, où la fête se termine dans les hurlements, ont remplacé les autres. Mais, tout de même, quand on compare, exotisme pour exotisme, l'esthétique de M. Picabia à celle d'Ibsen ou de Bjornson, ou *la Lépreuse* et *Ton sang* d'Henry Bataille à ces divertissements, il serait difficile d'affirmer que nous avons fait un progrès!

Relâche présente quelques idées de music-hall, qui eussent produit grand effet, réalisées au Casino de Paris. Plusieurs centaines de réflecteurs se touchant, qui, de la salle, paraissent être de cristal, forment, selon l'intensité de la lumière, un portique éblouissant ou doré, — nous le reverrons ailleurs, dans quelques mois, mis au point. Les danseurs en habit noir ne sont plus très nouveaux, mais ils finissent par exprimer un sentiment de luxe, de choix, d'élégance, qui n'était jadis réservé qu'aux costumes anciens, aux princesses de féeries, aux seigneurs Valois, aux roués Régence, aux petits maîtres « très dix-huitième », dont l'abus, confiseur, opérette et parfumerie, a lassé même le commerce parisien, pourtant routinier. Nous préférons la fantaisie complète ou bien, réellement, cet habit noir, qui fait au costume éclatant de la femme une si heureuse opposition. La danseuse vêtue d'argent par un couturier et qui évolue au milieu du chœur d'habits noirs de *Relâche*, sur tant de lumière dont l'inten-

sité augmente ou décroît progressivement, vaut, elle aussi, tous les anciens pastiches de costumiers. Déjà ,dans les *Biches*, nous avions vu comment de simples déformations intelligentes de la mode parvenaient à faire de charmants costumes, d'un caprice pervers et qui ne différaient guère de la tenue des spectatrices dans la salle. Sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, les costumes de ballet n'étaient ainsi que des déformations légères, gracieuses, des modes d'alors, mais non ces *reconstitutions*, qui ne se sont implantées chez nous qu'avec le romantisme.

La toile de fond, du noir le plus opaque, offre l'ingéniosité de signes découpés sur un transparent et éclairés par derrière avec des projecteurs. Ces signes paraissent avec l'instantanéité de l'éclair. Il est dommage que M. Picabia y ait répandu, selon sa coutume, quelques inscriptions sommaires et d'une vulgarité de termes très *quat'z'arts*, déplacée, parce que tout à fait inutile, non décorative et non harmonieuse. On cherche où est l'art et même où réside l'esprit, dans une injonction de f... le camp adressé à des spectateurs d'une tolérance et d'une patience inouïes et qui ont beaucoup ri pendant les péripéties charentonnesques des deux tournées de cinéma qui suivirent chaque acte de *Relâche*... Un corbillard traîné par un chameau, un cortège de comiques photographiés au ralenti derrière le cercueil et qui ressemblaient à une famille de kangourous. Mais des idées, — toujours beaucoup d'idées! — dont la réalisation n'est qu'esquissée, comme cette danseuse évoluant sur une plaque de verre et photographiée en-dessous et dont les mouvements évoquent ceux des méduses dans la mer...

Comme représentation d'atelier, à Montparnasse, rien de plus réussi. Ces spectacles sont « amusants ». Qui en disconviendrait? Mais ils dénaturent la qualité de ce que le public venait demander au théâtre. Ils ont la consistance d'un hors-d'œuvre, rien de plus. Ils sont pimentés, mais leur saveur passe vite. Le public qui ne paie point est moins difficile à satisfaire. Mais celui à qui l'on demande son argent veut l'échanger contre quelque chose de solide. Et l'on décourage ainsi de tout effort futur des gens qui ne demanderaient qu'à se laisser attirer, mais qui s'en vont répétant

partout que les *spectacles d'avant-garde* ne sont point substantiels.

Un soir de générale, le spectacle a l'agrément d'être plus encore dans la salle que sur la scène. La description minutieuse de certaines dames qui emplissent les loges, aurait paru confiner à l'extravagance et à l'invraisemblable, voilà vingt-cinq ans. Il eût semblé impossible, en 1919, qu'on pût trouver là tant d'Allemands, six ans plus tard... Mais ces spectacles sont ceux de la confusion, de l'anarchie en gants blancs et bas de soie, de l'internationalisme cérébro-spinal... Regardons-les, — pour ne pas trop oublier qu'ils existent.

Et, je ne sais pourquoi, j'évoque en partant, le long de l'ancien Cour-la-Reine, quelque ville de province, Chartres ou Bourges, aux heures qui s'écoulent au ralenti et dont le tintement se répand pour tous, uniforme. Et, comme sur l'écran, tout à l'heure, où tant d'images se superposaient, des visions trop précises, enregistrées par l'œil, s'amalgament, donnent dans leur trépidation, leur cacophonie, des rapprochements burlesques et stupides, s'intercalant sur le fond de quelque cathédrale frissonnante d'échos, vétuste, creusée, rongée, — mais étrangère, elle aussi, comme une trop vieille aïeule, qui ne se souvient que d'un passé que ses descendants n'ont pas connu...

Les *spectacles*, autrefois, procuraient le repos et le calme, ceux d'à présent ne semblent qu'irriter notre sentiment d'être instables, de vivre sans assurance du lendemain, entre ce qui ne peut plus être et ce qui n'est encore qu'informulé.

***

Aux Arts Décoratifs. — Une exposition de sièges et de cadres. Voilà de quoi faire courir bien des amateurs et des gens de goût, car on sait — ou on ne sait pas — ou très peu de gens savent — que l'on reconnaît, présentement, un homme de goût à trois choses, particulièrement, — car il en existe d'autres, mais il en est trois qui sont théologales, si l'on peut dire : les sièges, les reliures et les cadres. Et je partage cet engouement. Un siège est véritablement la pièce de choix la

plus charmante, la plus personnelle, la plus gracieuse, la plus vivante, la plus spirituelle, la plus expressive, la plus émouvante, la plus aristocratique d'un mobilier.

Oui, nous admirons des commodes et des meubles d'appui qui ont la splendeur reluisante, retentissante de la fortune. Ils sont mâles, au sens qu'ils ne sont point féminins, mais non pas au sens de mâles vertus, car ils ont du ventre, ils ont les flancs amples, ils ont le gilet brodé, et sont garnis de parures de bronzes, comme un fermier général devait l'être de soutaches et de passementeries.

Le cadre et la reliure sont des auxiliaires, mais de quel choix! L'un sert à mettre la peinture en valeur, l'autre à préserver le livre. Il est des cadres si amoureusement sculptés qu'on peut les poser sur un meuble ou les accrocher au mur sans y rien mettre, tant ils sont délicats, soignés, tant ils possèdent de distinction et se trouvent former *œuvre d'art*, en dehors du but qui leur est assigné. Pour les reliures, même collaboration, mais aussi même personnalité, même indépendance. Combien de volumes nous séduisent pour leur seul habillement, leur reliure, et dont l'auteur et le sujet nous demeurent indifférents!

Le siège, lui, est consacré à l'homme. Il est son corollaire. Il le met en valeur, il est familier, serviable, complaisant. Il est sans cesse pris et quitté; il est maniable : il accompagne les instants de la vie intime et mondaine.

Il est des sièges fatigués, ayant longtemps servi à la même personne, des fauteuils, dont on ne peut se séparer : ce sont des amis, ils font partie de la famille. On dit avec émotion : « Le fauteuil de grand'maman! » Le siège du chef, le trône, de tous temps, sous toutes les latitudes, a été revêtu de majesté; un halo de la puissance de son maître lui est demeuré.

Le temps des Valois et des Bourbons a produit des sièges charmants, étourdissants de grâce, de joliesse, de fantaisie, de saisissant et de particulier, qui se sont moulés, si l'on peut dire, sur les formes que la mode a fait prendre successivement aux individus. Aucun meuble, certes, n'a comme le siège, reflété les variations de la toilette, les fantaisies et les caprices d'une époque.

Mais le siège, prince du mobilier, le siège a perdu, comme

maintes autres pièces d'ameublement, sa grâce, sa préciosité dans la robustesse, la finesse de ses pieds, la hardiesse accueillante de son dossier. Lorsqu'il n'est point importé de Londres, — le fauteuil tendu de cuir ou de velours, capitonné, moelleux, jumeau du coussin de sleeping, — le fauteuil est devenu aussi peu confortable que laid à regarder.

Deux amateurs, MM. Doisteau et David-Weil, ont décidé d'attribuer des prix en argent à un concours organisé par les *Arts Décoratifs*, pour essayer de faire créer des tvpes de chaises et de fauteuils qui sortent, enfin, de la médiocrité, du mauvais goût, de l'horreur, on peut le dire, dans lesquels le siège était tombé.

L'exposition des modèles primés lors du premier degré du concours a lieu en ce moment, au Musée des Arts Décoratifs. On y a joint une rétrospective du XIXe siècle, qui va de 1815 à 1890. Nous y sommes en pleine décadence. Il semble même inouï de voir à quel point, en l'espace d'une vingtaine d'années, du Directoire à la Restauration disparaît tout ce qui avait créé la fortune, l'art du XVIIIe siècle, ce qui lui a laissé à jamais ce renom d'élégance, de tact, de mesure, cette forme si française, que les autres peuples ont tout de suite dénaturée en se l'appropriant, cette harmonie qui voisine avec celle des Grecs par la perfection de ses rapports et semble, dans son besoin de dissimuler la matière, le bois, dont ils sont formés, peindre les meubles, les vêtir de blanc, vouloir leur donner une place particulière dans le cours des siècles.

Le siège, tel que le conçoivent MM. André Groult, Domin, Brochard, Pierre Lucas, n'a pas encore retrouvé cette légèreté dans la force qui le rendit si précieux au XVIIIe siècle. Cependant, il s'efforce de perdre la lourdeur dont témoignent des modèles antérieurs, ceux qui vont de 1895 à 1914. Il y a progrès. On trouve, entre l'artiste qui dessine et l'artisan qui exécute, une collaboration plus étroite. La main est redevenue intelligente. Mais comme il faut se défier encore de l'imagination! La ligne seule peut recréer la forme qui s'était évanouie, qui avait fondu, s'était lourdement transformée ou était devenue grêle à l'excès. Trop d'éléments se rassemblent encore dans un siège où l'on n'en devrait rencontrer qu'un seul.

Encore trop de corbeilles, trop de fleurs! Retrouvons un

galbe, une ligne, un trait... Il faut être déjà bien sûr de soi pour prodiguer les ornements.

La visite de la salle où sont rassemblés les sièges qui vont du roi Louis XVIII au Président Grévy est un enseignement, un rare enseignement. Il y a des gens pour aimer les sièges noirs incrustés de nacre, du temps d'Octave Feuillet, les sièges *à la cathédrale*, inspirés de Tony Johannot, mais, s'ils sont *amusants*, personne ne pourrait nous affirmer en face qu'ils soient beaux... Et le Beau, qu'il soit chaise ou statue, le Beau, qui longtemps hésite ou se trompe? Qui demeure aveugle, devant lui?

Quelqu'un me souffle : « Le monde entier! »

***

Restaurants chinois. — Cloisons laquées de rouge, lanternes à pampilles de perles et verres peints. Mais, aussi, plafond sillonné de semis d'ampoules, chaises du faubourg Saint-Antoine, — rien en somme de très chinois, qu'un double-rideau. La cuisine est-elle chinoise? Sont-ce des nids d'hirondelles qui pèsent en fragments livides dans ce bouillon clair? Aimé-je ces brins de poulet mêlés de cubes de cœur de bambou et d'amandes? Ne suis-je pas un peu écœuré, déjà, par ces autres émincés de poulet, mélangés de triangles d'ananas? Et, lorsque ce quatrième plat m'est servi sous une couche ridée de vague omelette qui contient du piment rouge, de l'oignon, du cru et du trop cuit, n'ai-je point réellement très mal au cœur? Ah! s'il me fallait commander de nouveau le menu de mon dîner, ne me sentirais-je point des goûts moins exotiques?

Mais laissons la cuisine et regardons les dîneurs, — pendant que mes amis, qui n'éprouvent point le désir de voyager en imagination parlent de Georgette Leblanc, dans un film, l'*Inhumaine*, puis de M. Paul Fort, qui craint de garder pour la Comédie-Française le titre de *Louis XI, homme considérable*, après celui de *Louis XI, curieux homme* donné à la pièce jouée à l'Odéon... et d'autres sujets également littéraires, du livre âpre de M. Marcel Jouhandeau, *les Pincengrain* ou du bal aux mille boules de verre de madame Sert et d'une partie

de rugby et de l'enquête de la *Revue Surréaliste* sur le suicide; du centenaire du bienfaisant, de l'apaisant et noble Puvis de Chavannes, dont un grand critique, — bien entendu littéraire, — disait de son vivant, paraît-il, « qu'il ne savait ni dessiner, ni peindre et promenait dans le domaine de l'art son ignorance encyclopédique »... Que dirait-il aujourd'hui!... etc.

Regardons les dîneurs, pendant que nos amis parlent. Il se trouve de nombreux Chinois parmi eux. Il est à remarquer combien le visage du Chinois donne plus fréquemment et parfaitement des signes de noblesse que celui du Japonais dont l'expression est plus maligne, plus animée, mais plus mêlée, plus trouble. La grande race, le fond, c'est le Chinois. Il y a là des étudiants, (car ce restaurant est voisin du boulevard Saint-Michel), parfaitement à l'aise dans le veston d'étoffe et de coupe anglaise. Ils semblent l'avoir toujours porté, peut-être n'ont-ils jamais été autrement vêtus. Ils sont flegmatiques. La main sait rester immobile, l'œil ne court point autour de la pièce.

Une Chinoise aussi dîne là. Inférieure à côté de l'homme. Elle regarde avec un intérêt tout primitif, sauvage, les autres femmes, des demoiselles du Quartier Latin, un peu libres, comme un ours regarde les gens rassemblés autour de sa cage.

A dix heures, l'orchestre attaque un fox-trot, les couples se mettent à danser. La Chinoise est impressionnante de mutisme, d'attention. Elle semble regarder du fond des âges, par delà des siècles et des milliers de lieues, sans aucun espoir de jamais participer à ce divertissement.

Les Chinois, eux, se sont mis à danser, comme des gentlemen. Imaginez, au contraire, un couple d'Européens en Chine... C'est l'homme qui regardera et la femme blanche se mettra à danser.

***

Peinture. — A deux pas de Saint-Augustin, dans le quartier, où — lorsque je vis jouer *le Demi-Monde* par mademoiselle Sorel à la Comédie-Française, pour la première fois, — j'imaginai que devait se trouver l'appartement de la baronne d'Ange.

Le premier étage d'une galerie fermée aux visiteurs, cinq artistes amis y préparent leur exposition, en se jouant, avec activité et gaminerie, sans prétention comme sans nonchalance, — un mot pour peindre la chose, il est bien français, comme ces artistes-là : gentiment. Ah! le mot *gentil*. On ne craint pas de le gâter en l'employant trop. Il est charmant. C'est un mot pour un climat tempéré. Un mot qui ne s'accommode que de notre génie. Il ne fraie pas avec ce qui est colossal. Puisse-t-il s'appliquer longtemps encore à ceux de chez nous!

Cinq artistes, aux noms français, sans terminaison de corrida, de tango, de pergola, qui n'ont point la volonté de tout détruire ou de tout recommencer, qui font ce qu'ils font avec goût, avec mesure, grâce, délicatesse : Georges Barbier, Pierre Brissaud, Lepape, Charles Martin, Marty.

Ils sont illustrateurs, décorateurs, humoristes. Ils donnent aux magazines la nuance de Paris. Ils ont un petit air *Vie Parisienne* et une manière *Salon d'Automne*. Ils ont de la galanterie, mais pas plus qu'il ne sied en charmante compagnie. Ils feraient beaucoup, — s'il y avait encore un régime, si les fortunes étaient stables et les gens aimables. Quoique *modernes* dans l'exécution de leurs travaux, ils sont un peu d'autrefois par un côté *partie de campagne*, qui donne de la saveur à ce qu'ils peignent et les rattache à leurs devanciers, qui ont aimé les choses agréables de la vie, *parce qu'elles étaient*, tout simplement et qu'il n'est point besoin d'en inventer d'autres. Quand on pense à tout ce qu'on a su tirer des quatre saisons, des vendanges, du patinage, de la pêche et des moissons, depuis si longtemps, on se demande pourquoi les délectations cérébrales ont influencé tant d'artistes, pourquoi ces passe-temps linéaires, ces guitares, ces bouteilles, ces meubles aux géométries compliquées, superposées, représentent l'aboutissement de tout, pour tant de gens...

Pierre Brissaud, c'est toujours un peu le *Temps des cerises* et un brin l'*Amant d'Amanda*, avec des réminiscences de *Clara d'Ellébeuse*, de l'*Auberge de l'Ange-Gardien*, et des *Rougon-Macquart*. Il a promené partout ses dons d'observateur, de psychologue sensible et son penchant pour le pittoresque. Le monde semble avoir commencé pour lui après la Révolution de 48. Ses personnages sortent des crinolines

de l'Impératrice et l'on imagine ses profils de femmes qui émergent d'un petit chapeau ou qu'ombre une capeline en paille d'Italie, coiffés par madame Ode. Ce qui ne l'empêche pas de faire passer une automobile sur une route d'été et de silhouetter Little Tich et Grock avec la mordante précision de l'humoriste amer. Personne n'a rendu comme lui cette ambiance de tarte que répand à la campagne l'heure du goûter servi sous un grand arbre fourmillant d'oiseaux, tandis que naviguent parallèlement, sur l'eau de l'étang et à travers le ciel, les opaques cygnes blancs et les transparents nuages ourlés de lumière.

Charles Martin est un décorateur qui a l'air de gouacher une grande image; la fantaisie inspire et exécute. Certaines déformations naissent spontanément sous son pinceau, non seulement pour les personnages, mais pour la nature qui les environne, adoucie, pâle, comme certaines exagérations charmantes à l'esprit et aux lèvres du narrateur. Je connais plusieurs de ses décorations simples et gracieuses, d'un modernisme spontané et élégant. Elles sont évidemment ce qui peut se faire de plus ravissamment osé, de plus littérairement pictural et de plus intellectuellement coloriste, avec une science du rose, qui donne à tout ce qu'il peint le charme d'un bouquet à la fois frais et fané.

Georges Lepape silhouette avec audace la femme de son temps. La mode n'a pour lui nul secret, mais il la schématise d'un trait vif, d'un ton osé, en arabesque presque, d'une grâce que la dame qui cherche à s'inspirer du modèle pour reproduire une robe, ne trouve pas assez détaillée... Il nous reste, du temps du Directoire, des *modes* par Debucourt, parues dans le *Journal de la Mésengère*, qui sont l'équivalent de ce que donne aujourd'hui Lepape, avec toutes les transpositions de ce temps comparé à l'autre. Devant certaines productions modernes qui nous séduisent, je me demande toujours, involontairement, ce qu'elles refléteront de nous-mêmes aux yeux des générations qui attendent dans l'avenir que nous leur ayons fait place nette, — car *elles sont* déjà, puisqu'elles *doivent être* et que, là-haut, quelqu'un contemple passé, présent, avenir, d'un même regard, comme nous embrassons sur la carte d'un atlas,

du Thibet à l'Atlantique, d'un coup d'œil, tout le vieux Monde... Lorsque ces générations que je vois déjà grouiller entre les jambes d'acier des ponts et entre les murailles de béton, nous auront remplacés, elles regarderont avec émotion, — si le mot émotion et le sentiment qu'il précise existent encore, — ces Parisiennes de Lepape.

M. Marty a, lui aussi, beaucoup de grâce, mais peut-être moins de personnalité que ses amis de la Galerie Devambez, auxquels il faut ajouter Georges Barbier, décorateur de théâtre, qui a composé pour la scène maints costumes. De Casanova à Manon, tous les personnages de ce temps lui sont familiers. Il est le seul qui puisse habiller mademoiselle Camargo ou la comtesse du Barry, avec cette somptueuse grâce, cette prodigalité dans l'ornement que ne connaissent plus guère les collaborateurs d'une pièce à costumes.

Illustrateur, il fait vivre le *Carrosse aux Lézards verts* de Boylesve, il évoque l'antiquité dans les *Chansons de Bilitis* où la grâce sensuelle de Pierre Louys est prolongée. Il fait des albums sur Nijinsky ou la Karsawina, des almanachs, précieux, satinés, fleuris, exquis. Il en a rempli des vitrines, c'est une délectation pour les bibliophiles qui sont, on le sait, ce qui se fait de plus dernier cri, parmi les maniaques, les chercheurs, les inquiets — et ceux qui ont toujours l'espoir de ne pas *perdre leur temps*, c'est-à-dire de *faire un placement*, en collectionnant quelque chose,... *une bonne affaire*.

ALBERT FLAMENT

L'AFFAIBLISSEMENT

DE

LA NOTION D'ÉCHÉANCE

Dans sa séance du 9 décembre dernier, le Sénat a adopté, presque sans discussion, deux propositions de loi de M. Guillaume Chastenet relatives, l'une au régime des obligations émises par les sociétés, l'autre à celui des parts de fondateur, et au sujet desquelles de vives critiques se sont élevées dans la presse financière dès que le vote a été connu.

De quoi s'agit-il? En gros, les textes adoptés tendent à déposséder, obligatoirement et rétroactivement, chaque porteur, pris en particulier, d'un certain nombre des droits individuels que la loi lui reconnaissait jusqu'à présent, et à transférer ces droits à la « masse » de ces porteurs, représentée par des assemblées générales dont les décisions seront obligatoires pour tous, même pour les absents, dissidents et incapables.

Ces innovations ont une portée qui eût justifié, de la part du Sénat, une discussion approfondie qu'on s'étonne qu'il n'ait pas jugée nécessaire. En ce qui concerne le régime des obligations, question plus importante en fait, sinon en droit, que celui des parts de fondateur, l'idée de grouper leurs porteurs en corps constitués n'est pas nouvelle et répond à une préoccupation déjà ancienne des sociétés — des sociétés, et non des obligataires eux-mêmes —, qui s'est déjà traduite par diverses initiatives parlementaires.

Au mois de juillet dernier, un député, M. René Lafarge, a déposé sur le bureau de la Chambre une proposition de loi tendant à rendre obligatoire le groupement en associa-

tions des obligataires des sociétés et à réglementer le fonctionnement des organismes ainsi constitués. Le 27 mars 1917, M. Raoul Péret avait déposé à la Chambre une proposition législative tendant au même but. M. Lafarge lui-même en est à son deuxième dépôt, car il avait déjà saisi le Parlement de sa proposition sous la précédente législature, qui s'acheva sans qu'un rapport eût été déposé par la commission compétente.

L'objet de cet article n'est pas d'étudier dans le détail ces diverses propositions, ni de discuter à fond la question des groupements d'obligataires, mais de préciser par quelle évolution, lente d'abord, plus précipitée au cours de ces dernières années, on est arrivé à admettre cette idée d'un groupement permanent de créanciers.

***

Marquons d'abord le point d'arrivée, en indiquant rapidement comment se pose la question des groupements d'obligataires.

La loi du 24 juillet 1867, qui constitue la charte fondamentale des sociétés par actions, n'a pas consacré un mot à la situation des porteurs d'obligations. Le législateur les a considérés comme des créanciers ordinaires, jouissant de tous les droits attachés à cette qualité : les lois subséquentes traitant spécialement des sociétés par actions ne s'en sont pas occupées davantage. Le caractère individuel de la créance représentée par une obligation restait donc la règle, jusqu'à ce que des mesures législatives récentes, dont nous parlerons plus loin, eussent rompu avec elle.

Néanmoins, dès 1880, des décisions de justice constataient l'existence de groupements d'obligataires. Il s'agissait alors d'organismes constitués à l'occasion de décisions de justice relatives à des sociétés en difficultés, dont les créanciers ressentaient le besoin de surveiller de près, par l'intermédiaire de mandataires choisis par eux, la conservation de leur gage. On ne pouvait prévoir à ce moment que la même formule, imaginée tout d'abord comme un moyen de contrôler le débiteur, serait plus tard utilisée par celui-ci comme un

instrument permettant, en cas de besoin, d'amputer les droits de ses créanciers.

Or, c'est à cela qu'a conduit, en des cas trop nombreux, l'existence des associations d'obligataires, ou, pour user d'une expression souvent employée et que la jurisprudence a condamnée, de « sociétés civiles » d'obligataires, dont le nombre s'est multiplié au cours de ces dernières années au point qu'aujourd'hui la constitution de tels groupements est presque de règle à chaque émission d'emprunt. Constituées à l'instigation de la société débitrice et dans des conditions qui ne présentent pas de garanties suffisantes pour les intérêts qu'elles devraient avoir pour objet de défendre, ces associations apparaissent ainsi surtout comme répondant à des préoccupations du débiteur, très différentes des intérêts des créanciers.

La formule selon laquelle est constituée l'association des obligataires est généralement la suivante, avec des variantes de détail : les statuts disposent que *la souscription ou la possession d'une obligation emporte de plein droit adhésion aux statuts et aux décisions de l'assemblée générale des obligataires.* L'association est gérée par un comité composé de membres choisis parmi les obligataires, et auquel les statuts confèrent « les pouvoirs les plus étendus » pour agir au nom de l'association, et expressément des pouvoirs déterminés, notamment pour réaliser toutes conventions et transactions avec la société, donner quittances, mainlevées et décharges, désistements de nantissement, etc., etc. Le comité réunit les obligataires en assemblée générale quand il y a lieu, et les délibérations sont prises *à la majorité des voix des membres présents ou représentés. Les décisions prises obligent tous les obligataires, y compris les absents, incapables ou dissidents. Toutes poursuites intentées par des porteurs d'obligations individuellement sont nulles de plein droit et ne produisent aucun effet,* etc.

En somme, ces dispositions, que la proposition Chastenet reproduit avec des variantes, en les aggravant par la clause qui les rend obligatoires, même pour les emprunts déjà émis, aboutissent à déposséder l'obligataire d'une partie importante de ses droits de créancier au profit d'une entité dont les

décisions sont prises selon des modalités analogues à celles qui régissent les assemblées d'actionnaires. La proposition Chastenet remplace la dénomination d'association ou de société civile par celle de « masse », mais le mot ne change rien à la chose. L'idée reste la même.

Si le principe de la liberté des conventions autorise la conclusion d'un tel contrat, à la condition qu'elle soit accompagnée de toute la publicité voulue et ne résulte pas d'une surprise, on voit néanmoins les dangers d'une pareille formule. Le comité qui gère le groupement sera presque fatalement composé, au moins au début, de personnes qui touchent de près à la société débitrice, et qui peuvent n'avoir pas, vis-à-vis d'elle, l'indépendance voulue. On peut constater que, dans la très grande généralité des cas, les prospectus d'émission des emprunts obligataires contiennent les statuts de l'association dans lesquels figurent nommément les membres du comité. Ceux-ci ont donc été désignés avant l'ouverture de l'émission.

La crainte des abus auxquels peut conduire cette pratique n'est pas une simple vue de l'esprit. On a eu des exemples d'associations ou de sociétés civiles d'obligataires dont le comité était dans une dépendance étroite de la société débitrice, et à l'action desquelles il a fallu opposer la décision des tribunaux.

Ceux-ci ont pu, en l'absence d'une loi spéciale, se prononcer conformément aux règles générales du droit et obliger les débiteurs au respect de leurs engagements. Le pourraient-ils, une fois introduit dans nos lois un texte qui, non seulement reconnaîtrait la légalité des groupements d'obligataires, mais poserait en principe, comme le fait la proposition de M. Chastenet, que leur constitution est obligatoire, avec effet rétroactif, que le porteur d'une obligation est par nature un créancier diminué, une sorte d'incapable, auquel est nécessaire l'appui de ses cocréanciers, et qui n'a pas le droit de défendre ses intérêts tout seul?

Certes, le plein exercice du droit individuel de créancier est gênant pour le débiteur, et nous ne songeons pas à nier qu'il puisse aboutir, dans certains cas, à des extrémités regrettables, même pour l'intérêt bien compris des titulaires de créances.

En l'absence de groupement, l'intransigeance d'un seul obligataire d'une société en difficultés peut obliger celle-ci au dépôt de son bilan, alors que peut-être une moindre rigueur lui permettrait de remettre ses affaires à flot. Ce point de vue a son importance. Mais il faut bien reconnaître que, si l'existence d'un groupement d'obligataires peut, dans certains cas, servir les intérêts de ceux-ci, ce ne sera pour ainsi dire que subsidiairement, par surcroît, et après avoir d'abord servi les intérêts des actionnaires. Les obligataires, en acceptant de faire partie d'une association, abdiquent des droits très importants, alors que la société débitrice ne fait aucun sacrifice correspondant.

Qu'on ait donc la franchise de le dire : le groupement d'obligataires est trop souvent un organisme destiné à jouer en faveur des débiteurs, et non pas, comme on le lit dans la proposition de M. Lafarge, un organisme chargé de « centraliser » et de « défendre » les intérêts de ses membres. C'est ce point surtout que nous désirions mettre en lumière.

Cette idée de défendre le débiteur contre son créancier n'est pas nouvelle, ni condamnable en soi, car elle est d'essence généreuse. Mais la générosité, si on en fait la base de certaines règles juridiques, perd son caractère de générosité, puisqu'elle devient le droit. Elle se doit donc à elle-même d'adoucir à nouveau la règle établie, et ainsi, d'étape en étape, on assiste à la décomposition lente de principes qui pourtant, dans leur intégrité première, avaient une raison d'être qui n'a pas disparu.

Ainsi en est-il de la notion d'échéance. Payer ce qu'on doit, et au jour dit, c'est clair, c'est simple, c'est parfois difficile, mais c'est toute la morale commerciale. Sans le respect de cette règle, il n'y a plus d'échanges possibles, ni de contrats d'aucune sorte. Toute la vie économique, toute l'activité financière sont liées à cette règle de ponctualité. La confiance, condition de l'activité des affaires, repose en grande partie sur l'assurance qu'elle sera respectée. Qu'on y porte atteinte et l'on ne tardera pas à vivre dans une atmosphère d'incertitude et de laisser-aller dont pâtira la prospérité générale.

Or les atteintes qu'elle a reçues au cours de ces dernières

années ne se comptent plus, et on a tendance à les accepter avec une résignation qui a quelque chose d'inquiétant. Les idées à la mode au sujet des groupements d'obligataires apparaissent ainsi comme le plus récent symptôme d'une évolution assez dangereuse, dont nous voudrions retracer brièvement les étapes.

***

Nous sommes loin, aujourd'hui, des règles rigoureuses édictées autrefois en matière de faillite. Déjà, le Code civil avait tenu à marquer, mais avec prudence, que la situation du débiteur pouvait, dans certains cas, justifier certains ménagements. L'article 1244 avait prévu que les juges pourraient, « en considération de la position du débiteur, et *en usant de ce pouvoir avec une grande réserve*, accorder des délais *modérés* pour le paiement et surseoir l'exécution des poursuites ». Que ce texte paraît timide aujourd'hui!

Le XIXe siècle a apporté d'importantes atténuations à la rigueur des textes napoléoniens. Il a supprimé la prison pour dettes, et institué, en faveur du failli de bonne foi, la procédure de la liquidation judiciaire.

Ces réformes, reconnaissons-le, adoucissaient des règles dont la dureté ou la rigidité appelaient un tempérament. La contrainte par corps ne répondait plus aux mœurs. Les textes sur la faillite ne permettaient pas de faire une distinction utile entre les déconfitures banales et les infortunes imméritées, entre les chutes sans espoir et les situations susceptibles de redressements.

La tendance à l'indulgence envers les débiteurs malheureux, qui répondait à de vieilles aspirations populaires, pouvait d'ailleurs s'appuyer sur l'argument d'une prospérité économique grandissante, qui rendait moins redoutables les conséquences de quelques défaillances isolées. On pouvait aussi la défendre en invoquant la solidité des traditions qui constituaient ce qu'on appelait l'honneur commercial.

Mais ces traditions si solides, ne l'étaient-elles pas tout justement parce qu'elles avaient la loi pour appui, et ne

risquait-on pas, en affaiblissant cet étai, de les faire un peu chanceler?

La loi sur la liquidation judiciaire s'était, à cet égard, tenue dans une sage mesure. Tout en conservant certaines sanctions, elle facilitait à son bénéficiaire le rétablissement de ses affaires, en le maintenant à la tête de son entreprise. D'ailleurs, elle laissait le juge libre d'apprécier si le débiteur était digne ou non de ce régime de faveur.

Signalons cependant que, par l'effet de cet entraînement presque inévitable dont nous avons parlé, la jurisprudence tendait, avant la guerre, à faire de l'admission à la liquidation judiciaire la règle générale, à laquelle on ne renonçait que dans les cas de banqueroute avérée.

Ce n'étaient encore là que des manifestations de tendances à peine perceptibles. La guerre devait en engendrer bien d'autres.

***

En temps de paix, la vie en société implique des idées de prévoyance, de sécurité, d'activité disciplinée, de respect des conventions, idées pacifiques, vieilles comme le désir de paix lui-même et qui contiennent une proportion de besoins moraux et de sens des réalités dictée par une longue expérience. En bouleversant ces notions mesurées, la guerre tend à les décomposer. Par sa durée, par son étendue, par la forme industrielle qu'elle a prise, par les pertes de vies humaines et les destructions qu'elle a entraînées, la grande guerre européenne a causé un ébranlement d'une telle intensité qu'il ne faut pas s'étonner si le monde éprouve de la peine à retrouver, dans le chaos, les quelques principes élémentaires dont il a besoin pour vivre dans la paix. Mais c'est une raison suffisante pour ramener l'attention sur les règles que le malheur des temps a fait plier et auxquelles il faut bien qu'on revienne, si l'on veut que la vie sociale retrouve son assiette. Le danger n'est pas tant dans l'atteinte portée, sous l'empire de circonstances impérieuses, à une règle nécessaire, que dans l'accoutumance à l'idée que cette règle est périmée.

Il n'est pas douteux que la guerre, à ce point de vue encore, a fait chez nous beaucoup de mal. Mettant un grand nombre de débiteurs dans l'impossibilité de s'acquitter, elle a obligé les pouvoirs publics à prendre toute une série de dispositions moratoires, à adoucir les lois réglant l'exécution des contrats, à restreindre les droits des créanciers. Mesures évidemment commandées par les circonstances, mesures provisoires, mais auxquelles leur durée, conséquence de celle de la guerre, a permis de prendre racine, si l'on peut dire, de créer un état de fait et un état d'esprit qui s'opposent aux règles du droit comme à celles de l'équité, et contre lesquels il faut bien dire qu'on n'a pas réagi aussi vigoureusement ni aussi vite qu'on aurait dû le faire. Sur ce terrain aussi, on s'est trop « installé ».

Les mesures auxquelles nous faisons allusion ont commencé dès le début de la guerre. Le 2 août 1914, la France mobilise. Une inhibition soudaine arrête la vie du pays tout entier, l'exécution des contrats est impossible. Les Chambres votent une loi autorisant le pouvoir exécutif à prendre par simple décret toutes mesures propres à « suspendre les effets des obligations civiles et commerciales ». Coup sur coup, le Gouvernement prend les décrets qu'imposent les circonstances et dont certains même, vu l'urgence, ont précédé l'autorisation du Parlement : prorogation de l'échéance du 31 juillet 1914 pour les opérations à terme faites à la Bourse des valeurs; décret du 30 juillet limitant les remboursements des caisses d'épargne; décrets du 1er août et du 9 août permettant la prorogation des échéances et limitant les possibilités de retrait des dépôts d'espèces dans les banques; décret du 21 août, interdisant la mise en faillite des mobilisés et allégeant les conséquences de la faillite pour les non mobilisés; décret du 29 août, autorisant les sociétés françaises à suspendre le service de leurs obligations, etc.

Ces différentes mesures prises en faveur des débiteurs devaient suffire, pensait-on, à assurer un *statu quo* provisoire, limité à la durée des hostilités, qu'on prévoyait courte. L'opinion commune était que les affaires et la guerre étaient incompatibles, que celle-ci interrompait brutalement celles-

là, et qu'il fallait remettre à la paix la solution des problèmes commerciaux et contractuels laissés en suspens.

Ces idées devaient forcément se modifier avec les événements. Lorsqu'il apparut que la guerre serait longue, qu'on avait à mener de front les hostilités et les affaires, il fallut bien revenir, au moins pour l'exécution des contrats nouveaux, aux règles du droit commun. Mais les mesures d'exception subsistaient et les vicissitudes de la guerre posaient chaque jour de nouveaux problèmes, auxquels on ne pouvait donner d'autre solution qu'un atermoiement prolongé.

Aussi, pendant des années, a-t-on vécu dans une situation juridique mal définie qui s'explique aisément, mais qui faisait la partie belle aux débiteurs peu scrupuleux et aux trafiquants de tout acabit. La chose était d'autant plus grave que, la guerre ayant pris une forme industrielle, les affaires connurent alors une activité monstrueuse. Les besoins de la défense nationale primant tout, le Gouvernement payait sans compter pour stimuler l'industrie et tout ce qui, à l'arrière, pouvait travailler se mit à fabriquer des fournitures de guerre. Il ne s'agissait que de produire. On se procurait des capitaux coûte que coûte, on empruntait à n'importe quel taux. L'État payait à guichets ouverts et on s'arrangeait pour lui présenter une note qui couvrît tous les frais et laissât de surcroît un beau bénéfice. Des entreprises-champignons poussèrent un peu partout.

Fièvre malsaine, combien différente d'une activité économique normale! On devine ce que peut devenir, dans une pareille atmosphère, la notion tyrannique d'échéance.

Aux vieilles idées de méthode, de prévoyance, se substituait le désir de la fortune rapide, le goût de la spéculation qui enrichit d'un coup. L'insécurité du lendemain interdisait les calculs de longue durée. Comment rembourserait-on ou rémunérerait-on, plus tard, les capitaux auxquels on avait eu recours? Bah! C'était la guerre, et à la guerre on vit au jour le jour. Après, on verrait. L'Allemagne paierait, d'ailleurs!

Sans doute, un tel état d'esprit n'était pas général. Beaucoup d'entreprises et de particuliers surent se garder de ces excès. Mais on retrouverait aisément des marques de

ce déséquilibre dans toutes sortes de branches de notre activité du temps de guerre. Les années passant, le provisoire prit l'apparence du définitif et pénétra dans les mœurs. Le débiteur s'habitua à ne plus rembourser ni payer d'intérêt, le locataire à ne plus acquitter le prix de son loyer. Ce qu'on a appelé « l'esprit de moratoire » régna. La vieille moralité commerciale subit, pendant cette période, un abaissement progressif.

***

La signature de l'armistice ne devait pas guérir le mal. La guerre avait été trop longue. Aussi fallut-il trouver des accommodements pour l'exécution des contrats d'avant guerre qui se heurtait souvent à des difficultés insurmontables. Dès le 21 janvier 1918, une loi avait permis la résiliation des marchés à livrer et autres contrats commerciaux conclus avant la guerre, à la demande de l'une des parties, à la condition toutefois que celle-ci pût justifier que les prévisions faites au moment de la conclusion du contrat initial se trouvaient profondément modifiées. Théorie de l'imprévision justifiée par l'énormité des événements survenus, mais qui mènerait loin, si on voulait la généraliser, comme certains l'ont demandé. Le 9 mars 1918, la première loi sur les loyers avait établi, au profit des locataires, le droit à la résiliation, à l'exonération et à la prorogation. Ainsi la législation de guerre avait déjà débordé sur le temps de paix. Elle ne devait pas s'arrêter là.

Le moratorium édicté par les décrets que nous avons rappelés ci-dessus fut supprimé par la loi du 27 décembre 1920, qui accorda, pour se libérer, un délai de cinq ans à certaines catégories de débiteurs particulièrement frappés par la guerre : mobilisés, réformés, débiteurs ou sociétés ayant leurs établissements en pays envahi, sociétés en nom collectif ou en commandite simple dont les associés ou gérants avaient été mobilisés, etc. Un décret du 28 décembre accorda aussi certaines facilités aux autres débiteurs.

Mais la suppression du moratorium avait été préparée par une loi destinée à préserver les débiteurs embarrassés d'un

retour pur et simple au droit commun. C'était la loi du 2 juillet 1919, instituant un règlement transactionnel pour cause générale de guerre entre les commerçants et leurs créanciers.

Cette loi, qui remettait au tribunal, sans limitation, le soin d'accorder des délais au débiteur en difficultés et lui permettait aussi, sous certaines conditions, d'accorder une remise partielle de dette, n'avait qu'une durée d'application limitée à trois années après la ratification du Traité de Versailles, c'est-à-dire échéant le 10 janvier 1923. Si le débiteur tenait les engagements stipulés dans le règlement accordé, il évitait la faillite et la liquidation judiciaire. Toutes les formalités étant occultes, les désagréments de la publicité que comportaient les anciennes procédures lui étaient épargnés.

Pour la première fois dans notre législation, la loi sur le règlement transactionnel fit un sort spécial aux obligataires des sociétés par actions et permit à celles-ci de faire aux porteurs d'obligations des propositions d'arrangement différentes de celles qu'elles faisaient à leurs créanciers ordinaires. Elle précisait que les obligataires seraient réunis en assemblée et, sous condition de réunir un certain quorum, pourraient prendre à la majorité des résolutions qui seraient exécutoires pour tous.

Les tribunaux firent, de la loi, des applications abusives. Les mots « pour cause générale de guerre », qui figuraient dans le titre de la loi, avaient été omis dans son texte. Aussi les tribunaux accueillirent-ils des requêtes émanant de commerçants et d'industriels dont les embarras n'étaient nullement dus à la guerre. La conséquence fut que les demandes de règlement transactionnel se multiplièrent dans une proportion imprévue. Pour le tribunal de la Seine seul, le nombre de ces demandes sautait de 252 en 1920 à 895 en 1921.

Il est vrai qu'à ce moment sévissait la grande crise économique qui, après quelques mois d'activité spéculative, surexcitée en France par la hausse des changes, avait amené un effondrement des prix et un ralentissement des transactions dans le monde entier. Les facilités excessives accordées alors à des débiteurs auxquels la guerre, loin de leur porter préjudice, n'avait procuré que des profits, ne contribuèrent

pas peu à propager la méfiance et à nuire aux affaires. De nombreuses chambres de commerce protestèrent contre ces abus, demandant même l'abrogation de la loi.

On ne l'abrogea pas, mais le 30 avril 1922 fut promulguée une loi portant modification à celle du 2 juillet 1919. Le nouveau texte limitait le bénéfice éventuel du règlement transactionnel à ceux qui ne pouvaient faire face à leurs engagements *pour cause de guerre*; il imposait l'inscription au registre du commerce du jugement admettant la requête et aussi du jugement d'homologation; il stipulait que le règlement sollicité ne pourrait comporter aucune réduction sur le chiffre des créances, mais seulement la concession de délais ne pouvant dépasser une durée de cinq années, portée à dix années pour les sociétés; il permettait au tribunal d'imposer aux débiteurs des intérêts moratoires.

***

Ce fut une réaction salutaire, bien que tardive. Mais aujourd'hui que le moratorium et la loi sur le règlement transactionnel ont cessé d'être en vigueur, il s'en faut encore de beaucoup que le retour aux traditions de ponctualité soit accompli. Les débiteurs qui ne se sentent pas sûrs d'eux se résignent difficilement à ne pouvoir plus invoquer la « cause générale de guerre », les contractants cherchent à se réfugier derrière la commode « théorie de l'imprévision ». L'esprit de moratoire subsiste. Il n'est que trop aisé d'en noter la survivance.

C'est lui qu'on retrouve dans tous les projets de faillite plus ou moins déguisée par lesquels, sous les noms barbares d'*inflation*, de *dévaluation*, certains prétendent apporter un soulagement aux embarras financiers de l'État; car c'est en faveur de tous les débiteurs, et au détriment de tous les créanciers, c'est-à-dire au préjudice de l'esprit d'épargne et de correction commerciale, qu'agissent de tels expédients.

C'est lui qu'on retrouve dans la mauvaise volonté évidente de certains contribuables à s'acquitter de leurs dettes envers le fisc, qu'il s'agisse des impôts sur les bénéfices de guerre, de l'impôt général sur le revenu ou de l'impôt sur les salaires.

C'est lui encore qu'on retrouve dans les lois successives sur les loyers, en faveur desquelles on peut assurément invoquer bien des raisons d'ordre social, mais qui font arbitrairement litière de droits respectables et qui perpétuent la crise du logement en retardant une reprise vigoureuse de la construction. C'est lui aussi qui, de l'autre côté de la barricade, faisait l'année dernière demander par le congrès des propriétaires la revision des baux conclus jusqu'en 1919 « pour en mettre le prix en rapport avec la valeur actuelle de la monnaie ».

Les propositions législatives relatives au statut des obligataires sont encore inspirées directement de cet esprit.

Affaiblissement de la notion d'échéance, du respect des engagements, voilà le mal que trahissent tous ces symptômes. Il est temps qu'on réagisse là-contre, qu'on restitue à sa vraie place le sens de l'honorabilité commerciale et qu'on cesse de considérer systématiquement le débiteur gêné comme le personnage sympathique et le créancier comme un persécuteur. Trop d'exemples nous ont montré, pendant ces dernières années, des créanciers ruinés par de mauvais débiteurs, qu'appuyait une législation exagérément sentimentale.

ROGER CADOT

LE GOUVERNEMENT

ET

LE COMMUNISME

L'opinion française a été vivement préoccupée depuis un mois par les menées communistes. Il n'y a rien eu de nouveau cependant au mois de décembre 1924 dans l'organisation révolutionnaire. Tout ce qui a été publié depuis quelques semaines était connu. Les communistes observent le secret dans le détail : mais en ce qui concerne leur programme et leur action, ils ne se cachent nullement. Chaque jour leurs journaux indiquent les convocations des militants, la formation des « cellules » et des « rayons », les instructions générales, qui viennent pour la plupart de Moscou. A la Chambre, ils exposent le dessein de leur politique et ne font aucun mystère de leurs désirs. On ne peut donc pas dire que le public ait soudain découvert la propagande et l'organisation révolutionnaires, qui sont notoires depuis les grèves de 1920. Que s'est-il passé de nouveau? d'où est venue l'inquiétude subitement répandue? A ces phénomènes, une cause principale : la nation s'est demandé si le gouvernement avait assez de clairvoyance pour apercevoir le péril, et s'il avait la volonté énergique de le combattre.

C'est en effet le gouvernement lui-même qui par son attitude a provoqué le doute sur un sujet qui réclame des certitudes. Il a commis deux fautes, — pour ne parler que de celles qui concernent la lutte contre le communisme. Il a laissé le cortège communiste traverser Paris à l'occasion de la cérémonie Jaurès et il a pris l'initiative de reconnaître les soviets. Personne ne lui demandait aucune de ces deux

manifestations : il s'y est décidé spontanément, sans prévoir les conséquences. Ce n'est pas un secret aujourd'hui que les préparatifs de la cérémonie Jaurès lui ont causé beaucoup de tourments : il ne l'avait pas comprise telle qu'elle s'est déroulée. Quand il a su quelle part y prendraient les communistes et comment ils la concevaient, il était trop tard. Il n'avait pas su prévoir : il n'a pas su davantage aviser. Quinze mille communistes, pour adopter un chiffre moyen, ont défilé derrière le gouvernement qu'ils combattent, derrière les généraux qu'ils accusent, en chantant l'*Internationale*. L'ordre n'a pas été troublé : mais l'impression produite sur toute la population a été immense. Pour la première fois l'armée communiste s'était manifestée, nombreuse et disciplinée. Pour la première fois, le gouvernement avait semblé plus complaisant que résolu à son égard. Les communistes avaient pris conscience à la fois de leur propre force et de la faiblesse du ministère : ils ont usé tout naturellement de l'une et abusé de l'autre.

Coup sur coup, ils ont donné plusieurs signes éclatants de leur existence et de leur confiance en eux-mêmes. Le drapeau rouge des Soviets a flotté sur l'Ambassade de Russie, en plein quartier Saint-Germain, entre le Ministère de la guerre et le Ministère des affaires étrangères. Le communiste Sadoul, condamné comme déserteur par un Conseil de Guerre, a débarqué à Paris avec un faux-passeport. Des grèves, préparées par la Confédération générale Unitaire, ont eu lieu en Bretagne. Une manifestation a été projetée en face de la gare Saint-Lazare. L'extrême gauche de la Chambre est devenue plus pressante et a réclamé la réintégration des militants jadis révoqués. D'autres incidents moins connus ont été racontés et agrandis par la tradition orale. Il n'en a pas fallu davantage pour que le public crût à une agitation prochaine ou du moins à une menace. Les foules ont leur psychologie collective qui ne relève pas de la pure logique. Elles s'inquiètent lentement : mais dès que l'inquiétude est née, la confiance est plus lente encore à revenir.

Il y a dans ces dispositions un sentiment juste : c'est que le parti communiste existe présentement dans l'exacte mesure où le gouvernement manquerait à sa mission, qui est

de défendre la société, dont il est l'expression. La révolution s'est accomplie en Russie grâce à un concours de circonstances exceptionnelles. C'était en pleine guerre, alors que des millions d'hommes souffraient. Le gouvernement était extraordinairement faible. Les troupes enfin qui occupaient les grandes villes, qui avaient été au front et qui risquaient d'y retourner, ont pris parti pour les révolutionnaires. La même situation ne s'est retrouvée en aucun pays depuis 1917, et en aucun pays la révolution n'a réussi. Mais il reste que nulle part les révolutionnaires n'ont renoncé à poursuivre leur œuvre. Ils ont fait des tentatives sur toutes les parties de l'univers; ils continuent leur propagande dans toutes les parties du monde, et ils utilisent toutes les facilités modernes, tous les moyens de communications internationales, que la guerre a fait connaître. L'Italie et l'Angleterre [1] ont été tour à tour l'objet de leurs essais et la cause de leurs déceptions. C'est de la France qu'ils s'occupent particulièrement aujourd'hui, en même temps qu'ils poursuivent leurs essais en Asie, en Afrique et dans toutes les colonies des nations européennes.

Ce qui est nouveau dans le mouvement révolutionnaire, c'est qu'il y a quelque part une révolution faite, qui dure depuis sept ans, et un gouvernement révolutionnaire qui détient le pouvoir. On peut montrer certes qu'elle a accumulé les ruines, qu'elle proclame elle-même la nécessité de la souffrance et de la misère pour régénérer l'humanité, qu'elle ne propose pas un programme bien séduisant pour une population ouvrière et paysanne travailleuse et saine, comme celle de notre pays. On peut montrer qu'elle n'a rien créé [2]; et que là où elle a voulu organiser, elle a eu recours aux méthodes éprouvées des sociétés capitalistes. Ce ne sont pas ces remarques positives qui frappent les imaginations des militants. Le communisme n'est que la forme moderne de la révolte contre la société. Mais l'existence du soviétisme a une force attractive : le seul fait que l'état futur a réussi à s'établir en un point du

1. V. *Revue de Paris* du 15 décembre 1924: *Le Communisme en Angleterre*, par J. Allary.

2. V. *Revue de Paris* du 15 novembre 1924: *Comment on travaille en Russie soviétique*, par M. Hoschiller.

globe lui donne, au jugement des masses, un prestige nouveau. Quand, avant 1917, le socialisme international parlait de la révolution totale, il faisait l'effet d'être romantique. La société de l'avenir paraissait reculée dans des temps très lointains. Le « grand soir » était comme les esprits, dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vu. Le socialisme évoluait vers une doctrine parlementaire et vers une forme de gouvernement démocratique, dont les chimères étatistes étaient le caractère principal. Jaurès par son grand rôle à la Chambre contribuait à cette transformation et quand Clemenceau l'interrogeait sur l'organisation de la société future, il se dispensait de répondre. Mais au contraire le communisme est devenu en Russie une réalité : il vit, et on n'examine pas le mal qu'il a pu faire. Sa force de rayonnement, qui entraîne aujourd'hui les partisans de révolution qui se trouvent dans toutes sociétés et dans des catégories diverses de la population, chez les ouvriers comme chez les intellectuels, provient de ce seul fait : il existe à Moscou un quartier général de la révolution, qui est maître de la Russie et qui reste après plusieurs années en pleine activité.

Toutes les sociétés ont réagi : la France dès 1920; l'Italie par le fascisme; l'Angleterre, après quelques essais de conciliation envers les Soviets, par la volonté déclarée de lutter contre le communisme dans le monde entier. Le gouvernement français de 1924 a paru hésitant : c'est ce qui a gravement troublé l'opinion publique. Nul doute cependant que les radicaux, qui ont le pouvoir, ne soient au fond du cœur anti-communistes; nul doute que les électeurs qui ont donné la victoire au Cartel des gauches ne soient en immense majorité hostiles aux doctrines de Moscou : M. Herriot lui-même dans sa proclamation électorale s'est prononcé contre le communisme qui par la violence et par la volonté dictatoriale est à l'opposé de son tempérament. Les communistes de leur côté ne se gênent pas pour proclamer leur hostilité au gouvernement; ils n'épargnent pas plus le ministère de M. Herriot qu'ils n'épargnaient celui de M. Poincaré; ils n'usent d'aucune espèce de ménagement; ils poussent la franchise et la hardiesse jusqu'à refuser d'être discrets, quand à la Commission des Affaires Étrangères ou à la Commission

des Finances, les membres du Gouvernement se disposent à faire des déclarations confidentielles. Et cependant le gouvernement se montre timide. Il arrête Sadoul, et il ne peut agir autrement, mais il n'accepte aucune discussion à la Chambre. Il relève de ses fonctions le maire communiste de Douarnenez, et il ne peut agir autrement, mais ce jour-là encore, il évite de donner des explications. Quelques jours plus tard, il se décide à parler ; le ministre de l'intérieur fait à la tribune des déclarations suffisantes et claires, mais M. le Président du Conseil les édulcore par des commentaires assez mous et par un invraisemblable parallèle entre le péril clérical et le péril révolutionnaire. On sent à chaque instant le gouvernement gêné, et cette gêne est la cause profonde d'un malaise politique qui s'aggrave.

Le mystère de l'action gouvernementale est simple : le ministère a besoin de la collaboration du parti socialiste, et le parti socialiste est obligé de compter avec le parti communiste. Les socialistes se trouvent en effet dans une position très difficile. Depuis que l'unité du parti a été rompue au Congrès de Tours, ils ont à leur aile gauche un parti extrême, qui est plus révolutionnaire qu'eux, qui parle plus qu'eux, qui fait plus de bruit qu'eux, et qui peu à peu leur prend leurs troupes. La révolution lente du socialisme opportuniste est moins voyante, moins séduisante pour les militants que la révolution totale du communisme. Ce n'est pas que les socialistes renoncent à leur programme étatiste, ce n'est pas qu'ils ne profitent grandement de la tutelle où ils tiennent le ministère. Par la reconnaissance des syndicats, par la campagne en faveur des monopoles, par la multiplication des lois fiscales, ils poursuivent leur plan[1] et ils franchissent une forte étape dans la direction de la révolution. Mais les communistes veulent davantage, et par des moyens plus rapides : ils voient dans les socialistes des révolutionnaires embourgeoisés, qu'ils attaquent sans merci. Aux élections, dans les syndicats, à la Chambre, ils s'opposent ouvertement à eux, et les traitent non en frères de la veille, mais en ennemis de demain.

1. V. *Revue de Paris* du 1er décembre 1924: *La Révolution en marche*, par le comte de Fels.

Cette position est pour les socialistes intenable. Le Cartel des gauches leur avait donné une autre espérance. Cette formation électorale avait eu pour objet de conquérir des sièges au Parlement et une majorité : elle avait réussi. Les socialistes entendaient ménager l'avenir. Ils avaient adopté la politique de soutien pour permettre à un ministère radical de vivre et de préparer les voies. Ils comptaient ensuite prendre le pouvoir. La présence de M. Ramsay Mac-Donald à la tête du Cabinet britannique favorisait d'agréables perspectives. Un ministère travailliste en Angleterre, peut-être un ministère socialiste en Belgique, peut-être même, après les dictatures, des ministères avancés en Italie et en Espagne, c'était l'Europe occidentale au pouvoir des gouvernements socialistes; il était loisible de concevoir que la France ne ferait pas exception. La chute de M. Ramsay Mac-Donald et les élections conservatrices anglaises ont ruiné ces espérances. Tout s'est passé comme si M. Ramsay Mac-Donald n'avait été à la tête des affaires que juste le temps utile à faciliter l'avènement de M. Herriot et le règlement de l'affaire de la Ruhr; il n'est pas resté une heure de plus. Quand ces résultats ont été obtenus, l'Angleterre a donné la majorité aux conservateurs qui occupent fortement le pouvoir. La politique de soutien des socialistes français qui était une tactique prudente et provisoire a dû se prolonger; mais avec quelles difficultés?

Chaque jour nous fait assister aux tourments des socialistes. Pour assurer la vie du ministère radical, ils sont obligés de se résigner à des votes qui ne leur plaisent pas et qui leur valent les sarcasmes des communistes. On les a vus voter le budget qu'ils ont toujours refusé dans le passé, conformément aux règles du parti. On les a vus ensuite voter les fonds secrets. On les a vus soutenir le gouvernement dans la discussion du budget de la guerre. On les a vus même approuver le gouvernement d'avoir suspendu de ses fonctions le maire communiste de Douarnenez. Ce jour fut peut-être celui de la plus grande épreuve. On peut croire que livrés à eux-mêmes les socialistes se seraient abstenus. Mais s'ils s'étaient abstenus, le ministère était renversé. Il a fallu se

décider, après conciliabules. Cette fois encore, le parti socialiste s'est dévoué afin de sauver un ministère si utile à ses desseins. Mais combien de temps pourront durer ces sacrifices? Jusqu'où iront-ils? Après chaque complaisance à l'égard du gouvernement, les socialistes ont le soin de rajeunir leur réputation révolutionnaire. Ils ont besoin de déclaration et d'actes très avancés, que le gouvernement doit docilement accepter. Les concessions qu'ils veulent faire aux communistes sont autant de concessions que le ministère doit faire à la révolution. C'est ce qui a fait dire à M. Millerand dans un récent discours que le gouvernement était un gouvernement prisonnier.

Voici deux exemples, choisis parmi les plus récents. A propos de la réintégration des cheminots communistes révoqués, les socialistes ont demandé l'amnistie complète; ils ont prétendu que le ministère devait forcer les compagnies, contre tout droit, contre les conventions intervenues, contre la lettre et l'esprit des textes; ils ont même menacé les compagnies de chemins de fer. Et pour qu'il n'y ait nulle équivoque, ils ont formulé leur théorie, selon laquelle la cessation concertée du travail dans les services publics n'est pas une faute. C'est la doctrine purement révolutionnaire. Le jour où elle serait admise, il n'y aurait plus ni transports, ni postes et télégraphes, ni police, ni administration, ni gouvernement : il n'y aurait plus que des syndicats, ne dépendant que d'eux-mêmes. Jamais aucun ministère n'a admis cette théorie, et M. Herriot en personne l'avait combattue lors des grèves de 1920. Cependant quand les socialistes l'ont proclamée en pleine Chambre, il n'y a pas eu un membre du gouvernement pour protester, ni pour rappeler les principes permanents, dont le maintien est nécessaire à toute société qui veut vivre.

Quelques jours après, les communistes réclamaient du gouvernement et du Parlement un crédit de cinq cent mille francs pour les grévistes de Douarnenez. Les grèves sont toujours accompagnées de misère, et mettent une partie de la population dans une situation pénible. Les gouvernements, les conseils municipaux, les conseils généraux, ont eu en tous temps l'idée de soulager les maux qui

suivent les conflits et d'accorder des secours. Mais il y a une règle absolue : c'est que les secours ont un caractère d'assistance et sont distribués par les bureaux de bienfaisance et qu'ils sont distribués quand la grève a pris fin. Les pouvoirs publics ont toujours considéré qu'ils n'avaient pas à intervenir dans un conflit d'ordre privé, et qu'ils devaient éviter tout ce qui pouvait faire croire qu'ils prenaient parti. Ces maximes de gouvernement ont été exprimées en particulier à la tribune de la Chambre en 1900 par Waldeck-Rousseau, président du Conseil. Or sur la demande des communistes, et pour la première fois, le gouvernement n'a fait aucune réserve et a accordé des subventions à une grève en cours. On pourrait multiplier les exemples. Tous proviennent d'une seule cause : pour garder les voix des socialistes, qui n'ont pas la responsabilité du pouvoir, le gouvernement est obligé d'accorder toutes les concessions que les socialistes, pour leur politique de parti, veulent faire aux communistes.

C'est cette loi interne du Cartel des gauches qui domine toute notre politique. Tant qu'elle sera souveraine, il n'y aura ni résistance profonde au communisme, ni gouvernement véritable, ni stabilité sociale, ni confiance. Le Gouvernement est voué à réprimer un jour, parce qu'il ne peut trahir délibérément sa fonction, et à se faire pardonner le lendemain par ses faiblesses la sévérité de la veille. Il arrêtera Sadoul, et il déclamera contre le péril réactionnaire. Il inquiétera les particuliers, les sociétés industrielles et commerciales, les grandes entreprises, et il se plaindra que la nation ne lui fasse pas crédit ou que les organisations les plus puissantes fassent campagne contre lui. Un gouvernement ne peut garder l'équilibre entre le minimum d'autorité et de justice, et le maximum des complaisances à l'extrême gauche, sans avoir l'air faible et incohérent. On a peut-être vu dans le passé des ministères gagner quelques mois cette gageure. Mais c'était en des temps plus faciles, où il n'y avait ni un problème financier très difficile à résoudre, ni une œuvre de reconstitution à accomplir qui demande la collaboration et l'union de toutes les forces, ni une organisation révolutionnaire active à contenir. Aujourd'hui une pareille conception du gouver-

nement ne répond pas à la nature des choses, et une pareille pratique du pouvoir ne peut durer.

Ce qui rend cette situation particulièrement difficile, c'est qu'il n'y a pas de remède au malaise politique dont nous souffrons sans une modification de la majorité de la Chambre et qu'on n'aperçoit pas comment cette modification est présentement possible. Hors de la Chambre, il y a des éléments d'action : il y a une opposition qui s'organise et qui influera sur l'opinion publique; il y a le Sénat, qui peut intervenir dans les circonstances graves et imposer au moins une halte à la marche du Cartel. Mais au Palais-Bourbon, la majorité demeure compacte. On se trompe si on croit à des combinaisons nouvelles des groupes, à une évolution des radicaux, à une concentration prochaine. Il n'est pour le moment aucune perspective de ce genre. Le parti radical est à moitié socialiste; il subit en tous cas le prestige du parti socialiste, qui compte un état-major assez brillant, dont les radicaux sont bien dépourvus. Il ne changera que sous l'influence d'événements sérieux, qui sont peut-être déjà inévitables, mais qui ne sont pas souhaitables. Pour le moment, l'ivresse prolongée de la victoire du 11 mai, les bénéfices du pouvoir suffisent à son bonheur. Il est remarquable d'ailleurs que la majorité actuelle accepte sans sourciller les déceptions et les échecs qui ne manquent pas au gouvernement. Quand il s'agit des embarras financiers, des impôts, du succès tout relatif de l'emprunt, elle a la ressource de tout mettre sur le compte des prédécesseurs. Et quand il s'agit des élections anglaises, des élections allemandes, de l'accord commercial franco-allemand, des dettes interalliées, du protocole de Genève, le Cartel demeure insensible.

Le ministère présidé par M. Herriot tombera cependant un jour, comme tous les ministères. A ce moment-là, qu'il soit tout prochain ou encore un peu lointain, quelle sera la situation? Imagine-t-on qu'avec les mêmes rapports entre les partis, un cabinet nouveau puisse agir très différemment du précédent? C'est improbable. Imagine-t-on que les affaires publiques puissent être encore dirigées selon les mêmes

méthodes? C'est impossible. Il n'y aura de modification réelle à la Chambre que si les rapports du parti radical et du parti socialiste sont renouvelés. La cause des difficultés paraît résider dans ces rapports : c'est là aussi qu'il faut chercher le remède. Aujourd'hui les socialistes dirigent la politique sans exercer le pouvoir. C'est ce paradoxe qui est nécessairement éphémère. Évidemment leur situation a beau être inconfortable; ils peuvent la garder quelque temps encore, puisque les élections sont lointaines et qu'ils escomptent les événements pour paraître, le moment venu, avec une attitude plus nette devant les électeurs. Mais les radicaux jouent un jeu de dupes, et ils peuvent se lasser de faire du socialisme sans socialistes pour partager le pouvoir et ses responsabilités.

On peut donc prévoir le jour où un personnage politique appartenant au Cartel des gauches, chargé de former un cabinet, tiendra aux socialistes ce langage : « Il faut choisir, ou vous gouvernez avec nous, ou nous gouvernons sans vous. Nous ne pouvons continuer d'être à la peine et de faire sous votre contrôle votre travail, et sans votre collaboration votre politique. Ou vous serez ministres avec nous, ou nous serons ministres sans réclamer vos voix. » Alors la question de collaboration ministérielle des socialistes se trouvera posée de nouveau. Nous ne nous chargeons pas de dire dans quel sens ils répondront : nous ne sommes pas dans le secret des socialistes. Mais du point de vue de l'histoire parlementaire et politique, il nous semble difficile que le problème ne se pose pas ainsi et selon la solution qu'il recevra, les relations entre les différents groupements de la Chambre se trouveront nécessairement modifiés. Lors de la constitution du Cabinet Herriot, les socialistes ont refusé d'entrer dans le ministère. Théoriquement, le parti s'est donc prononcé. Mais six mois ont passé; la vie politique a fortement évolué, et rien ne prouve que la décision du parti socialiste demeure invariable.

Il y a d'ailleurs autant d'inconvénients que d'avantages pour les socialistes à devenir ministres. Refuser, c'est obliger le gouvernement radical à chercher un appui auprès de groupes plus modérés et retourner à une opposition

dont ils ont perdu l'habitude. Accepter, c'est devenir un parti de gouvernement et rompre avec les communistes. L'exercice du pouvoir a ses obligations. Il y a des cas où un gouvernement, même composé en partie de socialistes, est contraint d'intervenir contre l'agitation révolutionnaire et d'assurer l'ordre. On peut être certain que les communistes ne perdraient pas l'occasion que leur offrirait un ministère socialiste de faire figure de seul parti avancé, et d'opérer la coupure définitive à laquelle ne se résigneront peut-être pas tous les socialistes. En tous cas, la situation sera nette, et les radicaux sauront à quoi s'en tenir sur le concours que leur donnent ou que leur retirent les socialistes. Par une logique naturelle, ce sont les agitations communistes qu'on a laissé croître, qui seront au fond de tout ce problème. Aucun gouvernement, si démocratique soit-il, ne peut se dispenser de faire son métier, qui est de faire vivre la société présente, d'administrer, de gérer les finances et de veiller à la sécurité : quels que soient les ministères de l'avenir, radicaux sans socialistes, ou socialistes alliés aux radicaux, il leur faudra prendre position contre le communisme. Pour le présent, M. Herriot, retenu par la maladie, a fait venir auprès de lui des représentants de la presse et leur a affirmé sa volonté de défendre le crédit de la France et la paix intérieure. C'est quelque chose. Ce serait même assez, s'il pouvait réellement faire ce qu'il dit : mais la domination des socialistes, telle qu'elle est établie aujourd'hui par la formation de la majorité, le laisse-t-elle libre?

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Edmond Estève : Alfred de Vigny. Sa pensée et son art.
Marc Citoleux : Alfred de Vigny,
Persistances classiques et affinités étrangères.

Dégager des œuvres de Vigny les idées directrices qui les ont inspirées, préciser les caractères de son art, tel est l'objet des ouvrages de M. Estève et de M. Citoleux. Le plan adopté par ces deux critiques est semblable; ils passent en revue l'une après l'autre les idées du poète sur la religion, l'histoire, les femmes, etc., inévitable compartimentage auquel on ne saurait, dans des études approfondies, songer à se soustraire. Mais, tandis que M. Estève se satisfait de conclusions de détail scrupuleusement placées à la fin de chacun de ses chapitres, M. Citoleux, lui, inscrit en tête de son ouvrage un théorème général à la démonstration duquel il consacre ensuite la majeure partie de son travail. Si quelque chose manquait à l'excellent ouvrage de M. Estève, ce seraient peut-être les vues d'ensemble. On ne saurait adresser ce reproche à M. Citoleux pour qui la nature et l'esprit de Vigny se résument aisément en ces quelques lignes : « *Il est un Vigny optimiste. Il est un Vigny pessimiste. Le contraire corrige le contraire.* Quand il examine un problème, Vigny en aperçoit aussitôt les deux aspects opposés. Ainsi, de l'état militaire, il voit à la fois la grandeur et la servitude. C'est entre ces deux attitudes extrêmes qu'il faut chercher la vérité. Vigny, en réalité, était un pondéré. » Et M. Citoleux passe aux preuves, dont à vrai dire aucune ne nous a paru réellement démonstrative... Au cours de son développement M. Citoleux s'efforce par ailleurs de découvrir les sources de toutes les pensées, de toutes les expressions de Vigny. La grande érudition et l'extraordinaire patience déployées dans ces recherches ne doivent pas nous dissimuler les excès auxquels elles ont entraîné leur auteur. Pour M. Citoleux le malheureux poète en arrive à ne plus avoir une seule idée personnelle; il n'est aucune des pensées par lui exprimées qu'on ne puisse retrouver dans sa bibliothèque. S'il a changé d'opinion en telle année, c'est qu'après avoir terminé la lecture des ouvrages du deuxième rayon, il a passé à ceux du troisième. Cette passion sourcière nous inspire personnellement une certaine défiance, dont M. Citoleux, par la grande liberté avec laquelle il interprète les textes, ne nous incite guère à nous départir.

Après avoir résumé à grands traits la vie de Vigny, M. Estève commence son étude par l'examen des idées religieuses du poète. Vigny, estime-t-il, ne fut pas un athée; son âme est même une des plus religieuses qui aient été. Le tout est de savoir ce qu'est une âme religieuse. Il est évident en tout cas que Vigny eut, au plus haut degré, la préoccupation de l'au-delà. De plus, par l'effet de son éducation, de ses fréquentes lectures de la Bible et de l'*Imitation*, son esprit avait une tournure profondément chrétienne — ce qui ne veut point dire qu'il fût chrétien. Un fait est certain : l'absurdité de la

condition humaine et l'injustice si solidement installée sur la terre le révoltaient. Le *Journal intime* compare les humains à des prisonniers, qui « ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après » et qui « savent qu'ils ne le sauront jamais ». Et tout le monde a présent à l'esprit les vers fameux :

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité

et encore

Vivez, froide nature...
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Ailleurs Vigny souhaite de voir Dieu comparaître devant le tribunal des humains. On ne saurait, après cela, supposer que la création lui inspirât un grand enthousiasme. Ce dédain, ces malédictions n'excluent point pourtant chez lui certaines tendances spiritualistes, qui réussissent parfois à atténuer l'âpreté de son accent. De ce point de vue, le poème de *la Flûte* est bien curieux. Nous y apprenons qu'

... après la mort, quand l'union s'achève
L'âme retrouve alors la vue et la clarté.

Mais ces rêves platoniciens ne doivent pas nous faire illusion. Ils n'ont que la valeur d'intermèdes. N'ayant pas la prétention de voir « par delà le mur qui borne notre esprit », Vigny ne repoussait aucun *peut-être*; aucun cependant n'avait emporté sa conviction. La présence du *mur* était seule certaine : elle n'a jamais cessé de tourmenter et d'assombrir le poète.

Dans les idées religieuses de Vigny, M. Citoleux, lui, démêle de grandes évolutions, qu'il attribue naturellement à l'influence des lectures de Vigny, puisqu'il est entendu que le poète vit toujours à l'ombre des ouvrages d'autrui. C'est sous le signe de Voltaire que Vigny se serait placé d'abord, puis l'esprit de Chateaubriand l'aurait emporté en lui et il aurait commencé de ressentir, grâce à l'auteur du *Génie du christianisme*, une certaine sympathie pour la religion. D'où le roman de *Daphné* de 1837 où l'on voit l'empereur Julien convaincu par le rhéteur Libanius de l'inanité de sa grande tentative de restauration du paganisme. Qu'est-ce que cela prouve? Vigny aurait-il repoussé de telles conceptions dix ans plus tôt? Il a pu dans *Cinq-Mars* dépeindre des prêtres fanatiques, sans condamner pour cela la religion. Et constater qu'elle est bonne pour « les autres », ce n'est pas encore faire œuvre de candidat chrétien, mais bien plutôt de sceptique. (Sceptique et négateur, Vigny l'a d'ailleurs été par tout un côté de sa nature. Le Vigny-docteur Noir était un « tueur d'illusions,... mais il y avait aussi un Vigny-Stello prompt à l'enthousiasme. Le dialogue de ces deux génies contraires n'a cessé de se poursuivre en lui : on devait en retrouver l'écho dans cinq *consultations du Docteur Noir*, la première seule a été achevée.) A partir de *Daphné*, évolution de plus en plus nette vers le christianisme, affirme M. Citoleux; c'est affaire d'interprétation et nous ne jugeons pas personnellement que *les Destinées* lui donnent raison. Il est vrai que nous n'admettons pas non plus que, comme le croit M. Citoleux, *Éloa* (poème datant de la période « voltairienne ») soit une œuvre impie et idyllique digne du XVIIIe siècle. Les expressions de « mystère » et de « grande scène sacrée » employées par Sainte-Beuve pour la

désigner nous semblaient convenir bien davantage. Mais *Éloa* est pour M. Citoleux l'occasion de nombreuses et audacieuses hypothèses. Il suppose que cet ange né d'une larme du Christ représente réellement Delphine Gay. — On sait que Vigny inspira une vive inclination à la Muse dont M. Henri Malo vient de nous donner une si intéressante biographie — et il étaie cette opinion d'étranges arguments.

A propos de Delphine Gay, Vigny écrit

> Lorsque sur ton *beau front* riait l'adolescence,
> Lorsqu'elle *rougissait* sur tes lèvres de feu,
> Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance...
> Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
> Et la muse germer dans *tes regards d'azur*...

Comparez avec *Éloa*, conseille M. Citoleux.

> Son *beau front* est serein et pur comme un beau lis,
> La *rougeur* colora la joue adolescente...
> Une paupière d'or voilà *ses yeux d'azur*.

Les mêmes expressions! C'est tout à fait probant, il ne peut s'agir que de la même femme. Ce à quoi nous répondrons qu'il est bien possible en effet que Vigny ait songé à Delphine en dépeignant Éloa mais que ce n'est pas en rapprochant des expressions aussi banales qu'on le démontrera.

Et M. Citoleux, qui a des tendance marquées à considérer qu'Alfred de Vigny manquait d'imagination, puisqu'il recherche avec tant d'ardeur les sources de toutes ses phrases, M. Citoleux pourrait bien supposer qu'en l'espèce le poète a employé ces mots passe-partout par défaut d'imagination.

Pour en finir avec le chapitre des opinions religieuses, il faut signaler cette thèse de M. Citoleux : Vigny au fond s'est rallié à la théorie de la Providence. En effet il a toujours à la bouche le mot Destin. Or le Destin, c'est la Providence : « Donc le pessimisme de Vigny implique l'optimisme, par cela seul qu'il y installe la Providence. » C'est pour le moins spécieux. Toute l'œuvre de Vigny semble exprimer une opinion contraire et il faut beaucoup de subtilité pour pouvoir présenter la question sous ce jour.

Privé de la religion de ses ancêtres, de ce christianisme dont sa mère avait fait tant d'efforts pour le pénétrer, Vigny conservait une foi aveugle en l'excellence de la morale que le christianisme enseignait et qui se trouvait être, comme toujours, la morale universellement admise en France à l'époque, car, comme le remarque M. Bergeret, la morale en un même pays est faite par les générations et non par les religions. Aux ordres de sa conscience, c'est-à-dire de la somme de ses connaissances morales, Vigny donna le nom d'honneur et il eut la religion de sa conscience — la religion de l'honneur — à laquelle son âme se dévoua avec une ardeur toute mystique. Obéir aveuglément à des impératifs mystérieux, se résigner avec hauteur, cela était dans le caractère de Vigny, d'où son admiration pour l'état militaire qui symbolisait sur un plan inférieur sa propre attitude à l'égard du Destin : le capitaine du *Cachet rouge* est indigné, obéissant et stoïque en face de l'ordre qui lui enjoint de fusiller le mari de Laurette. Indigné, obéissant et stoïque est Vigny, méditant sur la condition humaine.

Privés de tout secours divin, les hommes peuvent-ils au moins

espérer que leur destin s'améliorera? Vigny croit-il au progrès? Oui, répond M. Estève, prenant acte des lyriques constatations de *l'Esprit pur*.

Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde.

« Confiance en l'avenir, confiance en nous-mêmes, en notre intelligence et en notre raison : telle est — conclut M. Estève — l'impression dernière que l'on emporte d'un commerce assidu et intime avec la pensée d'Alfred de Vigny... Sa philosophie est courageuse, virile... c'est, je le dirai même, une philosophie de l'action... » C'est peut-être aller un peu loin. Certes nous retirons de la *Bouteille à la mer*, *la Sauvage*, *l'Esprit pur* des impressions plus réconfortantes que des premières œuvres de Vigny : la pensée n'y est plus représentée comme étouffée, on n'y voit plus de poètes sacrifiés par la foule, aucune défiance ne se manifeste plus à l'égard de la science. Incontestablement la société est considérée avec moins d'aversion : ce n'est pas encore dire qu'une réelle « confiance en l'avenir » se soit emparée de l'esprit de Vigny... La fameuse strophe de l'*Esprit pur* témoigne surtout de l'exaltation de l'auteur méditant sur la grandeur de son propre rôle.

Si l'on ne peut affirmer que Vigny a envisagé pour les hommes un rassurant avenir, il est clair en tout cas qu'il leur a accordé à tous une sympathie généreuse. M. Estève cite des phrases très significatives, à ce propos : « Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes », et encore : « Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre », etc. Logique avec lui-même, Vigny a-t-il témoigné à tous sympathie et bienveillance? Ceci est une autre question. Sainte-Beuve n'est pas le seul à nous dépeindre un Vigny d'un abord assez peu aimable. Le poète affectionnait les hommes en principe, en fait ils ne lui plaisaient guère. Il eut peu d'amis. « Nul n'est entré dans l'intimité de M. de Vigny, disait Jules Sandeau, pas même lui. »

Quant aux diverses formes que peuvent actuellement revêtir les sociétés humaines, on peut dire que toutes l'une après l'autre Vigny les a condamnées. Dans *Cinq-Mars* nous contemplons les méfaits de la monarchie, la *Maréchale d'Ancre* condamne les grands seigneurs, *Stello* ne révèle qu'un enthousiasme mitigé à l'égard des démocraties, dans *Grandeur et Servitude militaire* se manifeste l'horreur du séidisme, sans lequel il n'y a pas de dictateurs; Napoléon, l'*homme d'action* par excellence, n'apparaît point du tout à son avantage dans la fameuse discussion avec le pape. Après cela que faut-il croire? Tous les gouvernements sont donc aussi mauvais les uns que les autres? En fait et jusqu'à ce jour, oui, peut-être, mais le principe de la démocratie résiste seul à l'examen, tel semble bien avoir été le sentiment de Vigny, individualiste décidé. Si, à la fin de sa vie, on le vit se rallier à l'Empire, c'est que les revendications socialistes l'effrayaient. Vigny tenait à sa propriété, le Maine Giraud : il devait donc se rapprocher du parti capable de lui assurer une tranquillité provisoire.

Sur *Cinq-Mars*, comme sur les autres romans de Vigny, M. Citoleux s'est livré à un travail véritablement fantastique, pour retrouver les « sources ». En l'espèce tout porte à croire qu'il ne s'est point trompé et l'on ne peut qu'admirer cet extraordinaire et patient labeur qui

permet de replacer une grande partie des données de Cinq-Mars dans Retz, madame de Motteville, etc. Cela est-il très utile? C'est autre chose : Vigny a eu souci du décor et s'est solidement documenté sur l'époque qu'il a étudiée, mais ses personnages sont de purs symboles, dont il est bien superflu de démontrer l'invraisemblance historique. Vigny d'ailleurs n'a essayé de tromper personne et M. Estève résume très heureusement ses idées sur l'histoire : Vigny distinguait le *vrai du fait* de la *vérité de l'art.*

« On doit s'abandonner, écrivait-il, à une grande indifférence de la vérité historique pour juger les romans, tragédies, etc. L'art ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec la vérité idéale... L'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur. » Ce roman-là, un écrivain a bien le droit de le remanier et Vigny ne se gêne pas, et accumule thèses et symboles. Cette théorie qui nous paraît assez extraordinaire doit réduire au strict minimum les discussions sur la vraisemblance historique des personnages de Vigny. Que toute véritable reconstitution historique soit impossible, ce n'est d'ailleurs pas — soit dit en passant — une thèse insoutenable, mais logiquement ses défenseurs devraient s'abstenir de pratiquer le genre.

Les femmes tiennent dans l'œuvre de Vigny une place importante. Personne n'a maudit avec autant de véhémence que lui « l'enfant malade et douze fois impure ». On n'invective les femmes que lorsqu'on les aime, là-dessus tout le monde est d'accord, et M. Estève et M. Citoleux. Vigny a d'ailleurs suffisamment célébré le respect de la femme pour que le doute ne soit pas permis. Vigny n'était pas un misogyne, mais, comme presque tous les hommes, il a connu, à l'égard des femmes, des alternatives de haine et d'amour. Son idéal féminin était tout de pureté et de pitié, Kitty Bell et Éloa, ces *hermines*, selon l'expression d'Anatole France, le prouvent suffisamment et sans doute n'eut-il pas besoin, pour apprécier la sensibilité des femmes, de lire les œuvres de madame de Staël et de madame Desbordes Valmore, comme le veut M. Citoleux qui attribue à ces deux auteurs l'honneur d'avoir arraché le poète au mépris de la femme, que le XVIIIe siècle lui avait inspiré. Il y a une telle merveilleuse pureté dans le type de Kitty Bell que nous sommes assez surpris d'entendre M. Citoleux parler de sa « duplicité » et de sa « passion adultère » (on devine tout ce qu'il y a de méprisant dans cette expression). Si, dès le début de sa passion pour Marie Dorval, Vigny devina l'hypocrisie de l'actrice, nous serions étonné qu'il ait songé à elle en écrivant le quatorzième chapitre de *Stello.* Qu'il y ait entre Marie Dorval et Kitty des ressemblances physiques, soit, mais que Vigny ait voulu mettre en valeur l'hypocrisie de Kitty — et cela précisément en songeant à sa décevante maîtresse, — c'est ce qu'admettront malaisément tous ceux qui voient en l'héroïne de Chatterton la personnification de la pureté et du devoir. C'est aussi donner aux pensées de Vigny un tour bien déplaisant que d'écrire : « La perfidie de la femme, le poète l'absout, quand il en profite (Kitty), il la condamne quand il en souffre (Dalila) ». C'est oublier que Kitty et Dalila n'ont rien de commun. Pourquoi s'imaginer qu'elles représentent l'une et l'autre la femme; elles sont deux femmes, dont la seconde seule mérite d'être taxée de perfidie.

On trouvera dans M. Estève un excellent chapitre sur l'art de Vigny. Tous les caractères de son style et de sa prosodie sont très finement analysés. On s'étonne seulement de lire : « Il n'est pas d'un

artiste médiocre de mettre l'infini dans les douze syllabes d'un alexandrin. Mais c'est là, ou peu s'en faut, tout le secret d'Alfred de Vigny. Il ne connaît ni la variété, etc. » Mettre l'infini dans un alexandrin, c'est un assez joli tour de force; si nous croyions à sa réalité, nous n'en parlerions pas avec désinvolture... Il est certain que Vigny fut un poète très inégal. Certains de ses vers comptent parmi les plus beaux de notre langue. D'autres sont tout juste dignes de Delille. Quant à sa prose, elle est souvent laborieuse. « La prose n'était pas sa langue naturelle, écrit France. Il l'apprit lentement comme une langue étrangère. »

Vigny fut à la fois un classique et un romantique, cette idée que M. Estève indique est développée longuement par M. Citoleux en une suite de chapitres où se trouvent successivement étudiées l'influence des auteurs grecs et latins, celle de Rabelais, des poètes de la Renaissance, des Anglais, des Espagnols, des Allemands [1], etc. Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on notera au milieu de ces énumérations cette déclaration : *Vigny était habitué à prendre chez chaque auteur ce qui confirmait ses propres idées et à laisser le reste.* Tout l'ouvrage de M. Citoleux nous avait semblé démontrer le contraire... S'il nous paraît excessif de rechercher page par page l'origine des idées d'un auteur, nous ne contestons nullement que tous les écrivains subissent des influences, qu'il est utile de démêler, à condition de ne pas leur donner une importance exclusive. Chez Vigny l'influence de Chénier, de Chateaubriand et des poètes anglais est incontestable. La littérature anglaise, qu'il était un des rares Français à connaître, marqua Vigny de son empreinte. Le poète, on le sait, traduisit en vers *Othello* et *le Marchand de Venise.* Il sentit fortement la puissance du théâtre anglais, mais il fut incapable de la faire passer dans ses propres créations dramatiques. Toutes ses pièces — sauf *Quitte pour la peur* — sont encombrées de thèses et de démonstrations. C'est là décidément un des traits dominants chez Vigny, penseur profond, le plus solide penseur peut-être parmi tous les romantiques : il fut l'esclave de ses idées, elles bridèrent son génie, auquel une imagination insuffisante ne fournissait qu'un aliment médiocre. Du même coup, il est vrai, il se trouva empêché de tomber dans bien des puérilités romantiques. Au fond, les hommes, les spectacles de la nature ne l'intéressaient que médiocrement en eux-mêmes. Il se souciait des pensées que la réalité concrète faisait naître en lui, beaucoup plus que de cette réalité même et c'est pourquoi Faguet a pu écrire : « Nul n'a eu si peu de rapports avec le monde extérieur que Vigny. » Entendez qu'il lui demandait des thèmes de méditation plutôt que des sensations. Aussi est-ce parmi les « philosophisants » que Vigny recrutera toujours sa plus sûre clientèle. De tous ses contemporains, il est le mieux protégé contre ce reproche qui va frapper les écrivains morts aussi bien que les vivants : « Il vieillit. » On peut avec le temps se lasser de soupirs, d'élans, de molles descrip-

1. On a parlé aussi d'extrême-orientalisme, de lectures sur le Bouddhisme, etc. M. Citoleux est sceptique... Vigny eut pourtant un orientaliste dans sa famille, son cousin Bruguière de Sorsum, qui traduisit le Sakountala.

D'après M. Baldensperger, grand maître des études sur Vigny, auteur de la remarquable édition des œuvres complètes du poète, ce Bruguière de Sorsum aurait, personnellement, joué un rôle assez important dans l'évolution de Vigny.

tions. En littérature, la façon de soupirer change avec les siècles. Mais on ne se lasse pas d'une pensée altière et forte.

Le Voyage d'Alphonse Daudet en Algérie, par **J. Caillat.**
Le Collier de jasmin (voyage en Tunisie), par **Léandre Vaillat.**

Le 21 décembre 1861 le *Zouave*, paquebot de la Compagnie Touache, débarquait à Alger le jeune secrétaire du duc de Morny que le désir de voir du pays et la nécessité de rétablir sa santé avaient amené en Afrique. Daudet n'était pas seul, Tartarin l'accompagnait, oui, l'authentique Tartarin, de son vrai nom Reynaud, un cousin de Daudet originaire de Nîmes, à qui la lecture de Fenimore Cooper, Gustave Aimard, Gérard et Bombonnel avait tourné la tête. Quelques jours avant son départ les Nîmois avaient vu le brave Reynaud errer longuement sur une petite place où s'était installée une ménagerie. « Que fais-tu là? » lui demandait-on. « Vous oubliez, répondait Reynaud, que je vais bientôt chasser le lion; il faut bien que je m'accoutume à l'entendre rugir. » Daudet, lui, ne s'était pas assujetti à un pareil entraînement, mais il avait lu au moins autant d'histoires de chasse que son cousin et se faisait aussi quelques illusions sur l'importance de ses futurs exploits cynégétiques. « Nous faisions un beau couple de jobards », a-t-il écrit lui-même, songeant à ces heures d'enthousiasme passées sur le *Zouave*..., enthousiasme un peu atténué peut-être par une violente tempête qui dut tourmenter sérieusement les voyageurs (la tempête sur le *Zouave*! origine probable du fameux chapitre sur la chéchia). A Alger les voyageurs s'installèrent à l'hôtel de l'Europe, sis rue de la Marine, et, pendant dix jours, ils visitèrent la ville. Ce fut une désillusion; ils l'avaient espérée plus « africaine »; au fond Alger ressemblait à Nîmes!... Ce ne furent point pourtant des journées perdues; maints tableaux d'Alger ont trouvé place dans *Tartarin*, les *Contes*, etc. et leur précision est extraordinaire, ainsi que le montre M. Caillat qui met en regard des descriptions de Daudet les indications fournies par les itinéraires et les guides de l'époque. Puis ce furent des promenades aux environs d'Alger, que les voyageurs jugèrent très banlieusards; enfin ils prirent la diligence et gagnèrent Blida. Tartarin devait refaire très exactement ce voyage « en compagnie de deux cocottes qui regagnaient leur corps, le 3e hussards ». Ce régiment tenait bien en effet garnison à Blida et ce fut même en compagnie de quelques-uns de ses officiers que Daudet et Reynaud visitèrent les gorges de la Chiffa. Puis ils gagnèrent Miliana, d'où ils firent plusieurs excursions dans la vallée du Cheliff; les notes de voyage prises par le romancier à Miliana ont trouvé place dans les *Lettres de mon moulin*; Tartarin, lui, soutint dans cette ville, un héroïque combat contre deux nègres qui menaient en laisse un lion aveugle. Ce lion mendiant n'est pas complètement de l'invention du romancier; en 1861 des indigènes promenaient à Alger un lion captif, tout en quêtant pour leur « confrérie » (celle de Si Mohammed ben Aouda). Les souvenirs du caravansérail de l'Oued Fodda, où le romancier séjourna plusieurs jours,

devaient plus tard lui fournir la matière du *Caravansérail*, un des *Contes du Lundi*.

En février 1862 les voyageurs se trouvaient encore dans la plaine du Chéliff; c'est là que Daudet fut rejoint par un télégramme lui annonçant le succès que venait de remporter à Paris sa pièce, la *Dernière Idole*. Il décida de regagner la France, mais, avant de s'embarquer, passa encore quelques jours à Alger, où il assista à un bal masqué, dont nous trouvons une truculente description dans *Tartarin*.

Dès la fin de 1862, Daudet revenu en France donna au *Monde illustré* un premier récit de voyage, *la Mule du Cadi* et, en 1863, il fit paraître dans *le Figaro*, *Chapatin tueur de lions*, première version de Tartarin où figurent déjà l'épisode de la ménagerie, les chasses dans la banlieue d'Alger et les gorges de la Chiffa, mais qui ne contient ni satire des mœurs algériennes, ni parodie d'orientalisme.

M. Caillat explique avec beaucoup d'ingéniosité comment, durant les années qui suivirent, Daudet fut amené à transformer son récit primitif. L'orientalisme était à la mode alors et les clichés sur les pays de soleil encombraient la littérature et les arts. Un observateur aussi avisé que Daudet démêlait aisément le caractère factice de tous ces poèmes « orientaux », de ces tableaux d'oasis et de souks, et sans doute s'en amusait-il. Parmi ses amis même il avait quelques orientalistes passionnés qui durent parfois le faire sourire... et par l'excès même de leur lyrisme l'inciter — par réaction — à donner un tour caricatural à son propre récit. Que son héros l'ait fait songer à don Quichotte ou inversement c'est là encore une association d'idées assez naturelle, et que par surcroît les circonstances devaient faciliter. M. Caillat indique que de 1862 à 1869 plusieurs ouvrages importants furent publiés sur don Quichotte; une édition illustrée par Gustave Doré vit le jour; on représenta au théâtre une féerie de Sardou sur le vaillant hidalgo...

Que les mœurs algériennes soient jugées avec sévérité dans *Tartarin*, on ne saurait nullement s'en étonner, d'après M. Caillat. Au cours même de son voyage, Daudet fut très défavorablement impressionné par les mœurs de certains de nos coloniaux; quant aux Arabes, pour la plupart, il les jugea avec sévérité. La situation de notre colonie n'était pas à vrai dire des plus brillantes en 1861 et, pendant les années qui suivirent, les journaux français publièrent divers rapports sur l'absinthisme grandissant, le désordre des villes de garnison, la misère de certains districts qui accentuèrent chez le romancier l'impression ressentie. Aussi parle-t-il dans *Tartarin* « de ce peuple sauvage et pourri que nous civilisons en lui donnant nos vices » et des coups de triques qui règnent du haut en bas de la hiérarchie. Son antipathie pour les mœurs coloniales ne devait que croître par la suite et un jour Daudet exprima son regret de n'avoir fait connaître sa pensée « que par *Tartarin*, un éclat de rire, une galéjade ». Il y aurait eu, disait-il, « une étude de mœurs cruelle et vraie » à écrire, il aurait fallu « dépeindre les mœurs molles, l'incurie et la pourriture de l'Orient, révéler la misère de ces mœurs d'avant-garde ».

Ce sont là pour nous des indications très précieuses, qui nous permettent de pénétrer plus complètement les intentions de Daudet dans *Tartarin*. La relation de M. Caillat est d'ailleurs, tout entière, d'un vif intérêt et elle abonde en informations précieuses sur Alphonse Daudet en même temps que sur l'Algérie.

De Tunisie M. Léandre Vaillat nous a rapporté une série d'impressions de voyage : le *Collier de jasmin*. A Tunis ce qui frappe le plus le voyageur, c'est le caractère andalou de la ville indigène. De 1371, en effet, date de la « reprise de Séville », jusqu'à 1609 (expulsion définitive des Maures d'Espagne), nombreux furent les Arabes qui vinrent se réfugier à Tunis. Ils apportèrent avec eux une civilisation raffinée, un goût de l'activité qui contribuèrent à transformer la ville. Bien des maisons portent encore sur leurs portes le fer à cheval surmonté d'une croix que les Espagnols imposaient aux Maures résidant en Espagne. Cet emblème devint une sorte de titre de noblesse pour les réfugiés de Tunisie... M. Vaillat a séjourné dans l'île de Djerba, l'île des Lotophages de *l'Odyssée*. Ce lotos, qui faisait perdre la mémoire, a beaucoup tourmenté les érudits. M. Vaillat propose une explication toute poétique, qu'il ne prend probablement pas lui-même très au sérieux : le lotos, mais c'est tout simplement la beauté de Djerba! De Mahdia le voyageur nous retrace l'histoire mouvementée; les princes zirides et le khalife fatimite se disputèrent longuement la ville; les Pisans et les Génois la rançonnèrent; les Normands s'y établirent, mais leur autorité s'exerçait sur tout le pays avec tant de brutalité qu'une révolte éclata. Bloqués par un prince Alhomade les hommes du nord subirent un siège d'un an, à l'issue duquel ils durent se rendre. Les Génois organisèrent une croisade contre Mahdia, elle échoua; ce fut le repaire du pirate Dragut, les Espagnols enfin s'en emparèrent et sur l'ordre de Charles-Quint l'énorme forteresse, orgueil de la ville, fut détruite... Tozeur, Nefta, Kairouan, nous ne pouvons suivre ici toutes les étapes du voyage de M. Vaillat. Son livre contient des pages excellentes sur la vie des indigènes, les ruines romaines, l'architecture arabe, et même la fabrication des tapis. Si l'on ajoute une série de contes indigènes et des descriptions de paysages, on reconnaîtra que l'ensemble est aimable et varié.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

M. **Edmond Locard**, le directeur du laboratoire de police de Lyon, dont le nom a été si souvent répété au cours de l'affaire Angèle Laval, a esquissé, dans un petit livre fort vivant — **Policiers de roman et Policiers de laboratoire** — les transformations au cours d'un siècle du type du policier, depuis le récidiviste Vidocq, fondateur, en 1817, du service de la Sûreté, jusqu'au technicien moderne, qui préfère atteindre la vérité par des procédés scientifiques empruntés à la chimie et à la médecine légale plutôt que par le classique « passage à tabac » d'un présumé coupable entre les quatre murs discrets d'un commissariat, ou le judicieux emploi de matraques en caoutchouc sur la plante des pieds. Violences illégales, emploi systématique de l' « indication », ces méthodes primitives ne sont plus en usage aujourd'hui. L'emploi des procédés scientifiques de recherche s'est généralisé depuis trente ans. Mais il avait été entrevu au cours du XIXe siècle par trois écrivains : Edgard Poë, Gaboriau et Conan Doyle; Dupin, Lecoq et Sherlock Holmes sont la préfiguration de plus en plus précise de l'actuel détective. Le Dupin d'Edgard Poë est à la fois un poète et un mathématicien; sa méthode est déductive ou plutôt intuitive. « Dans le double assassinat de la rue Morgue, ce n'est pas la découverte du clou brisé qui lui indique la voie suivie par le meurtrier, c'est le raisonnement qui lui démontre, avant qu'il le touche, que le clou, malgré toute apparence, ne peut pas être intact; l'examen des lieux n'est pour lui qu'un contrôle. » Mais cette méthode, incontestablement la meilleure, n'est accessible qu'aux seuls virtuoses. — M. Locard réhabilite Gaboriau; selon lui, le *Petit vieux des Batignolles*, *l'Affaire Lerouge*, le *Crime d'Orcival* écrivent avec vraisemblance ce qu'on voit dans la police réelle; et aucune de ces affaires n'est ni plus compliquée, ni plus romanesque que l'assassinat de la duchesse de Choiseul, le procès de madame Lafarge ou l'affaire Steinheil. Mais surtout, pour la première fois, on y voit un examen précis des circonstances, une analyse minutieuse des traces. — Le rôle de Conan Doyle comme initiateur et précurseur est plus curieux encore. M. Locard avoue avoir pris dans les aventures de Sherlock Holmes l'idée première de recherches sur les poussières des vêtements et sur les taches de boue. Toutes les matières étudiées par Holmes, chimie : médecine légale, cryptographie, graphologie, instruction criminelle, anthropométrie et criminalistique étaient, à l'époque où Conan Doyle écrivait, disséminées dans une multitude d'ouvrages spéciaux : les Manuels de Niceforo (1907), de Reiss (1911), etc., qui sont de beaucoup postérieurs, et les enseignements de Reiss à l'Université de Lausanne semblent une fondation de Holmes retiré des affaires. M. Locard examine successivement la technique et la logique du héros de Conan Doyle, en en classant une à une les caractéristiques. Il conclut que tout est à imiter dans Holmes : spécialisation, compétence, force déductive. — Dans la réalité, la technique moderne doit son existence à trois groupes de recherches scientifiques, l'anthropologie criminelle de Lacassagne, la criminologie de Lombroso, la criminalistique de Gross; c'est Alphonse Bertillon qui a tiré de ces recherches théoriques des applications pratiques. En 1888, l'identification par les mesures est officiellement adoptée en France; par son exemple, les laboratoires de police technique se créent partout. M. Locard décrit leur activité dans trois sortes d'opérations, les plus fréquentes d'ailleurs : l'identification des empreintes digitales, l'analyse des traces, et l'expertise des documents écrits. L'auteur illustre l'exposé de ces différentes techniques d'anecdotes typiques puisées de l'histoire criminelle et de souvenirs personnels, où l'infaillibilité de l'expert apparaît avec autant d'évidence que dans les récits de Conan Doyle. Il y a bien, en matière d'expertise de documents écrits, l'affaire du bordereau, ce travail formidable de Bertillon au cours du procès Dreyfus : M. Locard explique l'obstination de Bertillon, qui fut si désastreuse pour le prestige des experts, par une « sorte d'obnubilation ». Du reste l'introduction des méthodes scientifiques dans l'expertise graphique est toute récente; on la doit aux laboratoires allemands : étude microscopique des grattages et des surcharges, étude chimique des encres et des papiers, analyse graphométrique des lettres anonymes (et à ce propos l'auteur donne des détails inédits et tragicomiques sur la célèbre affaire de Tulle), déchiffrement des cryptogrammes (utilisés si souvent au cours de la guerre). Les procédés sont encore à leur début; ce sont « les premiers bégaiements d'un art à peine constitué. Toute voie, conclut fort justement M. Locard, ne reste plus largement ouverte aux chercheurs d'aujourd'hui et de demain ».

Au moment où le percement du boulevard Haussmann va achever la disparition d'un des quartiers de Paris le plus chargés de souvenirs, voici son histoire contée par M. **Jules Bertaut** de la façon la plus agréable. Le **Boulevard** n'est pas une étude historique sur l'un des moments de la croissance de Paris : cette étude nous manque toujours et Paris attend encore un ouvrage analogue à *Londres* de D. Pasquet. C'est le récit anecdotique et pittoresque de tout ce qui a vécu et de tout ce qui a marqué de la Bastille à la Madeleine, en cette heureuse époque qui va de 1830 à 1869, où Paris se croyait le centre du monde, et où l'esprit « boulevardier » semblait le fin du fin de l'esprit français. Théâtres illustres, cafés fameux, restaurants à la mode, lieux de plaisir, magasins en vogue, M. Jules Bertaut évoque tous ces témoins de la vie parisienne d'hier. On retrouvera dans son livre la physionomie, les attitudes et les mots de tous ceux qui s'arrêtent là : Alfred de Musset, Grammont, Laderousse, Charles Monselet, Aurélien Scholl et les gandins du Second Empire. Ce riche recueil de mots et d'anecdotes est abondamment illustré de reproductions de l'époque et de curieux portraits.

Aux biographies de poètes, d'artistes ou de philosophes chères au siècle dernier se substituent peu à peu les biographies d'hommes d'affaires, de commerçants, de recordmen de l'enrichissement rapide et de la surproduction intensive. On nous a parlé de Rathenau, de Stinnes, de Rosenthal, de Krum; voici aujourd'hui l'autobiographie de **Henry Ford**, le plus grand constructeur d'automobiles du monde, en un volume in-8°, **Ma vie et mon œuvre**, fort intéressant, plein d'optimisme, d'énergie, de belle humeur, et de ce contentement de soi si naïf et si proprement américain, composé curieux d'euphorie physique, de bonne santé financière et de méthodisme pratique, pour qui n'existe aucun problème insoluble, qu'il soit d'ordre national ou d'ordre social. Malgré la part qu'il fait à l'apologie personnelle, malgré ce ton de bluff et de réclame si désagréables au lecteur européen, ce livre a un intérêt prodigieux; la réussite de Ford, ses procédés, — taylorisation poussée à l'extrême, recherche du rendement maximum, — ses résultats, sa puissance de transformation et son exemple, sont un raccourci effrayant de l'irrésistible mouvement sans cesse accéléré, qui pousse l'industrie mondiale, encore anarchique et divisée en groupes concurrents, à multiplier d'un même train les produits et les besoins et à faire de la planète entière un immense chantier. Mais, ce qu'il fait entrevoir, cette conscient d'une évolution naturelle, c'est, par delà cette période de concurrence anarchique et de gaspillage, la naissance de la période d'organisation et d'harmonie, annoncée par les Saint-Simoniens. Ainsi s'explique cette phrase étrange, à la première page de son premier chapitre : « Le succès exceptionnel de la *Société des automobiles Ford* est la réalisation concrète d'une théorie qui tend à faire de ce monde un séjour meilleur pour les hommes. »

J. P.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.